

R

17c

MICROFICHE

- 1047 -



EX BIBL.
REGIÆ CHIRURGORUM
PARISIENSIIUM ACADEM.







5.156

32459



Delmar in et fe.

2000



2000

L'ART
DE
SAIGNER,
Accommodé aux Principes
de la Circulation du Sang.

Mémoire

Par un M^e Chirurgien de Paris.
Henri Emmanuel Meurisse.



A PARIS,
Chez LAURENT D'HOMBERY, rue
S. Jacques, au S. Esprit.

M. DC. LXXXVI

Avec Privilege du Roy

32,459



1875

1875

1875

1875

1875

1875

1875

1875

1875

1875

1875

1875

1875

1875



A MONSIEUR
F É L I X,
 CONSEILLER DU ROY,
 Premier Chirurgien de Sa Ma-
 jesté, & Chef de la Compa-
 gnie des Maistres Chirur-
 giens de Paris, & de la Chirurgie
 du Royaume.



MONSIEUR,

Quand je prens la li-

berté de vous présenter ce petit Traité de la Saignée, je crois le mettre en tout son jour, puisque l'appuy qu'il recevra de vous, luy donnera tout l'éclat dont il est capable.

A qui pourrois-je l'offrir avec plus de justice, qu'à vous, MONSIEVR, qui remplissez si dignement, depuis plusieurs années, le grand poste que vous occupez, & qui vous distinguez si avantageusement entre les premiers Officiers du plus auguste de nos Monarques. Non seule-

ment vous contribuez par
l'Operation dont il traite,
à la conservation de la
plus precieuse santé de l'V-
nivers ; mais encore vous
vous estes acquis une re-
putation sans bornes , en
faisant avec succès , sur
les premieres personnes de
l'Etat , les plus difficiles
Operations de la Cbirur-
gie.

Il ne vous restoit après
cela, MONSIEVR, pour
éfacér tous ceux qui ont
excellé jusques à present
dans l'exercice de ce grand
Art , qu'à rendre , comme

vous fistes il y a trois années, au bras invincible de LOUIS LE GRAND, cette héroïque vigueur que les Ennemis de la France ont tant de fois sentie, & dont une fatale blessure avoit un peu suspendu l'activité.

Vous vous estes attiré par cette cure importante, les vœux de tout le Royaume, en conservant à Sa Majesté ce bras si formidable qui a porté la gloire de nôtre Nation jusqu'aux extrémités de la Terre : Mais ce qui vous est,

MONSIEVR , infiniment plus glorieux , est d'avoir mérité par vos services, l'estime, la confiance & l'affection de ce grand Roy , qui a bien voulu vous en donner des marques en diverses occasions par des éloges publics & par des gratifications dignes de sa grandeur & de sa magnificence.

Ce seroit, MONSIEVR, porter mon zèle jusqu'à l'indiscretion, que d'entrer dans le détail de tous vos avantages, après les loüanges que vous avés

receuës d'un Prince si ma-
gnifique , si juste & si
éclairé. Je me contente,
par l'offre que je vous fais
de quelques heures de mon
travail, de vous marquer
autant qu'il m'est possible,
que je suis avec un pro-
fond respect,

MONSIEUR,

Vostre très-humble
& très-obéissant
Serviteur * * * *



P R E F A C E.



E petit Trai-
 té est le fruit
 des remar-
 ques que j'ay
 faites sur la
 Saignée, depuis que j'exerce
 la Chirurgie. Ce n'estoient
 d'abord que des observa-
 tions confuses que j'avois re-
 cüeillies pour mon utilité par-
 ticuliere; mais les relisant de-
 puis quelque tems, il m'est
 venu en pensée de les met-

tre dans un meilleur ordre ,
croïant qu'elles pourront
n'estre pas inutiles aux jeu-
nes Chirurgiens.

Après avoir mis ce Recüeil
dans l'estat où il est, j'ay en-
core beaucoup hesité à le
rendre public ; car tant d'ha-
biles gens ont écrit sur cette
délicate Operation , que je
n'ay pas lieu d'attendre un
fort heureux succès d'un
travail entrepris sur un sujet,
pour ainsi dire , épuisé par
des Ecrivains du plus grand
merite. Mais outre qu'un
Auteur est excusable dans
tous ses projets, quand il se
propose une bonne fin ; le
Siecle où nous vivons estant

celuy des découvertes , j'ose
me flater de faire voir dans
la suite , que l'on s'est dé-
trompé de beaucoup d'er-
reurs , & que l'on a trouvé
de grandes facilitez dans la
pratique de la saignée , de-
puis l'impression des derniers
Ouvrages que l'on a donnez
au Public sur cette matiere.

Je tâcheray donc dans le
cours de ce petit Traité,
d'exposer le plus clairement
& le plus exactement que
je pourray, tout ce qu'il faut
observer pour bien réüssir,
en faisant l'operation de la
Saignée , laquelle quoyque
frequente & familiere , est
souvent aussi difficile que

beaucoup d'autres Operatiōs
qui se font plus rarement
& avec beaucoup plus de
faste & d'appareil : Je don-
neray ensuite les moyens de
remedier seurement aux ac-
cidens fâcheux qui l'a sui-
vent, quelquefois par la mé-
prise des Artistes, & quelque-
fois même malgré toutes les
précautions que peuvent
prendre les plus Experts pour
les éviter. Je n'avanceray rien
pour cela, que sur les raison-
nemens & sur la pratique des
plus fameux Medecins, & des
plus habiles Chirurgiens de
Paris, de la conduite & de
l'adresse desquels j'ay esté
moy-même le plus souvent

témoin oculaire , & à qui je
dois une bonne partie de ce
qu'il y a de plus important
& de plus délicat dans cet
Ouvrage , n'ayant pas voulu
me fier tout-à-fait à mes pro-
pres lumieres.

Il ne me reste après cela
qu'à prévenir le Lecteur sur
mon expression. Je sçay qu'
elle est simple , sans orne-
mens, & qu'elle n'a pas cette
pureté qui regne aujour-
d'huy presque dans tous les
Ouvrages ; mais j'écris com-
me je parle : Ce qu'on doit
excuser dans un homme de
ma Profession , qui ne peut
pas, cōme beaucoup d'autres,
donner tout le tems neceslai-

re à l'étude du beau langage.

Enfin s'il arrivoit, contre mon attente, que ce premier essay ne fût point trop mal receu, je pourrois successivement d'écrire toutes les autres Operations de la Chirurgie, d'une maniere qui seroit encore plus exacte & plus achevée, car comme les Ouvrages même des plus Grands Hommes, lorsqu'ils ont esté composez dans la caducité de leur âge, se sentent assez souvent de la foiblesse de leurs Auteurs; il est vray aussi que les premieres productions ne sont pas toujourns les meilleures. Il faut du tems pour meurir les fruits de l'esprit, aussi bien que ceux de la terre.

APPROBATION

*de Messieurs les Docteurs, Regens
en Medecine de la Faculté
de Paris.*

MESSIEURS le Moine & Bourdelot, Docteurs, Regens en la Faculté de Medecine de Paris, ont fait connoître à la Compagnie assemblée, que suivant la commission qu'ils ont receuë de Neus; ils ont examiné un Livre qui a pour titre *l'Art de Saigner, accommodé aux principes de la Circulation du Sang. &c.* mis au jour par un Maistre Chirurgien de Paris, & qu'ils n'y ont rien trouvé de contraire à la bonne methode. Sur ce rapport la Faculté l'a approuvé, & a consenty qu'il soit imprimé. A Paris aux Ecoles de Medecine, ce onzième Decembre 1685.

C. PUYLON
Doyen de la Faculté.

VEU par ordre de Monseigneur le Chancelier, *l'Art de Saigner &c.*
A Paris ce 28. Janvier 1686.

E. BACHOT.

APPROBATION

*du Lieutenant de Monsieur le premier
Chirurgien du Roy.*

NOUS Chirurgien ordinaire du Roy
en la Cour de Parlement, & de S. A. S.
Monseigneur le Duc, Lieutenant de Mon-
sieur le premier Chirurgien de sa Majesté,
& Prevôt perpetuel des Maistres Chirur-
giens Jurez de la Ville, Fauxbourgs, Prevô-
té & Vicomté de Paris; Certifions avoir leu
& soigneusement examiné un petit Ouvra-
ge qui a pour titre *l'Art de Saigner accom-
modé aux principes de la Circulation du
Sang.* &c. mis au jour par un Maître de nô-
tre Compagnie, dans lequel Nous n'avons
trouvé rien que de très-conforme aux Ré-
gles de la Chirurgie, & à ce qui se prati-
que chez Nous. Les idées que l'Auteur y
donne de la fabrique du Sang & de son
mouvement Circulaire sont très-nettes, pour
ne rien dire de la belle maniere dont tout
le reste y est expliqué, & la lecture n'en
peut estre que fort utile à ceux qui veulent
se perfectionner dans cet Art. C'est le té-
moignage que Nous rendons au Public par
notre Approbation. A Paris, ce treizième
Decembre 1685.

DU TERTRE.

APPROBATION.

des Maîtres Chirurgiens de Paris

L'AUTEUR de ce Traité a joint tant d'agremens à ses Explications, que nôtre Compagnie, dont il est un des principaux ornemens, doit estre honorée de la gloire qu'il en recevra. Son exactitude ne s'arrête pas seulement à la pureté du Langage, mais il entre encore dans les questions les plus dignes de la curiosité des Scavans ; il en éclaircit admirablement les difficultez, & accommodant ses raisonnemens aux nouvelles découvertes, il n'oublie aucune circonstance pour pratiquer heureusement la Saignée, & remédier à ses accidens. Nous avons de la joye qu'un de nos Confreres se soit appliqué à un Ouvrage si utile ; & c'est la moindre chose à laquelle la reconnoissance Nous engage, que de témoigner au Public la satisfaction que sa lecture Nous a causée. A Paris, ce seizeième Decembre 1685.

DE LA BASTIE. PARIS.

MAVRICEAU. PASSERAT.

HAMELIN. DU PARCQ.

AVTRE APPROBATION des Maîtres Chirurgiens de Paris.

LA politesse & la pureté du discours ne sont pas les seuls agrémens dont Nous avons esté touchés, en lisant un Manuscrit qui a pour titre *l'Art de Saigner, accommodé aux principes de la Circulation du Sang.* &c. Nous avons pris du moins autant de plaisir à voir dans le cours de cet Ouvrage, que son Auteur ne perd point le bon sens de veuë dans les raisonnemens dont il se sert pour résoudre les principales difficultez qui peuvent naître à l'occasion de la Saignée, & qu'il n'abandonne point son système, qui est le mouvement Circulaire des humeurs, dont il donne d'abord l'idée à ses Lecteurs avec beaucoup de clarté. Le bon ordre qu'il fait regner dans tout cet écrit, & l'exactitude avec laquelle il y enseigne à bien faire l'operation de la Saignée, & celle qui convient pour la guérison de l'Anevrisme, qui en est quelquefois une suite fâcheuse, rendent son Traité non seulement d'une perfection acheuée, mais aussi d'une très-grande utilité aux jeunes Chirurgiens. Nous souhaiterions pour leur profit particulier, que le favorable jugement que Nous faisons de cet essay, ainsi que son Auteur le nomme par modestie, eût plus de poids qu'il n'en a, & plus d'efficace pour les porter à le lire & à réfléchir sur les importantes remarques qu'il contient,

avec toute l'attention qu'il merite ; & nôtre satisfaction seroit entiere , si nôtre approbation pouvoit engager l'Auteur à tenir la promesse qu'il veut bien nous faire dans sa Préface, de décrire successivement toutes les autres operations de la Chirurgie, non pas, comme il dir, d'une maniere plus correcte, mais du mesme stile, avec le mesme scrupule dans la déduction des moindres circonstances qu'il faut observer pour réussir en operant & avec autant de justesse : Car cela estant, nous aurions insensiblement un corps entier de Chirurgie Françoisé . digne du siecle où nous vivons, qui est celui de la delicateffe, & dans lequel il semble que les Sciences & les beaux Arts doivent arriver au comble de leur perfection. A Paris ce 17. Decembre 1685.

LESTORCEL.

DEVAVX.

PERDVCAT.

GVILLOT.

TASSIN.

ARNAVD.

DEVISE

Dont le corps represente un

Cadenat à Lettres,

Accompagné de ces paroles Latines

CIRCUMTIONES ATTENDE,

Pour l'ouvrir, aye égard aux Circulations.

MADRIGAL.

*Si tu veux d'une main sçavante & delicate,
Du sang de nôtre corps découvrir les détours,
Connoître ses chemins & son rapide cours,
Selon les sûres loix du divin Hippocrate,
Observe des humeurs les fermentations,
Et cherche adroitement leurs évolutions,
Tâche d'en penetrer les effets & les causes :
Enfin pour bien saigner, pour ouvrir avec art
Les vaisseaux distingués par leurs Anastamoses,
Aux Circulations il faut avoir égard.*







L'ART
DE
SAIGNER
ACCOMMODE'AUX PRINCIPES
DE LA CIRCULATION DU SANG.

Idée du Sang & de la Circulation.

CHAPITRE I.



TOUS les Corps
de la nature
souffrent une
continuëlle per-
te des parties
qui les compo-
sent : mais cette perte est plus

sensible dans les Corps des Animaux, que dans tous les autres Corps Physiques; & plus encore dans celui de l'Homme, que dans aucun autre.

Les corps mêmes les plus solides sont sujets à ce continuël écoulement de leur substance, par l'action du Soleil, & par l'impetuosité de la matiere subtile qui passe continuellement au travers de leurs pores avec rapidité. Le Soleil détache insensiblement quelques particules de la surface de ces corps, & leur donne du mouvement: Et la matiere subtile penetrant leurs pores, quelques ferrez qu'ils puissent estre, ébranle toujours en passant quelques-unes de leurs parties, & continuant de les fraper, après les avoir ébranlées, les enlève enfin, & les entraîne avec elle. Outre que les corps des Ani-

maux souffrent avec plus de dommage l'action de ces deux agens, ils sont encore sujets à périr par la cause même qui les fait vivre, qui est le mouvement de leur sang & de leurs esprits ; car ces corps subtils & fort agitez , sont beaucoup plus disposez à s'écarter & à changer de place , que ceux dont les parties sont plus serrées les unes contre les autres : leurs pores toujours ouverts donnent lieu à une continuëlle transpiration de toute leur substance. L'Homme enfin plus malheureux en cela que tous les autres Animaux, est sujet à ses passions, qui par le trouble qu'elles excitent sans cesse dans les humeurs & dans les esprits , ne laissent presque aucune des parties de son corps jouir du calme dont elles auroient besoin pour se maintenir. D'où l'on doit inferer qu'il

ne pourroit subsister long-tems sans le continuél remplacement qui se fait en luy de ce qui se dissipe, par le moyen de la nourriture : c'est pour cela que la Nature le rend sensible à ses pertes, par la décharge continuelle qui se fait dans son estomach, des acides ou de quelques autres levains d'une autre nature qui ne trouvant dans ce receptacle des alimens aucune matiere sur laquelle ils puissent agir, picotent sa membrane interieure qui est presque toute formée de nerfs, & par consequent très-sensible ; & par ce moyen portent l'Animal à prendre de la nourriture qui, après plusieurs changemens, devient de nouveau sang & de nouveaux esprits capables de reparer l'écoulement de ces mêmes matieres, qui se fait dans son corps sans cesse & sans interruption, durant qu'il jouit de la vie.

DE S A I G N E R. 5

Les conduits qui distribuënt dans toute l'étendue du corps de l'Homme, les sucz destinez à reparer les pertes, sont les arteres, les nerfs, les vènes & les vaisseaux *Lymphatiques*; les sucz nourrissans sont formez du chile, & l'on en compte trois principaux, le sang, le suc nerveux & la Lympe.

Mais pour donner une juste idée du sang & de son mouvement circulaire, il faut descendre un peu plus dans le particulier, & dire que le chile est formé des alimens receus dans l'estomach, divisez & fermentez par les levains qui s'y trouvent : Que ce chile qui est une liqueur grislâtte, passant ensuite dans les petits boyaux, est encore perfectionné par la rencontre de la bile & de la liqueur du *Pancreas*, dont l'effervescence augmente son mouvement : Que dans cette agitation secondée par

le mouvement ondoyant des intestins, ses parties les plus délicées qui cherchent à s'échapper, s'engagent dans les ouvertures des vènes blanches ou lactées, qui rampent en forme de rayons entre les membranes du Mesentere, autour duquel les petits boyaux sont attachez. Les vènes se terminent aussi au centre de cette même partie, où ramassées qu'elles sont en fort grand nombre, elles forment un élargissement considerable qui ressemble assez à une grosse glande, que l'on nomme *Pancreas d'Asellius*, du nom de celuy qui l'a decouvert en 1622.

Le chile enfin assemblé dans cette dilatation, continuant son mouvement, est porté par les vaisseaux lactez secondaires, dans les reservoirs trouvez par M^r Pequet en l'année 1651. lesquels sont situez vers l'onzième os de l'épine du

dos, entre les allongemens d'un muscle qui separe la poitrine du bas-ventre, appellé *Diaphragme*; ce chile monte de ces reservoirs par un conduit particulier qui a son progrès depuis le bas jusqu'au haut de la poitrine, & que l'on nomme pour cette raison, *Canal Thorachique*, qui se trouve quelquefois multiplié au long des os de l'épine, jusqu'à la vène souclaviere gauche, dans laquelle il se dégorge pour estre ensuite versé dans le tronc supérieur de la vène cave, & descendre avec tout le sang qui retourne des parties supérieures dans l'oreille droite du cœur, puis dans son ventricule droit.

Le chile ainsi tombé dans la cavité droite du cœur, avec le sang qui revient des parties supérieures, se mêle de nouveau avec celui qui retourne des inférieures

dans cette meſme cavité; doù il eſt enſuite lancé confuſément avec tout le ſang, dont il commence déjà de prendre la nature, par l'effort que le cœur fait en ſe reſſerrant dans l'artere du Poumon, qui le diſtribué dans toute l'étendue de cette partie, où le nitre de l'air luy donne ſa couleur vive & brillante: puis des extremitéz de cette artere Pulmonaire il eſt reccu dans les dernieres diſviſions de la véne du même nom, qui le conduit inſenſiblement dans l'oreille gauche du cœur, puis dans le ventricule gauche, dont les fibres beaucoup plus multipliées, plus fortes & plus ſerrées que celles du ventricule droit, lancent auſſi par un bien plus grand effort le ſang dans le tronc de la groſſe artere & dans toutes ſes diſviſions, juſqu'aux extremitéz du corps tant ſuperieures qu'infe-

rieures.

Le chile ainsi mêlé avec le sang, & qui à peine est passé dans le cœur, comme je viens de le dire, n'est point encore du sang pur & perfectionné, propre à nourrir les parties, avant qu'il ait passé dans les entrailles où il est épuré de ses excréments par un grand nombre de filtrations. Dans le foye, par exemple, il est purgé de la bile, dans la rate du suc mélancolique, dans les reins de la serosité, dans le *Pancreas* d'une liqueur acide; la matiere de la semence est séparée dans les testicules, & après toutes ces filtrations faites dans les entrailles, le résidu du sang qui leur avoit esté porté par l'artere cœliaque & toutes ses divisions, est repris par les extremités des branches de la vène-porte, qui le fait passer au travers du foye dans les racines de la vène-cave.

Ce qui reste de l'autre portion du sang qui manque de s'engager dans l'artere celiacque, dans les arteres des reins, dans celles qui vont aux parties naturelles, & que l'*Aorte* inferieure par le moyen de ses divisions conduit dans toute l'étendue des parties charnuës comprises au dessous du cœur : cette seconde portion, dis-je, passe des extremittez des arteres dans celle du tronc de la vène-cave inferieure, pour revenir conjointement avec le sang rapporté des entrailles par la vène-porte, se dégorger dans l'oreille droite, puis dans le ventricule droit du cœur.

Le même mouvement se fait dans les parties superieures ; c'est-à-dire que du sang qui s'élance dans l'*Aorte* superieure, la portion la plus agitée & la plus mobile parvient jusqu'au cerveau par les arteres carotides & vertebrales,

pour servir de matiere aux esprits animaux & au suc nerveux, par la separation qui se fait de ce sang dans les glandules de la substance *cornicale* ou *cendrée*, & duquel le residu est reporté par les vènes dans les sinus de la dure-mere, ensuite dans les jugulaires, enfin dans le tronc superieur de la vène cave. L'autre portion du sang arteriel, qui n'a pû s'élever jusqu'à la teste, s'engage en partie dans les arteres costales, & retourne par les branches de la vène *açigos*, & en partie dans les arteres *axillaires*, pour estre porté dans toute l'étendue des bras, & nourrir toutes les parties qui en dépendent.

Le superflu de ce sang est rapporté par les vènes de ces mêmes parties, jusques dans le tronc superieur de la vène-cave, pour descendre conjointement avec le chile & le sang, qui reviennent de

la teste dans l'oreille droite , puis dans le ventricule droit du cœur, & faire continuëlement les mêmes tours & retours, tant que l'animal est en vie ; c'est-à-dire que comme dans toutes les contractions du cœur les fibres du ventricule droit lancent du sang dans le pôumon par l'artere Pulmonaire, & que les fibres du gauche en envoient dans toute l'étendue du corps par la grande artere ; aussi le cœur dans toutes ses dilatations reçoit par l'ouverture de la vène cave dans sa cavité droite , une portion du sang qui retourne tant des extremittez superieures & inferieures , que de la teste & des entrailles , & qu'ensuite par l'ouverture de la vène Pulmonaire dans sa cavité gauche , il reçoit une autre portion du sang qui revient du Pôumon : Enfin que comme dans la contraction du

cœur, le sang qui est obligé de sortir de ses ventricules , pourroit estre aussi bien repoussé dans les vénes qui luy ont permis l'entrée ; que forcé de s'insinuer dans les arteres qui sont destinées à son transport, il y a des manieres de *sépiepes*, que l'on nomme *Valvules*, à l'entrée de la vène-cave & de la vène du pœumon, lesquelles sont tellement disposées qu'elles permettent au sang d'entrer dans le cœur, & l'empêchent d'en sortir. Il y en a encore d'autres à l'embouchure de l'*Aorte* & de l'artere du pœumon, dont la disposition est propre à donner au sang une issue libre & facile, mais absolument contraire à son retour.

C'est-là l'idée que j'ay du sang & de son mouvement circulaire. De l'explication que je viens d'en donner, on peut inferer deux choses : Premièrement, qu'il n'y a

point, suivant cette idée, de partie dans le corps à laquelle on puisse légitimement donner la prérogative de faire le sang, & que le chile qui en est la matiere, ne reçoit ce changement si considerable que par les tours & retours qu'il fait sans cesse dans toutes les parties, & principalement dans les entrailles qui sont comme autant de cribles qui l'épurent de ses excréments. En second lieu, que comme c'est par le mouvement circulaire du sang que le corps de l'animal subsiste & se maintient, il cesse aussi de vivre par la moindre interruption de ce mouvement si nécessaire.

La connoissance du mouvement des humeurs dans le corps humain, qui sont toutes formées du sang, seroit encore imparfaite après tout ce détail, si je ne tâchois d'expliquer la circulation du

suc nerveux & de la *Lymphe*, qui est une suite du mouvement circulaire du sang. C'est aussi ce que je vais faire en peu de mots.

Mais avant cela, il est bon d'observer que comme toutes les parties charnuës ne sont à vray-dire formées que d'arteres & de vènes, & qu'elles ne sont entretenuës & conservées que par le mouvement du sang qui-coule dans ces sortes de conduits, les parties nerveuses comme les membranes, les fibres tendineuses, les ligamens & les os mêmes, ne sont que des divisions & expansions de nerfs qui ne subsistent & se maintiennent que par le mouvement du suc nerveux, dont la lymphe est le residu.

Les glandules du cerveau separent de la masse du sang deux substances; l'une très-déliée, très-mobile & très-volatile, que pour

cela l'on nomme *Esprit animal*, qui est cause de tous les mouvemens & sentimens qui se font dans nos corps, selon que cette substance toute spiritueuse coule plus frequemment, plus abondamment & avec plus de vitesse & de rapidité dans les differens nerfs: L'autre substance moins subtile & moins agitée, mais qui conserve toujours sa liquidité, sert vraisemblablement de vehicule aux esprits, les embarrasse en quelque maniere, & empêche par ce moyen leur trop prompte dissipation.

Ce suc qui sert à nourrir les parties nerveuses, ne pouvant pas dans chaque circulation qu'il fait, estre tout employé à reparer les pertes de ces parties, ce qui en reste ne se perd pas; mais à mesure qu'il parvient à toutes les glandes du corps, il quitte les
nerfs,

nerfs, & est receu dans les vaisseaux qu'on nomme *Lymphatiques*, qui se trouvent en grand nombre par tout où il y a des glandes, & bricolant ensuite à l'entour des vènes, ils y déchargent une partie de la *Lympe* qu'ils contiennent, qui n'est autre chose par conséquent que le residu des esprits animaux & du suc des nerfs; après quoy ils se rassemblent pour verser l'autre portion de leur liqueur, qui est la plus considerable, dans les reservoirs du chile, dans le canal *Thorachique*, & jusques dans les vènes *jugulaires*, & cette *Lympe* coule ensuite avec le chile dans la vène-cave supérieure, puis dans le cœur, pour circuler de nouveau avec le sang, & retourner peut-être toute entière, ou du moins pour sa plus grande partie dans le cerveau, ayant une plus grande disposition que les autres

particules du sang à devenir ce qu'elle a déjà esté, c'est-à-dire des esprits animaux & du suc propre à nourrir les parties nerveuses.

Bien des gens pretendent avec assez de fondement, que cette même lymphe, qui est encore fort subtile & pleine d'esprits, estant receuë dans les conduits du chile, sert beaucoup à maintenir cette liqueur grossiere dans sa liquidité, & à luy donner la facilité de continuer son mouvement jusques à ce qu'elle se mêle avec le sang : Cependant je sçay qu'il y a encore quelques partisans outrez des opinions anciennes, qui n'approuvent pas cette maniere d'expliquer la fabrique du sang, ny même son mouvement circulaire, malgré l'évidence des faits qui établissent ces veritez ; mais la resistance d'un petit nombre d'obstinez ne doit pas prévaloir sur les

sentimens de tout ce qu'il y a de sçavans Physiciens & d'excellens Medecins qui les approuvent ; & ce seroit à ces sortes de gens que l'on pourroit reprocher avec un bel esprit de ce siecle, Qu'ils se trompent grossierement, en concevant de la crainte de s'engager dans des nouveautez dangereuses , sur la difficulté qu'ils font de suivre le party de la verité : car si ces découvertes, pretenduës nouvelles, sont veritables, elles sont plus anciennes que leurs vieilles erreurs, n'y ayant rien de si ancien que la verité, & c'est la seule découverte de ces mêmes erreurs anciennes que l'on peut dire estre nouvelle.

Au reste, j'ay crû devoir donner aux Chirurgiens cette idée du sang & de son mouvement circulaire, avant que d'entrer dans la matiere de la Saignée, pour leur

faire connoître qu'ils ne doivent en saignant tirer de cette liqueur précieuse qu'avec beaucoup de prudence & de discretion, puisque c'est par son moyen que la machine du corps humain subsiste, & que toutes les fonctions s'exécutent.





*Ce que l'on doit entendre par
la Saignée.*

CHAPITRE II.



'EST un ordre
étably en bon-
ne Logique, de
définir le plus
exactement que
l'on peut, les
choses desquelles on veut avoir
une parfaite connoissance. Je
diray donc, suivant ce princi-
pe, que ce mot de *Saignée* se
peut prendre dans une significa-
tion fort étenduë, pour la sortie
du sang hors des vaisseaux qui le
contiennent, de quelque cause

qu'elle puisse arriver, & dans ce sens ces termes de *Saignée* & *Hémorragie* n'ont qu'une même signification; mais parmy les Médecins & les Chirurgiens l'on entend par la Saignée l'ouverture d'une vène, & quelquefois d'une artère, que l'on fait avec adresse pour tirer, après une meure délibération, une quantité de sang modérée, dans le dessein de préserver ou de guérir de quelque maladie, ou du moins de donner du soulagement à ceux sur qui l'on fait cette operation.

Je croy que cette définition, excepté le grand nombre de mots dont elle est tissuë, peut passer pour une assez juste description de la Saignée considérée comme remède: car outre qu'elle exprime assez bien son caractère, elle la distingue encore de toutes les autres évacuations de sang qui se

font, suivant les loix de la nature, ou par intervalles reglez, ou par des mouvemens extraordinaires, ou qui peuvent estre la suite de quelque blessure, ou se faire pour d'autres fins que pour celles que la Medecine se propose.

Je ne m'arrêteray pas à expliquer icy le mot de *Phlebotomie*, qui est encore en usage dans les Ecoles : car outre que toutes ces dictions barbares devroient en estre bannies, il faudroit pour rendre raison de l'étimologie de ce terme, que j'eusse recours à la Langue Gréque qui ne m'est pas assez familiere pour pouvoir la bien parler.

Ceux qui se piquent de rechercher les choses jusqu'à leur origine, ne s'accordent pas sur la maniere de l'invention de ce remede. *Galien* pretend dans un endroit de ses Ouvrages, que la Saignée

fut inventée par une Chèvre qui estoit sujete à une inflammation des yeux, que le hazard voulut qu'elle fut blessée d'une branche d'arbre, & qu'elle guerit par une perte de sang considerable que luy causa cette blessure.

Pline dans son Histoire naturelle en attribué l'invention au *Cheval marin*. C'est un animal amphibie qui habite le Nil. Cet Auteur rapporte que se trouvant trop plein de sang, il va sur les rives de ce fleuve se frotter le ventre contre les pointes des roseaux nouvellement coupez, & qu'ayant laissé couler de son sang par les blessures qu'il s'est faites, jusques à ce qu'il se trouve désemploy, il a l'adresse de boucher les ouvertures de ses playes, en se veautrant dans le limon. On pretend que ce recit est fabuleux, comme beaucoup d'autres qui sont rapportez
par

par ce Naturaliste, parce que toutes les Relations qui nous sont venuës en differens tems de ce país là, ne nous ont jamais marqué cette particularité qui paroît trop considerable pour avoir esté oubliée.

Pour moy qui n'ay pas assez de credulité pour rapporter l'invention de cet important remede à l'instinct des brutes sur de si foibles fondemens, je croirois plutôt que ceux qui se sont servy les premiers de la dissection des corps pour découvrir les causes des maladies, ayant connu l'usage des vaisseaux, ont pû conjecturer sans un effort d'esprit fort extraordinaire, que le sang qu'ils contenoient, pouvoit s'y amasser en trop grande quantité, ou acquerir des mauvaises qualitez, & causer par ces deux moyens diverses maladies, pour la guerison des-

quelles il pourroit estre avantageux d'en tirer, & que l'on pouvoit même, sans beaucoup de risque, en faire l'épreuve, ayant pû voir des blesez perdre, par leurs blessures, une quantité de sang fort considerable, sans en estre beaucoup incommodéz. Mais pour ne pas décider d'un fait incertain par une conjecture également incertaine, ce qu'on peut dire de moins douteux sur l'invention de la Saignée, est que l'usage en est presque aussi ancien que la Medecine, puisqu'*Hippocrates* en parle comme d'un remede qui estoit fort usité de son tems, & qui avoit esté pratiqué longtems avant luy par les Medecins qui l'avoient précédé. En un mot, qui que ce soit qui ait esté l'inventeur de la Saignée, a esté l'auteur d'un remede admirable, puisque c'est un des plus

puissans & des plus heureux que la Medecine ait employé jusques icy contre les maladies.



De l'excellence de la Saignée.

CHAPITRE III.



N ne doit pas s'étonner qu'un grand nombre de Medecins ayent fait & fassent encore

de frequentes tentatives dans la Chymie, pour trouver des *Pana-cées*, c'est-à-dire des remedes que l'on puisse employer avec succès contre toutes sortes de maladies :

car en effet ce seroit un grand agrément dans la Medecine de pouvoir exempter les malades de ce fatras de remedes differens, dont on est obligé de leur faire une longue substitution dans les maladies rebelles, quelquefois même sans autre succès que de fatiguer leur goût, & d'épuiser leur bourse. Mais ce que la Chymie n'a pû jusqu'icy fournir à ses partisans, la Saignée l'accomplit presque dans la pratique des Medecins qui suivent la veritable Medecine qu'*Hippocrates* & *Galien* ont enseignée, puisqu'il n'y a point de remède dans cette pratique qui convienne à un plus grand nombre de maladies, dont l'action soit plus prompte & plus sûre, & dont l'usage soit moins ennuyeux & moins fatigant.

Il ne faut qu'avoir suivy ces illustres Messieurs nez pour le

bien d'un aussi grand peuple que celui de Paris, & avoir esté témoin des cures surprenantes qu'ils font tous les jours dans cette grande Ville, pour estre persuadé de ces veritez ; & quelques efforts que fassent leurs ennemis, moins par raison que par envie & par obstination, pour décrier un si bon remede, tout ce qu'il y a de gens connoisseurs, & qui voudront se donner la peine d'examiner les choses sans prévention, conviendront que c'est avec raison que Messieurs les Medecins de Paris preferent la Saignée à tout autre secours dans le traitement de la plûpart des maladies, puisque l'on voit par experience qu'il y en a très-peu dont le progrès ne soit heureusement borné par son moyen, quand on en fait d'abord un bon usage.

Les maladies contre lesquelles

ses effets sont plus sensibles, sont aussi celles qui sont les plus fréquentes, comme les fièvres continuës, intermittentes, malignes & pourprées ; les grandes douleurs de quelque cause qu'elles soient produites, l'*Apoplexie*, la *Squinancie*, l'inflammation du Poûmon, la *Pleurésie*, l'*Asthme* ; toutes les maladies qui viennent d'obstruction, toutes celles qui causent à la peau des eruptions sanguines, comme Rougeoles, Veroles, Ebullitions de sang, *Furoncles*, *Carboncles*, *Antrax*, *Erysipelle* : elle est aussi utile dans les grossesses des femmes, pour empêcher l'écoulement ou l'avortement, & dans leurs travaux difficiles pour avancer & faciliter l'ouvrage pénible de l'enfantement. Enfin les Chirurgiens sçavent en particulier combien la Saignée contribué à la prompte & heureuse guérison des *Apostèmes*,

des playes, ulceres, fractures & dislocations, en empêchant les dépôts énormes qui sont toujours prêts à se faire sur les parties blessées, & en prévenant tous les autres fâcheux accidens qui accompagnent ces sortes de maladies.

Le prompt effet de la Saignée se remarque principalement dans les maladies où la respiration est difficile : car ceux qui en sont attaquez, sont souvent soulagez dans le tems même de l'opération, & sont eux-mêmes agreablement surpris du prompt secours qu'ils en reçoivent ; & l'on voit tous les jours une infinité de gens abatus & accablez par le faix pesant de leur plénitude, se sentir aussi-tôt soulagez par ce remede si salutaire & si puissant.

La sûreté de l'action de la Saignée consiste en ce qu'elle a l'avantage de pouvoir estre mode-

rée dans le tems qu'on la fait, par la prudence du Medecin, selon les forces & les besoins des malades ; au lieu que les remedes que l'on donne interieurement, agissent quand on les a pris, independemment de ceux qui ont la conduite du malade & de la maladie. La facilité & l'agrément de son usage est encore un grand avantage qu'a la Saignée au dessus des Purgatifs, en ce qu'après l'ouverture du vaisseau qui se fait en peu de tems, & dont la douleur ne peut passer que pour un mal très-leger, à moins que l'on ne soit de la derniere délicatesse ; après, dis-je, cette ouverture, on n'a plus rien à souffrir d'incommode, & si on a les vaisseaux extrêmement cachez & difficiles à ouvrir, ce qui n'est pas ordinaire, dans ce cas là par le choix d'un habile Chirurgien on se met à couvert

de tout danger : Mais les Purgatifs, outre ce qu'ils ont de dégoûtant lorsqu'on les prend, fatiguent encore ceux qui en usent par des rapports désagréables, & les travaillent souvent durant un jour entier, & quelquefois même durant plusieurs par les irritations qu'ils causent dans leurs entrailles, & dont les douleurs sont très-aiguës & très-fatigantes.

Si l'on me dit après cela que la Saignée abbat les forces, qu'elle diminuë la veüe & la belle couleur du visage, & qu'elle cause l'amaigrissement à tout le corps, je n'ay autre chose à répondre à l'égard de l'abbatement des forces & de la maigreur du corps, sinon qu'il vaut mieux encore revenir en santé avec un peu moins d'embonpoint, un peu plus de pâleur & de foiblesse, que d'estre long-tems malade, & de perir même

après beaucoup de souffrances & d'incommoditez, chargé de toute sa plénitude & avec tous les signes extérieurs d'une santé parfaite.

Pour ce qui est du préjudice que le vulgaire pretend que la Saignée cause à l'action des yeux, j'estime, & c'est le sentiment des véritables Medecins, que cette vaine pretention a esté insinuée dans l'esprit du peuple il y a fort longtems par les Empiriques ennemis de la Saignée, & que ce faux préjugé a successivement passé, & passe encore aujourd'huy d'un particulier à l'autre & de bouche en bouche contre toute sorte de raison & d'experience.

Je conviens à la verité, qu'après avoir essuyé une grande maladie, on peut & l'on doit même s'appercevoir de la foiblesse des yeux, comme de celle de tout le reste du corps ; mais en même tems que la

Nature qui a vaincu le mal , travaille à reparer les defordres qu'elle a caufez dans toute l'œconomie de la Machine, les yeux, comme tout le refte reprennent leur premiere vigueur ; & s'il arrive à quelques perfonnes de tomber dans l'aveuglement après ces grands orages , on ne doit pas l'attribuer au trop grand nombre de Saignées : Mais la malheureufe décharge qui fe fait fur ces organes , d'une portion de l'humeur maligne qui faisoit la maladie , est la veritable caufe d'une perte si chagrinante pour ceux qui la souffrent.

Il y a eu des gens de bon fens & fort éclairez dans la Medecine, qui ont pris foin d'éclaircir cette difficulté, en s'informant exactement dans l'Hôpital des Quinze-vingts, des caufes & du progrès de la cecité de tous ceux que l'on

y retire , parmy lesquels aucun n'attribuë son malheur à la Saignée ; au lieu que l'on a grand sujet de croire que plusieurs auroient pû l'éviter, si on leur avoit moins épargné un secours si efficace & si salutaire. L'exemple de M. Merlet Medecin de la Faculté de Paris, qui est mort il y a plus de vingt années, mais dont le nom & la reputation vivent encore, est considerable pour confirmer cette verité. Ce Medecin celebre pour une diminution de sa veuë qui luy estoit arrivée insensiblement , se trouva obligé de se servir de lunettes depuis l'âge de cinquante ans jusqu'à soixante-neuf ou environ, qu'il fut attaqué d'une très-grande maladie durant laquelle on le saigna quatorze fois ; après un si grand nombre de Saignées, loin de sentir sa veüe plus foible qu'auparavant, elle luy revint aussi

parfaite qu'il l'avoit eüe dans sa premiere jeunesse : Il fut en état durant près de dix années qu'il véquit encore, de se passer du secours dont il se servoit avant cette maladie.



Pourquoy la Saignée est plus usitée à Paris qu'ailleurs.

CHAPITRE IV.



A plus grande difficulté que Messieurs les Medecins de Paris ayent à surmonter , en traitant les Etrangers & les per-

sonnes de Province, qui ont besoin de leur secours, est de les persuader de la nécessité de la Saignée autant de fois qu'ils jugent à propos de la leur ordonner. La cause de la repugnance qu'ont ces sortes de gens pour ce remede, vient d'un préjugé de coûtume qui leur fait croire que la maniere de pratiquer la Medecine qui est en usage chez eux, est la meilleure. Préjugé qui les obsede de telle sorte qu'ils ne sont plus capables d'aucune reflexion raisonnable, ny d'aucune attention à leur bon sens qui pourroit seul leur insinüer, quand l'avertissement d'*Hippocrates* ne seroit pas formel là-dessus dans le deuxiême de ses Aphorismes, que la maniere de traiter les maladies doit estre differente dans les differens pays, dans les saisons differentes, dans les differens âges, & suivant même la di-

versité des indispositions.

Les Charlatans qui sont en grand nombre dans Paris, se déchainans sans cesse contre la Saignée, pour s'élever au préjudice des veritables Medecins, & vantant les remedes dont ils se servent, qu'ils font passer pour nouveaux & extraordinaires, se succedent les uns aux autres, & engagent insensiblement beaucoup de personnes de toutes sortes d'états, même d'ailleurs fort spiritüelles, à se dégoûter de ce remede; mais bien-tôt après les effets ne répondant pas à leurs promesses, tous ceux qu'ils avoient seduits, également touchez de leurs impostures, conçoivent avec autant de facilité le dernier mépris pour ces fourbes, qu'ils avoient eu de foiblesse pour se laisser surprendre à leurs faux discours.

Mais sans m'arrêter plus long-

tems sur ces considerations vagues & generales, je viens aux raisons qui autorisent l'usage des Saignées frequentes dans cette grande Ville. L'experience des bons effets qu'elles produisent contre toutes les maladies dont j'ay parlé dans le precedent Chapitre, tient lieu d'une raison très-forte pour en établir la pratique, puis qu'on ne peut mieux juger de la bonté & de l'excellence d'un remede que par les effets qu'il produit, & qu'il n'y a pas de raisons qui puissent aucunement valoir contre l'experience.

Cependant Messieurs les Medecins établissent encore l'usage frequent de la Saignée sur des raisons si solides, qu'il est bon de les rapporter. La premiere raison se tire de la grossiereté de l'air que l'on y respire, qui ne donnant pas au sang tant de liquidité qu'un air
subtil

subtil, fait la neccssité d'ôter de tems en tems de cette liqueur en quantité suffisante pour empêcher les coagulations dans les vènes, & l'interruption du mouvement circulaire sans lequel l'Animal ne peut vivre.

Ces Messieurs ajoûtent que le peuple de Paris mangeant beaucoup, & usant d'alimens fort nourissans, engendre beaucoup de sang; que le sang trop abondant acquiert bien-tôt une qualité mauvaise, ne pouvant se mouvoir avec toute la liberté qui luy seroit neccessaire; que sa seule abondance demande naturellement une évacuation mediocre, pour le reduire à une quantité proportionnée aux besoins du corps; & qu'il n'est pas moins neccessaire d'en ôter, lors qu'il peche en qualité pour luy donner lieu de se rectifier, en vuidant par la Saignée une

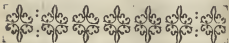
grande portion de ses impuretez. La troisième raison qu'ils alleguent, n'est pas moins forte que les deux premières : Ils la tirent de ce qu'il y a dans Paris un grand nombre de personnes, & particulièrement de Dames qui menent une vie sedentaire & oysive, & que ces sortes de gens ne dissipant presque pas de sang & d'esprits dans aucun exercice, il les faut saigner souvent pour les préserver des maladies que la plénitude cause ordinairement.

Feu Monsieur *Patin*, fameux Medecin de l'illustre Faculté de Paris, estoit de ce sentiment, & parle en ces termes des Saignées fréquentes dont on est obligé d'user à Paris, dans la troisième de ses Lettres depuis peu imprimées à la Haye. „ Il n'y a point, dit-il, de „ remede au monde qui fasse tant „ de miracles que la Saignée. Nos

„ Parisiens font ordinairement
 „ peu d'exercice, boivent & man-
 „ gent beaucoup, & deviennent
 „ fort plethoriques ; en cet état ils
 „ ne sont presque jamais foulagez
 „ de quelque mal qui leur vienne,
 „ si la Saignée ne marche devant
 „ puissamment & copieusement.

Il est donc constant par l'expérience, par les raisons que je viens de rapporter, & par l'autorité que j'ay citée, que malgré toutes les déclamations qu'ont pû faire depuis longtems contre la Saignée les *Empiriques, Paracelsistes, Sargyriques, Alkalistes, Helmontistes,* & recemment certains miserables *Blegnistes, Distributeurs d'Esprit de vin composé,* & autres semblables affronteurs auxquels il est aisé de trouver des dupes dans un aussi grand peuple que celui de Paris. Il est, dis-je, constant que les veritables Medecins doivent regarder

la Saignée comme un des plus puissans remedes de la Medecine, & l'employer comme ils font préferablement aux autres, contre les maladies les plus rebelles.



Que la Saignée doit estre faite avec beaucoup de discretion.

CHAPITRE V.



L seroit à souhaiter que l'on ne fist jamais de Saignée, sans l'ordre & l'avis judicieux d'un Medecin habile ; mais parcequ'il y a une infinité de lieux qui n'ont pas l'avantage d'en posseder, & où il

faut par conséquent que les Chirurgiens fassent cette operation de leur propre mouvement, il est bon qu'ils aient certaines notions generales toujours presentes à l'esprit, sans lesquelles ils ne pourroient s'empêcher de faire souvent des fautes fort considerables.

Toutes ces veuës se rapportent à deux points principaux, à la necessité de la Saignée qui est indiquée par la grandeur de la maladie, par la vigueur de l'âge & par les forces du malade; en second lieu à la quantité du sang que l'on doit tirer, qui se regle bien aussi sur ces trois premieres considerations, mais de plus sur le temperament, la maniere de vivre, le sexe, la saison; le climat & la coûtume.

De ces principes il s'ensuit que les grandes maladies demandent des grandes évacuations, les me-

diocres en demandent de modérées, & les legeres de petites. A l'égard de l'âge, on n'est plus dans l'erreur où les Anciens ont esté touchant cette circonstance, l'expérience ayant fait connoître depuis longtems que la Saignée est absolument necessaire dans le traitement des maladies, depuis l'âge le plus tendre jusqu'au plus avancé.

Hippocrates en estoit persuadé de son tems, n'ayant prescrit aucunes bornes à ce remede à l'égard de l'âge ; mais *Galien* n'a pas esté du même avis, puisqu'il défend la Saignée aux Enfans avant la quatorzième, & aux Vieillards après la soixante-dixième année, „ parce, dit-il, que les Enfans „ ayant la chair fine, molle & délicate, leur substance s'évapore „ & se dissipe facilement ; outre „ que prenant leur accroissement

„ dans cet âge, & leur chaleur
 „ naturelle étant dans sa plus
 „ grande activité, ils ont besoin de
 „ beaucoup de sang pour reparer
 „ les pertes qu'ils font des subs-
 „ tances qui les composent, &
 „ empêcher que leur corps ne se
 „ consume en peu de tems.

Cependant, quoyque cet avis de *Galien* soit précis & positif, il ne faut pourtant pas le suivre à la rigueur. Tant de celebres Medecins anciens & modernes nous ont autorisé & nous autorisent journellement à saigner les Enfans dans le premier âge, que l'on ne peut rien craindre en suivant leurs conseils.

L'exemple d'*Avenzoar* qui saigna son fils à l'âge de trois ans, est authentique parmy les Anciens. Parmy les modernes, Monsieur *Patin* que j'ay déjà cité, rapporte dans une de ses Lettres,

qu'il fit saigner un Enfant trois jours après sa naissance, qui véquit depuis jusques à l'âge d'homme parfait ; & j'ay esté moy-même present il y a quelques années à la Saignée qui fut faite avec beaucoup de succès , à l'âge de huit jours à un Prince de la Maison de Lorraine, par l'ordre de feu Monsieur *Brayer*, Médecin celebre de la Faculté de Paris. Ainsi tout ce que l'on peut conclure à mon avis du sentiment de *Galien* , est que l'on ne doit saigner les Enfans, avant le tems qu'il marque , que dans une grande nécessité.

On ne doit pas aussi beaucoup saigner les Vicillards , suivant le sentiment du même *Galien* ;
„ parce, dit-il, que c'est les met-
„ tre dans un danger extrême que
„ de leur ôter avec le sang le peu
„ de chaleur qui soutient leur vie,
„ puisque c'est dans le sang qu'elle
reside.

reside. Mais l'experience qui prévaut sur l'autorité des plus grands hommes, nous apprend encore qu'il ne faut point craindre de tirer du sang, même plusieurs fois, dans des occasions pressantes, aux personnes d'un âge avancé, & jusques dans l'extrême vieillesse; car les vieillards ne sont pas plus exemts que les jeunes gens, d'un grand nombre de maladies dont on ne peut promptement & sûrement arrêter le progrez, que par ce remede.

Il s'ensuit de tout ce que je viens de dire à l'égard de l'âge, que ceux que l'on peut saigner & plus souvent & plus liberalement, sont les personnes qui sont entre la quinzième & la soixantième année, & qui sont d'une constitution forte & robuste: car l'on doit encore plutôt s'arrêter aux forces qu'à l'âge & à la ma-

ladie ; d'autant que lors que les forces manquent, la saignée n'a pas de lieu, quand même la maladie demanderoit ce remède, suivant l'avis de *Fernel*, qui dit que la Saignée faite dans ce tems-là, jetteroit le malade dans le dernier peril ; au lieu que quand les forces sont dans leur entier, en ôtant avec le sang une partie des mauvaises humeurs qui causent la maladie, la nature déchargée du fardeau dont elle estoit accablée, reconnoissant ses propres vertus, se sert utilement des esprits dégagés, & de la chaleur naturelle renduë plus agissante, pour triompher de la maladie, & donner lieu au malade de se remettre bien-tôt dans son premier état.



*Dans la Saignée on doit avoir
égard au Temperament, à la
maniere de vivre, au Se-
xe, à la Saison, au Climat
& à la Coûtume.*

CHAPITRE VI.



Prés avoir pro-
posé quelques
maximes gene-
rales touchant
les Saignées que
l'on est obligé
de faire dans les grandes mala-
dies, à l'égard de l'âge & des
forces, il me reste à parler de
quelques autres circonstances que
j'ay déjà marquées, & qui ne sont

pas moins considerables que les premieres , pour l'instruction des jeunes Chirurgiens.

Je ne m'étendray, comme j'ay déjà dit, sur ces choses, qu'autant que je le jugeray necessaire pour les empêcher de se méprendre, lors qu'ils seront obligez de saigner des malades en des occasions pressantes, ou dans des lieux où ils sont absolument privez de la direction des Medecins ; car ce n'est qu'à ces Messieurs qu'il appartient de prononcer sur ces misteres , dans tous les tems & dans tous les lieux où l'on peut prendre leurs conseils.

Le Temperament chaud & humide ne souffre pas, dit *Fernel*, une évacuation abondante, à cause qu'il est continuellement dissipé par l'activité de la chaleur naturelle. J'estimerois néanmoins avec toute la déference que l'on

doit aux sentimens d'un si grand homme, que ce ne seroit pas raisonner fort juste, suivant la doctrine des Temperamens ; & que comme la chaleur & l'humidité sont les qualitez que l'on attribue au sang, ceux qui sont chauds & humides doivent en avoir une grande quantité, & par conséquent mieux souffrir la saignée, que les bilieux, les melancholiques, & ceux en qui le phlegme domine : Et je crois même avoir de mon côté l'experience, car ceux qui supportent mieux les saignées, ont effectivement dans toute leur personne, les signes d'un semblable Temperament.

Guy de Chauliac, que les Chirurgiens estiment autant & plus qu'aucun autre Auteur, dit de l'autorité de *Rasis*, que ceux qui sont yvres ne doivent pas estre saignés, jusqu'à ce que leur yvresse

soit passée, si ce n'est pour des raisons pressantes, parceque l'estomach estant pour lors surchargé d'alimens, a besoin de toute sa chaleur pour en faire la digestion.

Il n'y a pas aussi lieu de croire que la Saignée soit fort avantageuse à ceux qui font de grandes abstinences, parce qu'ils dissipent beaucoup d'humeurs & qu'ils engendrent peu de sang, & qu'ainsi la repletion ne leur peut rendre la Saignée nécessaire, de sorte qu'on ne les doit saigner qu'avec beaucoup de circonspection & avec bon conseil, de crainte de les reduire à l'inanition.

C'est sur ces fondemens que *Guy de Chauliac*, dit que ceux dont le corps est extenué, mol, lâche, rare, foible & sujet à beaucoup de dissipation, doivent estre rarement saignés, & qu'au-

contraire ceux qui sont charnus, fermes, pressés, solides, & qui ont les vènes amples & grosses, doivent l'être plus souvent. Que ceux qui sont vifs, comme les bilieux & dont les humeurs sont subtiles, ne doivent pas user frequemment de ce remede , d'autant que le sang est le frein de la bile, & que ceux qui sont pesans & dont les humeurs sont grossieres, doivent en faire un plus frequent usage. Je crois neanmoins que cette pensée a plus de lieu dans la speculation que dans la pratique, puisque l'on voit journellement ceux en qui la bile domine, sujets aux Erèsipelles, ebullitions de sang, inflammations, mouvemens bilieux, & à d'autres indispositions qui les obligent d'avoir souvent recours à ce grand remede.

Les grands mangeurs de pain

& de viandes, qui sont les alimens qui engendrent le plus de sang, ont souvent besoin de ce secours; & ceux qui prennent des alimens moins nourrissans & en plus petite quantité, ne sont pas obligez d'en user frequemment.

Beaucoup de Medecins estiment que la Saignée ne convient pas à ceux qui sont toujours près d'obéir aux tendresses du sexe, parce qu'ils font une si grande dissipation d'esprits, que venant encore à leur tirer du sang, on les reduiroit dans une extrême foiblesse.

Ceux qui ont une maigreur naturelle, comme ceux dont *Guy de Chauliac* fait le portrait, supportent facilement la Saignée, ce que ne font pas ceux dont la maigreur est accidentelle, comme celle qui arrive aux corps affoi-

blis de travail, d'abstinences, de veilles ou de longues maladies. Cette distinction peut donner lieu de résoudre une question que l'on fait assez ordinairement, & qui consiste à sçavoir si les maigres ont plus de sang que ceux qui sont chargez de beaucoup de graisse; car l'on peut dire que si l'on juge de ce qu'il y a de sang dans les corps de ces deux sortes de personnes, par les effets de la Saignée, les maigres en ont d'avantage, parce qu'ils l'a souffrent mieux que les gens gras, qui sont aussi plutôt affoiblis dans leurs maladies; mais si l'on en juge par rapport à la proportion de de leur corps, on peut dire qu'ils en ont également, & que la raison pour laquelle ceux qui sont chargez de graisse souffrent pour l'ordinaire moins bien la saignée, c'est qu'il leur faut beaucoup plus

de sang & d'esprits , pour soutenir la masse de leurs corps. Au reste, quand on dit que les maigres ont plus de sang que les gras , on entend parler des maigres naturels.

Il faut aussi faire la même distinction à l'égard de l'embonpoint, car il y en a aussi de deux sortes ; l'un naturel qui consiste dans la bonne couleur du visage & de tout le corps , dans une tension de la peau assez considerable , sur une graisse ferme & solide , dont la quantité n'est pas encore dans le dernier excez. C'est de ces gens là vray-semblablement dont *Celse* a pretendu parler , quand il a dit que les personnes grasses & replettes , supportent facilement la saignée , & qu'elle leur est salutaire.

L'autre embonpoint accidentel (qui doit passer pour une dispositiõ

prochaine à tomber dans la maladie) est aussi de deux sortes ; l'une, dans laquelle les corps conservans d'ailleurs les signes d'une bonne santé , sont néanmoins chargés d'un si prodigieux amas de graisse , qu'ils ne peuvent , dit *Guy de Chauliac* , chauffer leurs fouliers , à cause de l'enflûre de leur ventre, ny respirer sans empêchement. C'est de ces sortes de personnes dont parle *Hippocrates* au troisiéme de ses Aphorismes , Livre premier , où il dit qu'il est dangereux de parvenir au dernier excez de santé. Et ces gens là sans doute ont souvent besoin de la saignée.

L'autre deuxiéme sorte d'ébonpoint accidentel, est produite d'une fort grande quantité de graisse, mais lâche & molasse, engendrée d'une abondance de phlegme , qui donne à la peau une mau-

vaïsse couleur : cette forte d'embonpoint maladif arrive le plus souvent aux crapuleux & aux yvrognes, dont le sang est presque tout crud, les esprits noyez dans l'abondance de la matiere, la chaleur foible & languissante. Cet embonpoint ne demande pas trop la saignée.

A l'égard du Sexe, on peut dire generalement parlant, que les femmes ne doivent pas estre si souvent saignées que les hommes, à cause que leur chair est plus tendre, plus lâche, plus fine & plus deliée que celle des hommes, & que leur substance par consequent se dissipe plus aisément. De plus, les pertes qu'elles souffrent tous les mois, leur tiennent lieu de ce remede : car ce sang là, quoique superflu, ne laisse pas de contenir beaucoup de chaleur, d'esprits & de dispo-

sition à nourrir. Néanmoins cette pensée fondée sur les raisons que je viens d'alleguer, qui ont assez de vray-semblance, ne s'accorde avec l'expérience, qu'en fort peu de sujets; car les femmes étant d'une constitution plus delicate que les hommes, elles sont aussi plus sujettes aux maladies. De plus la portée des enfans, leurs écoulemens, avortemens, accouchemens, les exposent à de grands orages : Et ces mêmes évacuations réglées qui leur tiennent lieu de remede, quand elles leur viennent aux tems ordinaires & en quantité suffisante, leur causent de très-fâcheuses maladies, lors qu'elles en souffrent une diminution, ou une entiere suppression. Les frequentes éclipses qui arrivent à leur santé en tant de rencontres, obligent les Medecins à les faire saigner pour

la plûpart, beaucoup plus souvent que les hommes.

Le choix de la saison pour le Saignée, ne regarde que les saignées de precaution ; car quand la necessité le demande, on tire du sang dans toutes les saisons, tous les jours & à toutes les heures : Pour les Saignées de precaution, on choisit le Printems preferablement aux autres saisons, parceque c'est la plus temperée, & dans laquelle on croit que les corps ont plus de sang & plus de forces pour bien porter cette évacuation. L'Automne est encore une saison propre pour la saignée, quoyqu'on estime qu'en ce tems-là les corps sont moins forts qu'au Printems ; mais beaucoup de Medecins pretendent que comme on peut par la Saignée du Printems prevenir les maladies de l'Eté, on peut aussi

par celle de l'Automne, s'exempter des maladies de l'Hyver.

Tous les Medecins d'un commun accord, jugent les saignées préjudiciables dans les saisons excessivement chaudes ou froides, & ils suivent en cela le sentiment de *Galien*, qui dit que ceux qui habitent des païs fort chauds n'ont pas besoin de la Saignée, parce qu'ils dissipent beaucoup d'esprits & de particules de leur sang, par les trous insensibles de leur peau, qui sont fort dilatez par la chaleur. Et il pretend aussi qu'elle ne convient pas à ceux qui vivent dans des lieux extrêmement froids, parce que leur sang étant refroidy, ne coule que lentement dans les vaisseaux qui le contiennent, principalement aux extrémittez de leurs corps, & que si on leur tiroit du sang, ces parties éloignées des principes

pourroient estre privées du peu de chaleur qui les fait vivre. Il estime enfin que ceux qui vivent dans des Climats semblables au nôtre, où l'air jouit d'une assez douce temperature, doivent user plus frequemment de la Saignée.

A l'égard des jours heureux ou malheureux pour la saignée, dont nos Astrologues font le dénombrement à la fin de leurs calculs Ephemeriques, & auxquels le vulgaire est assez simple pour donner croïance; tous les gens de bon sens sçauront toujours juger du fonds qu'on peut faire sur de telles observations, par la fausseté des prediCTIONS que ces sortes de personnes font tous les ans, sur le chaud & sur le froid, sur le beau tems & sur la pluie; puisque leur ignorance est si grossiere, qu'ils ne peuvent qu'à peine marquer juste le tems des Eclyp-

les, quoyqu'il ne faille, pour y reüssir, que sçavoir faire une exacte supputation.

Il est pourtant à remarquer, au sujet des jours propres pour la Saignée, ce que l'on sçait par experience, qu'elle affoiblit moins estant faite dans un jour de pluie que dans un jour chaud & fort sec, parce qu'il se fait une moindre perte d'esprits dans ces jours là, que dans les derniers. De plus il est encore vray-semblable que la Saignée faite le matin, aussitôt après le reveil, est meilleure qu'à toute autre heure de la journée, parce que les esprits dissipés dans le travail du jour precedent, venant d'estre reparez par le sommeil, on a d'autant plus de forces pour la supporter. Ceux neanmoins qui ont des emplois d'exaëtitude, qui ne leur permettent pas de se reposer du-

rant la journée, font mieux encore de se faire Saigner le soir, pour donner lieu au sang de reprendre son mouvement durant la nuit avec plus de calme & de tranquillité.

Je passe enfin à la coutume, dont il est inutile de justifier le pouvoir, pour faire connoître que ceux qui se sont accoutumés à la saignée, doivent en continuer l'usage, puisque ce sont des maximes reçues de tout le monde, *que la coutume est une seconde nature*, & que les choses dont on a contracté une longue habitude, ne font point de peine.

On sçait même par expérience que ceux qui se sont fait saigner plusieurs fois dans le même tems de l'année, ne manquent pas de se trouver incommodés bien-tôt après, s'ils manquent à faire la même chose. Or qu'il

DE SAIGNER. 67

soit bon de prendre cette coutume, ou de la negliger, c'est ce que je laisse à decider aux Medecins, puisqu'il n'y a personne qui ne puisse trouver les moyens de les consulter sur cet usage, quand il se fait là-dessus quelque difficulté.





Remarques sur la Saignée des femmes grosses, & de celles qui ne le sont pas.

CHAPITRE VII.



Ay encore quelques reflexions à faire pour l'instruction des jeunes Chirurgiens, qui sont assez importantes pour n'estre pas negligées. La saignée des femmes grosses est une des plus considerables, & c'est par où j'ay dessein de poursuivre ce que j'ay commencé.

Hippocrates, sans aucune res-

triétion, deffend la saignée à toutes les femmes dans le tems de la grossesse, de crainte de l'avortement ; il y est formel dans le trente-unième Aphorisme de la cinquième Section, où il dit que la femme grosse avorte par la saignée, particulièrement si son fruit est fort avancé. Or comme les sentimens sont fort reverez dans la Medecine, principalement lors qu'il s'explique aussi clairement qu'il fait à l'égard de cette saignée, il est à propos d'examiner si l'on doit prendre à la lettre ce qu'il propose dans une occasion aussi importante. Sur quoy je dis que quelque respect que doivent avoir pour un personnage d'un si grand mérite, tous ceux qui pratiquent la Medecine ou la Chirurgie, il est pourtant des occasions où ils peuvent sans scrupule dire à son

égard ce qu'*Aristote* a dit de *Platon* son Maître, en bien des rencontres où il a crû devoir s'éloigner de ses sentimens, qu'il est vray qu'ils ont une très-grande veneration pour *Hippocrates*, mais que la verité leur est encore plus chere.

Que si l'on peut quelquefois se dispenser de suivre les pensées des plus celebres Auteurs, c'est sans doute lors que leurs sentimens ne s'accordent pas avec l'experience ; mais à quel sentiment plus contraire à l'experience même pourroit-on s'attacher avec obstination, qu'au conseil d'*Hippocrates*, de ne point saigner les femmes dans leur grossesse, puisque l'on sçait par la pratique que ce remede a une infinité de fois sauvé les meres & le fruit qu'elles portoient dans cet état ? Entre plusieurs exemples que je

pourrois rapporter pour confirmer cette verité , celui de la femme d'un Chirurgien de Paris, dont parle Monsieur *Mauriceau*, dans son *Traité des Maladies des femmes*, est considerable, puisque cette femme qui est encore vivante, fut saignée jusqu'à quarante-huit fois durant le cours d'une seule grossesse, n'ayant pû estre autrement soulagée d'une oppression cruelle qui la mettoit souvent en danger de suffocation ; & qu'elle ne laissa pas pour cela d'accoucher à son terme d'un enfant qui a eu vie.

J'ajoutéray à cet exemple si extraordinaire , celui d'une fille de famille de ma connoissance, laquelle s'estant reconnüe grosse de deux mois, se fit saigner il y a quelques années , quatre fois dès bras & autant des pieds, prit une infinité de violens purgatifs

jusqu'au septième mois de sa grossesse, sans que toutes ces violences empêchassent l'accouchement au tems ordinaire, avec toute sorte de bonheur.

Il faut pourtant avouer que ces exemples qui sont rares, ne détruisent pas entierement le precepte d'*Hippocrates*; & qu'outre qu'il arrive rarement que l'on soit obligé de faire de si grandes évacuations à des femmes grosses, il est vray encore que beaucoup de femmes moins robustes peut-estre que celles dont j'ay parlé, ne pourroient pas soutenir un si grand nombre de saignées, sans tomber dans l'accident marqué par nostre Auteur; de sorte que si cette sentence n'est pas vraye dans toute son étendue, elle sert au moins à nous faire connoître qu'il faut agir avec beaucoup de prudence & de re-

tenuë,

tenuë quand on est obligé de saigner des femmes dans cet état.

La plûpart des Auteurs, pour donner quelques regles sur lès Saignées des femmes grosses, ont divisé la grossesse en trois tems. Le premier depuis le moment de la conception jusques à la moitié du terme, le second depuis cette moitié du terme jusqu'au septième mois, & le troisième depuis le septième jusqu'au terme ordinaire de l'accouchement qui est la fin du neuvième.

Ce partage ainsi fait, ils ont prétendu qu'il n'étoit pas à propos de saigner une femme dans le premier tems, parce que les vaisseaux qui tiennent l'Enfant attaché à la matrice, étant pour lors tres-déliés & tres-foibles, pourroient encore s'affoiblir par la diminution du sang, se flétrir, se rompre & causer l'avortement.

Ils ne la rejettent pas dans le second tems , parce qu'ils estiment que la femme grosse est en ce tems - là fort pleine de sang, & que l'Enfant n'en peut pas consommer une si grande quantité pour sa nourriture. Ils la réprouvent dans le dernier tems, de crainte de soustraire à l'Enfant la nourriture qu'il doit recevoir alors en plus grande quantité , & d'ôter à la mere les forces qui luy sont nécessaires dans le travail de l'enfantement.

Toutes ces regles quoy qu'établies sur des raisons assez plausibles , ne doivent pourtant pas estre si religieusement observées dans la pratique. Sur quoy l'on peut dire en general que les femmes ont besoin d'être saignées, dans le tems de leur grossesse, comme dans tout autre état , pour deux raisons principales ,

pour prévenir leurs maladies , ou pour les guerir.

Pour ce qui est de la precaution, il est certain qu'il y a beaucoup de femmes fort sanguines, & qui ne font point d'exercice, qui auroient souvent besoin d'être plutôt saignées dans le premier tems de leur grossesse, que dans les derniers, pour empêcher l'amas du sang menstruel que l'Enfant trop délicat ne peut employer pour sa nourriture & qu'un long séjour dispose à se corrompre, & à causer les incommodités de la grossesse.

A l'égard des maladies diverses, dont les femmes peuvent estre attaquées en ce tems-là, aussi-bien qu'en tout autre, elles se font assez connoître par leur signes ordinaires ; & pour lors sans considerer ny premier, ny second, ny dernier tems, il faut

user de la Saignée, si elle convient pour les guerir , ne la faisant néanmoins , autant qu'on le peut , sans avoir pris conseil.

Les incommodités legeres, que l'on peut dire n'être pas des maladies declarées , & qui cependant obligent pour l'ordinaire à saigner les femmes grosses, sont les lassitudes & la pesanteur de tout le corps, les douleurs de colique , la difficulté de respirer, les vomissemens , les pertes de sang par le nez & par la matrice, les varicès, & l'enflure des jambes, les douleurs de dents obstinées, les chûtes, auxquelles elles sont fort sujettes, les violens efforts & tous les mouvemens extraordinaires causés par les passions, comme par la crainte , par la joye , par le recit d'une facheuse nouvelle, ou autres choses semblables, qui peuvent met-

ne un grand trouble dans le sang & dans les esprits, demandent encore la Saignée.

Mais ce qu'il faut sur tout observer en saignant les femmes grosses, pour quelque raison que ce soit, est de ne jamais leur faire de fort grandes Saignées, & de se persuader qu'il est très-dangereux dans ce tems-là qu'une femme tombe dans la syncope, ou même dans la simple défaillance qui pourroient estre suivies de l'avortement ; ce qui causeroit au Chirurgien un tres-grand scandale. Loin donc de suivre à la lettre le precepte d'*Hippocrates*, qui défend absolument la Saignée dans le tems de la grossesse, il faut conclure qu'elle est utile presque à toutes les femmes grosses, en observant les regles que nous venons d'établir. Et ce qui nous doit le plus confirmer dans cette pen-

sée , c'est qu'il n'y a gueres de Medecins qui ne conseillent presque à toutes les femmes grosses de se faire saigner depuis le quatrième mois de leur grossesse, suivant leur temperament & leurs forces, une, deux & trois fois, sçavoir à la moitié du terme, dans le septième mois & dans le neuvième ; & qu'outre cela l'on est encore tres-souvent contraint de les saigner dans le travail, pour avancer & faciliter l'accouchement.

Il se trouve encore des Medecins & des Chirurgiens qui ne voudroient pas, pour quoy que ce fût, saigner des femmes grosses dans le huitième mois de leur grossesse, de peur de leur procurer par la Saignée un accouchement dans ce terme, où ils pretendent que leur fruit n'auroit pas de vie, suivant en cela le sentiment

d'*Hippocrates*, qui estime que l'Enfant qui vient dans le huitième mois, meurt bien-tôt après; fondé sur ce raisonnement que l'Enfant ayant fait un premier effort pour sortir au septième mois, qui est le premier terme de l'accouchement, & venant à en faire un second au huitième, ses forces se trouvent tellement épuisées après sa sortie, qu'il ne peut long-tems subsister.

Mais après les raisons que M^r *Mauriceau* a alleguées dans le premier chapitre, du second livre de son traité des maladies des femmes, & les expériences qu'il a rapportées pour détruire ce raisonnement, on ne peut tirer aucune bonne conséquence de ce principe, & sauf la reverence due à *Hippocrates* & aux Auteurs qui ont suivi aveuglement ses décisions, il ne faut point laisser de saigner des

G iij

femmes grosses dans le huitième mois, quand elles en ont besoin : puis que s'il est vray, comme on n'en peut douter, après les expériences que nous rapporte le judicieux observateur que je viens de citer, que l'Enfant est d'autant plus disposé à vivre, qu'il approche plus du terme ordinaire de l'accouchement, qui est à la fin du neuvième mois, il s'ensuit qu'il y a moins à craindre de saigner une femme grosse dans le huitième mois que dans le septième, où ces Messieurs consentent qu'elle soit saignée, puis qu'en cas que le mouvement que cette Saignée causeroit dans le corps de la mere & dans celuy de l'Enfant, luy procurât l'accouchement, cet accouchement prématuré seroit moins dangereux dans le huitième mois que dans le septième.

A l'égard des femmes qui ne

font pas grosses, ou des filles qui ont atteint l'âge de douze à treize ans, le plus sûr est de ne les point saigner, sans s'être enquis d'elles, ou de celles qui en prennent soin, si elles ne sont pas dans le tems de leurs purgations; car quoy que la plûpart sçachent le préjudice que la Saignée leur peut causer en ce tems-là, il y en a encore d'assez ignorantes pour n'en estre pas informées, ou d'assez innocentes pour n'y pas penser à l'heure même; & quand cet accident arrive, le Chirurgien est toujours le plus blâmable, & s'excuse mal en disant que la malade devoit l'en avoir averty.

Ce que les jeunes Chirurgiens doivent faire en ces rencontres, c'est de ne jamais saigner, autant qu'ils le peuvent, les femmes ny les filles qui sont dans cet état, sans le conseil du Medecin. Et en cas

d'une extrême nécessité, ou d'un danger pressant, ils doivent sçavoir qu'il faut faire la Saignée au pied, pour ne point arrêter subitement cet écoulement naturel, ou du moins pour y suppléer par cette sorte de Saignée.

Je ne dois pas dire icy que c'est un crime punissable par les loix divines & humaines, de faire de propos délibéré des Saignées à des filles qui se seroient oubliées de leur devoir, pour leur causer l'avortement, car la seule pensée d'une action si detestable, donne de l'horreur; s'il n'étoit de l'exactitude de celui qui veut rendre un Traité le plus parfait qu'il luy est possible, de ne rien oublier de ce qui peut estre de quelque importance, par rapport à la matiere qu'il traite.



*De l'abus de la Saignée trop
frequente ; de celle du premier
jour de May, & si la pre-
miere sauve la vie.*

CHAPITRE VIII.



Comme ce que
j'ay dit à l'avan-
tage de la Sai-
gnée dans les
chapitres prece-
dens , pourroit
favoriser l'erreur de ceux qui usent
indiscrettement de ce remede , je
crois qu'une partie de celuy-cy
ne sera pas mal employée à les
détromper.

Il n'y a que l'Ette souverain qui
soit essentiellement bon, à l'égard

de tous les autres êtres qui en dependent dans tous les tems & dans toutes sortes d'occurrences. Du reste les meilleures choses deviennent mauvaises quand on en use mal. Il ne faut donc pas s'étonner que la Saignée, dont nous avons dit des merveilles, puisse estre nuisible, quand on l'employe mal à propos ou sans nécessité.

Pour s'en convaincre, il suffit de sçavoir en general, que tous les remedes dont on se sert contre les maladies, ne peuvent obtenir leur effet, qu'en causant des changemens dans le corps, contraires aux alterations que les maladies y ont introduites ; & comme les changemens que les maladies causent sont de bien en mal, les remedes qui les guerissent doivent par la raison des contraires, causer des changemens de mal en bien ; or comme un corps qui n'a pas été

alteré par la maladie n'a pas besoin de remede qui opere ce changement, si l'on s'en sert sans nécessité, l'employ de ce prétendu remede sera toujours délavantageux ; & dans son opération au lieu de causer du bien, il fera tomber dans la maladie celuy qui en souffrira l'épreuve.

Mais pour parler plus précisément de la Saignée, il me semble que c'est assez d'un peu de bon sens pour conclure que l'on ne doit user de ce remede que dans la nécessité, afin de ne pas perdre inutilement le soutien de la vie, & la matiere des esprits, qui sont les principaux instrumens de toutes les actions de l'ame & du corps.

Celse qui est un de ceux qui a raisonné de meilleur sens, en parlant de la Medecine, avoit compris de quelle importance il est d'user prudemment des Remedes,

quand il a dit, que l'on ne doit jamais employer dans le tems de la santé, les remedes qui peuvent servir à la guerison des maladies : & dans un autre endroit, que la Saignée trop frequente dissoud l'union de nos forces ; car comme le but de la Medecine est de conserver la vie aux hommes, elle ne peut jamais arriuer à la fin qu'elle se propose, qu'en menageant, autant qu'elle peut, le sang qui en est le principe.

On ne doit donc tirer du sang abondamment dans les grandes maladies que pour donner lieu à celui qui reste de devenir meilleur : de la même maniere que les Marchands, au fort de la tempeste, ne font pas de difficulté de jeter dans la mer ce qu'ils ont de plus précieux, pour décharger leur Vaisseau & sauver leurs personnes.

Il s'ensuit de toutes ces resse-

xions, que l'on ne doit user de la Saignée que lors que la grandeur du mal present, ou la crainte de celuy dont on est menacé, le demandent : que les forces le permettent, ou qu'enfin l'on est engagé par la trop grande abondance, ou par la mauvaise quantité du sang, d'avoir recours à ce remede,

J'ajoutéray, à ce que je viens de dire contre la Saignée trop frequente, la pensée de *Fernel* dans sa *Therapeutique*, qui est précise sur cet article, quand il dit, que la Saignée ne doit pas estre mise en usage trop souvent & avec trop de confiance, parce qu'elle n'emporte pas peu d'esprits & de chaleur, & qu'elle precipite ceux qui en usent trop liberalement, dans une vieillesse avancée, sujette à de grandes incommodités, telles que sont la *cachexie*, l'*hydropisie*, la goutte, le tremblement, & la para-

lisie ; par le refroidissement de la chaleur naturelle, & la diminution de l'humide radical.

Il est donc important de ne pas user temerairement de ce remede, quelque puissant qu'il soit pour conserver la santé, & pour la guérison de la plûpart des maladies, puis qu'il peut estre nuisible lors qu'on en use mal.

La superstition de la Saignée du premier jour de May, est plus ridicule qu'elle n'est blâmable, ne pouvant beaucoup nuire à la santé de ceux qui prennent cette habitude : car la Saignée du Printems étant, comme je l'ay déjà dit cy-devant, generalement approuvée d'*Hippocrates*, de *Galien*, & des plus fameux Medecins, comme un remede capable de preserver de beaucoup de maladies, il importe peu que cette Saignée soit faite ce jour-là ou quelqu'autre

tre jour du Printems , puis qu'elle est salutaire dans toute l'étendue de cette saison ; il faut pourtant excepter du plus grand nombre certains sujets extrêmement foibles, qui ont besoin de tout leur sang & de tous leurs esprits, pour le maintien de leur santé, & à qui par conséquent, l'on ne doit ôter du sang que dans une extrême nécessité.

Au surplus il est certain que cette affectation de se faire saigner le premier jour du mois de May, n'a aucun fondement raisonnable : & tout ce qu'il y a de gens de bon sens sont revenus de cette erreur, qui ne subsiste plus que parmi le vulgaire obstiné dans ses préjugés & dans ses vieilles coutumes, contre toutes sortes de raisons & d'expériences.

La prevention du petit peuple sur la premiere Saignée de la vie,

n'est pas mieux fondée que la précédente; mais il luy est plus important d'en être détrompé. Car bien des gens croyant que cette Saignée sauve la vie immancablement, negligent de se faire saigner dans le commencement de leurs maladies, disant qu'il faut réserver cette Saignée pour les guerir, lors qu'ils seront à l'extrémité. Or cette opinion leur est tres-prejudiciable, car beaucoup de maladies qui paroissent peu considerables dans le commencement, deviennent mortelles, lors que l'on manque de s'opposer de bonne heure à leur progrès par des évacuations raisonnables; & les remèdes dont on se sert à l'extrémité sont pour l'ordinaire inutiles.

Joubert celebre Medecin de Montpellier, après avoir extrêmement blâmé dans son traité des erreurs populaires, la fausse opi-

nion du peuple , sur cette première Saignée ; tourne la chose d'une manière assez plaisante , disant qu'il est bien vray que l'on ne meure jamais de la première Saignée , car si l'on mouroit cette fois là , on ne seroit plus saigné , & par conséquent cette Saignée ne seroit pas proprement dite première , mais unique ; parce que ce mot de premier est relatif à quelque chose qui le suit.

Hippocrates n'est pas plus favorable à ce préjugé , quand il dit au premier de ses Aphorismes , que l'occasion est passagere , car on doit inferer de cet enseignement , qu'il est de la prudence de ne différer jamais l'usage d'aucun remède sur ces sortes de vains pretextes , qui font manquer des momens que l'on ne peut recouvrer après les avoir perdus.



*Autres égards qu'il faut encore
avoir pour faire un bon usa-
ge de la Saignée.*

CHAPITRE IX.



'On ne peut
assurement trop
prendre de pre-
cautions pour
donner à un
remède aussi
excellent que celui dont nous
traitons présentement, tout le suc-
cez qu'il peut avoir contre les ma-
ladies : c'est pourquoy j'espère
que l'on ne me blâmera pas d'a-
jouter dans ce chapitre, aux reflex-
ions que j'ay déjà faites pour in-

struire les jeunes Chirurgiens , d'autres remarques qui me paroissent assez considerables, pour meriter quelqu'attention , & de retoucher legerement quelques-unes de celles dont j'ay déjà parlé, & auxquelles je crois n'avoir pas donné un suffisant éclaircissement.

La consideration des changemens continuels qui arrivent au corps humain, non seulement dans le tems de sa plus parfaite santé, mais plus encore durant le cours de ses maladies, & qui se font pour l'ordinaire si promptement , que les plus habiles Medecins n'ont point de regles certaines pour les prévoir, me donne lieu d'avertir les Eleves en Chirurgie, qu'ils ne sont pas toujours obligés de suivre, avec le dernier scrupule, les ordres de la Medecine , quand il arrive aux malades de ces sortes de mou-

vemens que l'on appelle *Crises*, dans les maladies : parce que la nature agissant pour lors de toutes ses forces , & tendant à surmonter le mal par sa propre vertu, ne doit pas estre troublée dans une action de cette importance , par l'usage d'aucun remede. Elle est ambitieuse , & veut ne devoir qu'à soy, ce qu'elle a une fois entrepris, & bien souvent nous voyons qu'elle s'irrite , par le secours que nous voulons luy donner, quand il ne luy est pas necessaire.

Ces mouvemens *Critiques* salutaires ou nuisibles aux malades, se font ou par les suëurs , ou par le vomissement , ou par le flux de ventre , d'urine , écoulement du sang, dépost , abcez, ou transport. Dans ces rencontres les Chirurgiens doivent différer la Saignée, jusqu'à ce que les Medecins aient de nouveau visité les malades, &

pris sur ces changemens des indications nouvelles pour le traitement de leurs maladies. Mais il est sur tout à remarquer au sujet des *Crises*, que celles qui se font par des grandes & subites évacuations, affoiblissent extrêmement les malades, & qu'il faut aussi sur tout en ces occasions différer la Saignée jusqu'au rétablissement des forces, dont ce remede pourroit causer alors une entière resolution.

Il est encore important de ne Saigner qu'avec bon conseil les *Hydropiques*, ceux qui ont des tremblemens, & ceux qui sont dans la maigreur, ou affoiblis d'une longue maladie. Car *Galien* nous apprend que la Saignée n'est pas avantageuse à toutes ces sortes de malades.

La Saignée faite bien-tôt après le repas, ne manque gueres de cau-

fer le vomissement des alimens. Elle n'est pas aussi fort salutaire incontinent après un violent exercice, à ceux qui se sont épuisés dans l'approche familiere des femmes, ou qui ont l'estomach foible pour des raisons qui seroient trop longues à déduire, & dont la connoissance est réservée à Messieurs les Medecins. Il suffit aux jeunes Chirurgiens d'être avertis que la Saignée est préjudiciable dans tous les tems, & aux personnes dont on vient de parler, pour les obliger dans toutes ces rencontres à ne la pas faire sans l'avis du Medecin.

Il est ordinaire, principalement au petit peuple, de s'adresser d'abord aux Chirurgiens, dans les commencemens des fièvres intermittentes, & de n'avoir recours à Messieurs les Medecins que lors qu'elles ne cedent pas aux premiers

miers remèdes, quelques instances que puissent faire les Chirurgiens pour estre d'abord assistez de leurs avis. Il faut donc qu'ils sçachent qu'il n'est pas à propos de saigner, durant l'accès, ceux qui ont des Fièvres intermittentes, ny durant les redoublemens ceux qui en ont des continuës; mais qu'il faut attendre pour faire la Saignée à propos que les accès des premières soient tout-à-fait passez, & qu'il y ait un peu de remission dans les dernières.

Enfin je ne crois pas repeter inutilement que les Chirurgiens doivent se souvenir, sur tout dans leur pratique, que ce grand remède produit de merveilleux effets au commencement des *Apostèmes*, principalement lorsqu'elles sont engendrées de matiere chaude, pour dérober à ces sortes de tumeurs la matiere qui

pourroit estre causé de leur accroissement ; qu'il n'est pas moins efficace au commencement des grandes plaïes pour empêcher les inflammations, les fièvres, les fluxions & les autres fâcheux accidens, dont elles sont suivies pour l'ordinaire ; qu'il est utile pour la même raison au commencement des fractures & des dislocations des os, & qu'il n'y a pas de plus sûr moïen pour reprimer l'intemperie, qui est presque toujours un fâcheux obstacle à la guerison dans le traitement des ulceres ; mais qu'en general il faut s'abstenir en saignant, de ces évacuations immodérées, qui dissipent tellement les esprits, qu'il est difficile de les reparer. Outre que la longue langueur que les grandes saignées causent aux malades, donne lieu à une infinité de gens de blâmer un remede

dont le succès est toujours fort heureux, quand on en fait un bon usage.



Des vènes que l'on ouvre ordinairement pour faire la Saignée.

CHAPITRE X.



Yant resolu d'abreger ce Traité autant qu'il me sera possible, je me dispenseray de faire une longue déduction du progrès de toutes les vènes, que l'on peut lire dans les écrits d'un grand nombre d'*Anatomistes*, anciens

& modernes, & je me contenteray de donner dans ce Chapitre une idée generale des vénes, les moyens de les distinguer des arteres, & de marquer le mieux que je pourray les endroits du corps, où l'on trouve celles dont les ouvertures sont en usage, pour la guérison des maladies.

Les vénes sont des conduits membraneux, qui de fort déliés qu'ils sont aux extremités du corps, se grossissent de plus en plus, jusqu'à ce qu'ils parviennent au cœur, pour rapporter le sang qui n'a pû servir à la nourriture des parties. Il y a d'autres vaisseaux que les vénes qui contiennent du sang, & le conduisent dans toute l'étendue du corps, on les nomme des *Arteres*; mais on ne peut bien marquer la difference qui se trouve entre ces deux sortes de vaisseaux, sans

les connoître également.

Il faut donc ſçavoir que les arteres ſont comme les vènes des conduits membraneux qui ſortent du cœur, mais plus durs & plus ſolides, qui ont un mouvement ſenſible de dilatation & de contraction, ſemblable à celui du cœur, & qui par une infinité de diviſions ſe répandent dans toutes les parties du corps, pour leur porter le ſang qui ſert à leur nourriture.

Ces definitions de vènes & d'arteres ainſi établies, il eſt aisé de concevoir qu'il y a entre elles des differences conſiderables, à raiſon de leur origine, de leur compoſition, de leur uſage, de leur mouvement & du ſang qu'elles contiennent.

Premierement, ſur l'origine, on doit dire, ſuivant les principes de la circulation, que les vènes naiſ-

sent des extrêmitéz du corps, puisque c'est là qu'elles reçoivent le sang, pour le reporter au cœur, où elles se terminent ; & que les arteres naissent du cœur, pour recevoir le sang & le distribuer à toutes les parties. La composition des vènes & des arteres est differente, quoyqu'elles soient également faites & formées de membranes ; car les tuniques des vènes sont fines & deliées, à comparaison de celles des arteres, qui sont dures & solides, jusques-là même qu'elles *s'ossifient* à la base du cœur, dans plusieurs animaux, comme dans les Bœufs, dans les Cerfs, & quelquefois même dans les Hommes, comme quelques Auteurs l'ont remarqué.

La difference de leur usage consiste en ce que les arteres portent le sang à tout le corps, pour sa nourriture ; & que les

vènes reportent au cœur le reste de ce sang, pour circuler de nouveau. Le mouvement peut encore beaucoup servir à distinguer les vènes des arteres; car les arteres jusqu'aux plus petites, ont un mouvement sensible de dilatation & de contraction, semblable à celui du cœur : Au lieu que celui des vènes n'est pas sensible, quoique pourtant l'on conçoive qu'elles ont du mouvement, à cause de leur structure, qui est membraneuse, & de leur action, qui est de faire monter ou descendre le sang vers le cœur.

La difference de sang que ces conduits contiennent, est fort remarquable : Celui des arteres est beaucoup plus vif, plus vermeil, plus subtil & plus rempli d'esprits, que celui des vènes, & sort aussi en jaillissant, suivant le mouvement de son vaisseau, avec

beaucoup plus d'impetuosité & de furie que le sang vénal. On peut ajoûter que les arteres sont situées plus ptofondément dans les parties, & les vènes plus exterieurement : Que l'ouverture des vènes se fait sans danger, à moins que ce ne soit des plus considerables : mais que celle des arteres, même des plus petites, est presque toûjours suivie de fâcheux accidens, comme de tumeurs *anevrismales*, de pertes de sang difficiles à reprimer, & de la mort même, lorsque ces tumeurs negligées ou mal traitées, degenerent en gangrene, ou lors que les arteres sont considerables & placées dans des lieux profonds où l'on ne peut faire ny de ligature, ny de forte compression, ny porter bien à propos aucuns remedes *styptiques*.

Dans le dénombrement des

vènes dont on peut tirer du sang, je ne parleray point de plusieurs dont les anciens Auteurs ont fait mention dans leurs Livres , & dont les ouvertures sont à present rejetées dans la pratique, comme vaines & infructueuses. Ainsi sans me mettre en peine de déterminer le nombre de ces vénes, qui est fort contesté dans les écrits de ceux qui ont traité de la Saignée, je commenceray à parler de celles de la teste, desquelles les saignées sont en usage, & dont l'ouverture peut estre salutaire dans le traitement des maladies.

La plus apparente des vénes que l'on ouvre à la teste, passe droit au milieu du front, & se nomme *Frontale*, *Préparée*, ou *Préparate* : Elle paroît principalement lorsque l'on s'est échauffé dans quelque violent exercice,

aussi bien que toutes les autres vénes du visage. C'est de cette véne dont parle *Hippocrates*, au soixante-huictième Aphorisme de la cinquième Section, où il dit que l'ouverture de la véne du front, soulage de la douleur que l'on ressent au derriere de la teste. Les Medecins ordonnent aujourd'huy l'ouverture de cette véne assez frequemment, contre les douleurs de teste longues & inveterées, en quelque endroit qu'on les ressent, aussi bien que la saignée des vénes qui passent aux temples, ou plutôt des arteres qui les accompagnent, quoiqu'il soit assez difficile de bien ouvrir les arteres temporales, sans ouvrir les vénes qui sont au dessus.

Il est à remarquer que de toutes les arteres du corps, il n'y a que celles des temples qu'il est permis d'ouvrir pour en tirer

quelque utilité. La raison est que ces arteres sont peu considerables, & que l'on peut aisément les comprimer après les avoir ouvertes.

Les troisièmes vénes que l'on ouvre à la teste, sont celles des grands coins des yeux, que l'on appelle pour cette raison *angulaires*. La saignée faite de ces vénes, est d'un grand secours contre les inflammations des yeux, qui se rendent rebelles; car cette véne qui rapporte une portion du sang qui a esté porté à l'œil, laissant sortir par l'ouverture de la saignée, tout ce qui luy en revient pendant un temps considerable, donne lieu aux arteres qui en fournissent sans cesse, de forcer les obstacles qui s'opposent au libre passage du sang qu'elles conduisent dans les vaisseaux de la premiere membrane du globe

de l'œil, que l'on nomme la *conjonctive*, cù est le siege de l'inflammation.

L'ouverture de la vène qui se trouve entre les cartilages de l'extrémité du nez, se fait rarement. On pretend neanmoins qu'elle peut servir contre la couperose & les autres difformitez de la peau du visage. La saignée des vènes qui se trouvent aux deux côtez du filet de la langue, que l'on nomme *Ranules*, c'est à dire, qui ont la forme de grenouilles, se pratique assez frequemment contre les inflammations du gosier, & les douleurs de dents, qui ne cedent pas aux saignées ordinaires. L'ouverture des vènes qui se trouvent aux côtez du col, que l'on appelle *Iugulaires*, est efficace contre les mêmes inflammations, que l'on nomme autrement *Squinancies*, contre les apo-

plexies, & contre toutes les maladies rebelles de la teste. Cette saignée est fort en usage depuis quinze ou vingt années.

Il y a au bras quatre principales veines, dont on tire du sang pour l'ordinaire ; on les nomme *Cephalique*, *Mediane*, *Basilique* & *Cubitale*. La *Cephalique*, dont les Auteurs pretendent que l'ouverture est plus salutaire aux maladies de la teste, que celle des trois autres, ce qui est neanmoins sans fondement ; cette veine dis-je, se remarque à la partie superieure & externe de l'avant-bras fort proche du ply du coude. La *Mediane* se trouve à la partie interne de l'avant-bras au milieu du ply du coude. La *Basilique* se trouve un peu plus bas, & la *Cubitale* au dessous de l'avant-bras près de la jointure sur l'os du coude ou aux environs.

Il est à remarquer qu'aux personnes qui ont beaucoup esté saignées, & dont les vaisseaux sont profonds & cachez, à force de frictions & de fortes ligatures, il paroît quelquefois dans toute la partie interne de l'avant-bras, depuis le coude jusqu'au poignet, certaines branches de communication, qui fournissent du sang, & que l'on peut ouvrir au défaut des vènes principales.

L'on ouvre sur la main deux vènes, l'une entre le pòuce & le doigt indice; l'autre entre le penultième & le dernier doigt, que l'on nomme *Salvatelle*, ainsi dite par les Arabes. Quelques Medecins ordonnent l'ouverture de cette derniere contre la Fièvre quarte. Si la chose réussit quelquefois, il faut, à mon avis, en attribuer le suecez plûôt au hafard, qu'à l'efficacité de cette

saignée, dont le prétendu pouvoir n'est étably sur aucune raison solide.

Il y a plusieurs vènes à la jambe & au pied, de l'ouverture desquelles on tire du secours contre plusieurs maladies. A la partie superieure des muscles *jumeaux*, l'on en trouve une que l'on nomme la *Poplitée*, parce qu'elle est au lieu où passe la jarretiere. La saignée faite de cette vène, soulage les douleurs de la goutte, & empêche dans toutes les vènes exterieures de la jambe, l'amas du sang qui cause les varices. Il y a même beaucoup de gens qui sont contrainsts de se faire ouvtrir de tems en tems ces vènes dilatées des jambes, pour vuider le sang grossier qui y est arrêté & qui leur cause de grandes douleurs, qui sont pour l'ordinaire suivies d'ulceres

de difficile guerison, comme nous dirons à la fin de ce Traité.

L'ouverture de la vène que l'on nomme *Saphéne*, ainsi appelée, parcequ'elle est la plus apparente & la plus considérable du pied, est celle qui se pratique plus frequemment à l'extrémité inferieure contre les maladies de la teste, pour faire une puissante revulsion, & contre toutes les indispositions qui attaquent les parties qui sont dans le bas ventre. On peut ouvrir cette vène en plusieurs endroits du pied ; car elle se continuë depuis l'éminence interne de la jointure du pied, que l'on appelle aussi *Maleole*, ou *cheville* interne, le long du dessus du pied, que l'on nomme *Tarse*, & *metatarsé*, jusques sur la premiere jointure du gros orteil.

Il y a une autre vène qui tourne sur l'éminence externe de

la même jointure, que l'on nomme *Sciatique*, parceque l'on pretend que du sang tiré en abondance de cette vène, appaise les douleurs de la goutte particuliere qui porte ce nom. Mais cette opinion n'est pas mieux fondée que celle des effets que l'on attribué aux saignées de la *Cephalique*, & de la *Salvatelle*, comme je l'ay fait remarquer. Enfin la *Saphéne*, & la *Sciatique*, jettent quantité de branches sur tout le pied, que l'on est quelquefois obligé d'ouvrir lors que les principaux conduits ne donnent pas au toucher une réponse favorable.



*Des différentes manieres d'ou-
vrir les Vênes.*

CHAPITRE XI.



LES Vênes gene-
ralement parlant
peuvêt estre ou-
vertes en deux
manieres , en
coupant , ou en
piquant. Celles que l'on ouvre
par incision, sont les plus grosses,
les plus apparentes , & de l'ou-
verture desquelles on a lieu d'es-
perer une grande évacuation. La
considération du sang contenu
dans les vènes , qui peut estre
grossier , terrestre & quelquefois
même coagulé , oblige encore le

Chirurgien à faire des grandes ouvertures, comme aux varices.

On n'ouvre gueres les vénes par la simple ponction, si ce n'est celles qui sont très-déliées & profondes, comme celles du nez, ou bien celles qui sont voisines de quelques parties que l'on pourroit blesser en se servant de l'incision; car la simple ponction ne permet qu'à peine l'issuë du sang, & ne procure pas une évacuation fort considerable. Ces incisions se font en trois manieres, en long, en travers, & obliquement, selon la situation des vénes dont on veut tirer du sang: On les fait plus ou moins grandes, selon leur grosseur ou leur profondeur.

Il faut encore observer que pour ouvrir plus commodément toutes les vénes, en quelque partie du corps que ce soit, l'on doit

auparavant empêcher le retour du sang par une forte ligature, à moins qu'elles ne soient d'elles-mêmes fort gonflées & fort élargies par le sang grossier qui y séjourne, faute de mouvement, comme sont les varices : ou que celui que l'on veut saigner, soit dans les transports du délire ou de la phrénésie ; car pour lors le sang extraordinairement agité dans les artères, passe dans les veines plus promptement & en plus grande quantité qu'elles ne le peuvent reporter au cœur : ce qui fait qu'elles se gonflent & qu'elles sont fort apparentes dans ces occasions.

Il est de plus à observer qu'à toutes les veines des bras & des jambes, l'ouverture se fait au dessous de la ligature, & qu'aux veines de la teste elle se fait au dessus. Il est aisé de rendre raison de

cette difference suivant les régles du mouvement circulaire ; car pour faire gonfler les vènes, il faut empêcher le retour du sang par un obstacle qui se trouve entre le cœur & le lieu où l'on veut faire l'ouverture ; or le sang qui revient de la teste descend pour aller au cœur, au lieu que celui qui vient des autres extrêmittez remonte pour se rendre au même endroit.

Outre les manieres generales d'ouvrir les vènes, il faut parler en particulier de certaines circonstances qui doivent estre observées dans les ouvertures de chacune de celles dont on saigne ordinairement.

La vène du front se peut ouvrir en long ou en travers, selon qu'elle se fait sentir plus ou moins roulante lorsqu'on la touche. On ne peut gueres éviter de toucher

l'os, quand on l'ouvre en travers, pour faire une ouverture suffisante, en faisant l'élevation, & pour empêcher la fuite de la véne. Le Bandage dont on se sert après cette saignée, se nomme *le Royal*.

On peut ouvrir en deux endroits les vénes & les artères des temples, ou sur la partie d'un muscle qui remplit le creux de l'os temporal, à l'endroit où il s'étend, jusques sur le côté du front : Ce muscle sert à approcher la machoire d'en bas, de celle d'en haut, & se nomme *Crotaphite*. On peut les ouvrir en second lieu, vis-à-vis du petit lobe del' oreille externe, qui couvre l'entrée du conduit de l'ouïe. Ces mêmes vaisseaux se peuvent ouvrir en long, ou en travers, dans le dernier endroit : mais on les doit toujours ouvrir en long,

sur le muscle *Crotaphite* ; car quand on coupe en travers les fibres de ce muscle, on ne voit que trop souvent ces sortes de saignées suivies de fâcheux accidens, comme de grande enflure de toute la teste, de fièvre, rêveries & convulsions. C'est pour cela que les Medecins font à present ouvrir ces vaisseaux près de l'oreille, à l'endroit que j'ay marqué, plutôt qu'à la temple même, qui est toute couverte de ce muscle si sensible, dont les affections se communiquent aussi-tôt au cerveau, à cause des nerfs considerables, qu'il en reçoit immediatement. Le Bandage dont on se sert pour empêcher l'écoulement du sang, après cette ouverture, se nomme *Chevestre*, parcequ'il fait sur la teste du malade, à peu près le même effet que les chevestres dont on

se sert pour tenir le mors d'un Cheval.

La vène du grand coin de l'oeil doit estre en long, parceque l'ouvrant de travers, il y auroit danger de toucher le tendon du muscle qui tire l'œil du côté du nez : ce qui causeroit convulsion & une grande difformité à cette partie. On pourroit encore, l'ouvrant de cette sorte, couper la petite bride qui tient les paupieres tenduës, que l'on appelle *l'Aire* des paupieres ; ce qui feroit que l'œil resteroit éraillé & difforme. On peut encore, de quelque maniere qu'on ouvre cette vène, en profondant beaucoup, ouvrir le reservoir des larmes ; ce qu'il faut soigneusement éviter, pour ne pas donner lieu à la fistule lacrimale. Le Bandage de cette saignée se nomme *Monocule*.

Pour bien ouvrir la vène du nez, que l'on nomme la *Nazale*, il faut plonger profondément à l'extrémité du nez, entre les deux cartilages, une lancette plus étroite que large, dont le fer soit affermi avec la châsse par un petit lien ou par un ressort qui l'arreste, & la porter un peu vers la racine du nez, sans faire aucune élévation; car comme cette vène est fort profonde, si l'on faisoit une élévation conforme à sa profondeur, l'incision seroit énorme, & la cicatrice laisseroit une difformité considérable. L'on fait après cette saignée un Bandage, que l'on appelle la *Fronde*.

L'ouverture des vènes qui sont à côté du filet de la langue, se fait avec une lancette armée jusques vers sa pointe des contours d'une petite bande, & tenant d'une main la langue élevée, on fait de l'autre

une petite incision transversale, prenant garde de ne pas approfondir, de peur d'ouvrir avec les vènes les arteres qui en sont fort proches, & dont on auroit peine à reprimer le flux de sang. Comme on ne peut pas comprimer ces vènes par le Bandage, & qu'il faut néanmoins empêcher l'issuë du sang, on se sert d'abord d'oxierat froid, dont on fait laver la bouche au malade : si ce premier moyen ne suffit, on applique sur les petites ouvertures un peu de poudre astringeante, comme de terre sigillée, & de sang de dragon, de *Calcantum*, avec des petites compreses que l'on tient quelque tems sur les ouvertures, au moyen de deux doigts introduits sous la langue, ou bien l'on se sert d'eau styptique.

Pour faire gonfler toutes les vènes que l'on veut ouvrir à la tête,

& même celles du cou, dont je vais parler, il faut faire une ligature à cette partie; car comme les jugulaires rapportent le sang que les arteres ont porté à la teste, la ligature empêchant ce sang de passer outre, oblige toutes les vénes de se gonfler par l'abord continuel du nouveau sang que les arteres y envoient.

Pour bien réussir dans l'ouverture des vénes du cou, il faut se servir de lancettes bien tranchantes; car comme la peau de cette partie est lâche, elle est plus difficile à percer & à couper qu'en d'autres endroits du corps où elle est plus roide & plus tenduë. Il est indifferant d'ouvrir ces vénes en long ou de travers; & quand l'Operateur a pris toutes les précautions qu'il peut pour s'assûrer du lieu où elles sont, & pour les bien assujétir, parce qu'elles sont vacil-

lantes, c'est à luy de choisir l'une ou l'autre de ces manieres, selon qu'il croit pouvoir mieux réussir dans son operation.

La ligature du cou fait peur aux malades, parce qu'en serrant le conduit de l'air, elle contraint la respiration : neanmoins comme il faut qu'elle soit raisonnablement serrée pour faire son effet, il y a des Chirurgiens qui croient faire merveilles de se servir en cette occasion, pour empêcher le retour du sang, d'une ligature qui ait autant qu'il faut de longueur, afin qu'étant posée sur un côté du cou, au dessous du lieu où l'on veut faire la saignée, elle puisse passer jusques sous l'aisselle du côté opposé, pour laisser le conduit de l'air libre, en faisant un peu tourner la teste au malade ; mais ils ne considerent pas que le sang qui ne peut s'échapper du côté qui est serré, passe

par la véne de l'autre côté qui est libre , en sorte que cette ligature ne fait point ou fort peu d'effet.

Il faut donc que les Jugulaires soient également serrées de deux côtés , parce qu'elles se communiquent : mais afin que l'air puisse se conserver un peu de passage par l'aspre-artere & par le *Larynx* , il faut poser le milieu de la ligature au derriere du cou , & en serrant la tirer de derriere en devant , & mettre ensuite les deux bouts de la ligature , tournés l'un sur l'autre, entre les mains du Malade pour la serrer luy-même , autant qu'il peut , en mesurant sa respiration. Lors que le Malade n'est pas en état de se rendre ce service , il faut que le Chirurgien la serre peu-à-peu autant qu'il le juge à propos , & qu'il la fasse tenir dans cet état par un serviteur jusqu'à la fin de l'operation.

Il y a des occasions où l'on ne doit se servir absolument d'aucune ligature pour ouvrir les vènes du cou, de crainte de suffoquer le Malade en serrant tant soit peu l'aspre-artere, comme dans une forte Apoplexie & dans la *Squinnancie* du *Larinx*, qui ne laisse à l'air qu'un fort petit passage. Il faut pour lors que l'opérateur pour suppléer à la ligature, ordonne à un de ses serviteurs d'appuyer ferme un de ses poûces au plus bas lieu du progrès de la vène du cou, du côté contraire à celui où il prétend tirer du sang; & l'endroit où le poûce doit estre placé, est dans la cavité que forme au bas du devant du cou, un os qu'on appelle la *Clavicule*, qui a la figure d'une S, & qui s'élève un peu en dehors; le Chirurgien doit faire la même chose du côté où il veut ouvrir la vène, en pesant

au même lieu de la main contraire à celle dont il pretend se servir pour operer. Les deux vénes du cou ainsi pressées se gonflent & permettent l'ouverture, sans que le conduit de l'air soit aucunement serré.

On peut souvent se passer de Bandage pour arrêter le sang de cette véne ; car comme elle est roulante, & la peau qui la couvre fort lâche, dès que la ligature est ôtée, ces parties changeant de situation, l'ouverture de la véne ne répond plus à celle de la peau, ce qui fait que le sang s'arrête quasi de luy-même : de sorte qu'après avoir un peu remué la peau à l'endroit de l'ouverture, pour changer de plus en plus la situation, on se contente ordinairement de mettre sur la playe un peu de mastic en larmes, étendu en forme d'Emplâtre sur du linge

ou sur du cuir.

On est pourtant quelquefois obligé, lors que le sang est fort agité & fort bouillant dans les vènes, de se servir d'un Bandage circulaire mediocrement ferré sur une compresse fort épaisse, ou pour mieux faire, d'un Bandage semblable à la ligature que j'ay blâmée, c'est-à-dire d'une longue Bande conduite deux ou trois fois, du col sous l'aisselle, & de l'aisselle au côté du cou où la saignée a esté faite.

Il faut avant d'ouvrir les vènes des mains où des pieds, plonger ces parties dans l'eau autant chaude qu'elles peuvent la souffrir, non seulement pour faire enfler les vènes que l'on veut ouvrir; mais pour tumefier & tendre la peau par le gonflement de tous les petits vaisseaux qui s'y portent : car le sang estant échauffé par la

chaleur de cette eau , il se fait une tumeur qui donne à la vène que l'on veut ouvrir , une plus grande stabilité.

L'ouverture des vènes des mains doit estre faite en long , afin de ne pas toucher les tendons qui couvrent presque tout l'exterieur de ces parties. On fait une ligature au-dessus du genoüil pour ouvrir la vène du jarret , que l'on nomme *Poplitée* ; l'ouverture doit estre transverse & proportionnée à sa grosseur. Le Bandage qui convient dans cette occasion , est composé de plusieurs circulaires , portés au-dessus & au-dessous du genoüil , & qui se croisent sur l'endroit de l'ouverture.

Je parleray dans un autre Chapitre de ce qui regarde en particulier les Saignées des bras & des pieds , parceque les ouvertures des vènes de ces parties sont celles

qui se font plus souvent , & qu'elles font quelquefois suivies d'accidens de grand éclat , qui méritent des reflexions toutes particulières.





Ce que l'on doit entendre par ces mots , EVACUATION , REVULSION , ATTRACTION , DERIVATION , & RETENTION , qui se font par la Saignée.

CHAPITRE XII.



Uoy que l'idée du mouvement du sang qu'ont eu les anciens Medecins , ait esté fort différente de celle que nous en avons à present , ils n'ont pourtant pas laissé de prévoir les bons ou les mauvais effets qui pouvoient re-

sulter de l'ouverture de certaines vènes voisines ou éloignées des parties malades : & s'en étant assurés par un grand nombre d'expériences , ils ont désigné ces effets sous ces noms , *Retention*, *Attraction*, *Diversion*, *Revulsion*, *Derivation*, *Evacuation*. Mais ils n'en ont pas bien expliqué les causes, n'ayant pas connu le mouvement circulaire des humeurs , qui nous donne lieu de résoudre assez facilement toutes les difficultés qui peuvent naître à l'occasion des mouvemens qui se font au profit ou au désavantage du corps humain, dans le tems de la santé & de la maladie. Pour justifier ce que j'avance, je vais d'abord expliquer ces termes selon la pensée des Anciens, ensuite j'en parleray suivant le principe de la circulation.

La *Diversion* ou *Revulsion* , car ces deux mots sont synonymes, est

une *Attraction* du sang & des esprits vers la partie opposée à celle qui est malade, ou qui en est du moins un peu éloignée. *Galien* pretend que la *Diversión* ne peut estre bien faite que sous quatre conditions, premierement qu'elle soit faite de la partie contraire à celle qui est malade : secondement, que cette partie opposée, ait pourtant une communication intime avec la partie affligée : en troisiéme lieu, qu'elle soit faite en droite ligne, enfin qu'il y ait une distance raisonnable entre la partie où l'on veut faire la diversion, & celles d'où l'on veut détourner les humeurs. On a encore égard pour bien faire la diversion à certains espaces interposés entre certaines parties du corps, que l'on considere par rapport à sa longueur, à sa largeur & à son épaisseur. On les nomme *Diametres*. Ainsi le Dia-

metre suivant la longueur du corps, se considere des parties superieures aux inferieures; selon la largeur on le regarde des parties d'un côté à celles de l'autre; & par rapport à l'épaisseur ou à la profondeur, des parties anterieures aux posterieures. Suivant les mesures ou diametres, on fait quelquefois une *Diversión* par un diametre imparfait, quelquefois par un parfait & rarement par deux diametres parfaits. Par exemple, pour une douleur de teste au côté droit, la Saignée du bras du même côté, seroit faite par un diametre imparfait, suivant la même dimension; & si on la faisoit au pied du côté même, ce seroit un diametre parfait; & la faisant au pied opposé, ce seroit la faire par deux diametres parfaits; mais les Auteurs n'approuvent pas que l'on tente de faire une *Revulsion*

d'une partie si éloignée, car ils prétendent qu'il faudroit, pour y réussir, tirer du sang en si grande abondance, que cette évacuation reduiroit le Malade à la dernière foiblesse.

La *derivation* est une *attraction* de l'humeur qui fait la maladie, par une partie fort proche de celle qui est malade. Ceux qui suivent ces principes ne croient pas que la *derivation* soit bonne, premièrement, que la *revulsion* n'ait précédé; en second lieu, que le mouvement rapide de l'humeur qui coule vers l'endroit malade, ne soit un peu reprimé; enfin que cette humeur qui a coulé ne soit encore en état de retourner au lieu d'où elle est venue; les Saignées faites de la véne du coin de l'œil pour l'inflammation de cet organe, ou des vénes du cou, pour les douleurs de la teste, sont des exemples

de derivations qui se pratiquent assez frequemment.

L'Evacuation est une issuë que l'on donne aux humeurs par le lieu même où est la maladie , mais afin qu'elle reüssisse , il faut que l'humeur qui a coulé sur la partie malade , y soit tellement attachée , qu'elle ne s'en puisse échapper par d'autres voyes. *L'Evacuation* se fait alors ou par les remèdes qui font passer une partie des humeurs au travers des trous insensibles de la peau , & qui font rentrer l'autre partie dans les vaisseaux , que l'on nomme *resolutifs* , ou par la Chirurgie , c'est-à-dire par l'ouverture de la peau , que l'on fait au lieu malade par le fer , par la ponction des sangsuës , ou par le cautere. Ces choses supposées , il est aisé de remarquer qu'il y a trois circonstances qui font toute la difference de ces trois mouve-

mouvements d'humeurs, le tems de les procurer, la partie où ils se font, & l'humeur que l'on met en mouvement ; à raison du tems la *revulsion* se fait au commencement de la maladie, la *Derivation* au milieu, & l'*Evacuation* à la fin. A l'égard de la partie où ils se font, la revulsion se fait à la partie opposée & fort éloignée du lieu où est la maladie, la derivation à la partie prochaine, & l'evacuation au lieu malade, & selon l'humeur que l'on met en mouvement. Par la revulsion on détourne l'humeur qui coule ; par la derivation l'humeur qui a presque entièrement coulé, & par l'evacuation on vuide l'humeur fixée & arrêtée à la partie malade.

Il faut maintenant dire en deux mots, ce qu'ont entendu les Anciens par leur prétendue Saignée

qui attire , & par celle qui retient.

La Saignée *attractive* est selon eux une *évacuation* qui se fait pour obliger les humeurs retenües, de se porter vers une partie où elles doivent couler naturellement, par l'ouverture des vènes qui lui sont inferieures.

La Saignée qui retient au contraire , est une *évacuation* au moyen de laquelle les humeurs qui seroient disposées à couler vers certains endroits du corps , sont empêchées de s'y porter , par l'ouverture des vènes superieures.

La Saignée du pied que l'on fait aux femmes pour provoquer leurs purgations supprimées , peut servir d'exemple d'une Saignée *attractive* ; & la Saignée du bras faite dans les tems de ces purgations , qui les retient & les arrête , fait voir que ce remede peut aussi

estre cause de *retention*.

Il s'ensuit de ce que je viens de dire que la seule cause de tous les divers effets qui resultent des différentes ouvertures des vènes, selon les anciens principes, est *l'attraction*; Mais comme il n'est pas plus aisé de comprendre cette prétenduë attraction dans le corps humain, que dans tous les autres corps naturels, j'espere qu'on lira avec plus de satisfaction, l'explication que je vais faire des divers mouvemens que peuvent recevoir le sang & ses humeurs par les différentes ouvertures des vènes, suivant le système du mouvement circulaire.

Pour bien entendre la *Revolusion* ou *Diversion*, la *Derivation*, l'*Evacuation*, la *Retention*, & l'*Attraction* selon l'idée qu'ont les Medecins & les Anatomistes modernes, du mouvement du sang, il

faut ſçavoir que toutes les fluxions, amas, dépôts ou *Congestions*, qui ſe font en quelqu'en droit du corps que ce ſoit, n'arrivent que par les embarras qui ſe trouvent dans les vènes, parce que le ſang qu'elles reportent, ayant beaucoup perdu du mouvement & de l'activité qu'il avoit dans les arteres, ne pouvant pas toujours continuer ſon chemin avec promptitude & facilité, ſe coagule enfin dans les conduits étroits de pluſieurs vènes voiſines les unes des autres, ce qui cauſe incontinent au lieu même & aux environs des vaiſſeaux bouchés, une tenſion conſiderable par le continuel adord du ſang, qui ne trouve plus de paſſage pour ſ'échaper ; d'où il arrive que la partie qui ſ'eſt premierement enflée, ſ'enflamme enſuite, & le ſang continuant toujours d'aborder, &

de tendre de plus en plus cette partie bouchée, force enfin les tuniques des vènes, s'épanche dans les espaces voisins, s'y arrête, & les levains qu'il contient étant excités, il se fermente & se change en pus.

Pour empêcher tous ces désordres, on saigne de la partie opposée, & l'on dit que c'est pour faire une revulsion. Or cette revulsion réussit assez souvent, lors que l'on saigne de bonne heure, d'autant que par cette saignée, le sang est empêché de couler en grande abondance vers la partie où l'obstruction s'est faite, & que durant ce tems-là, l'embarras peut cesser, n'étant plus augmenté par le grand abord du nouveau sang.

Mais pour entendre encore plus clairement la cause de cet effet, il ne faut que faire un peu de réflexion sur le mouvement circulaire,

& confiderer que le fang étant continuellement & fortement pouffé par le cœur, dans tous les vaisſeaux qui ſervent à ſon mouvement circulaire, il tend ſans ceſſe à continuer ce mouvement qui eſt toujours entretenu par de nouvelles impulſions ; qu'étant fort agité dans ces vaisſeaux, il cherche à ſ'échapper dans tous les endroits où il peut trouver un libre paſſage; qu'ainſi lors que l'on ouvre un vaisſeau dans quelque partie que ce ſoit, le fang eſt incontinent déterminé à ſ'échapper par cette ouverture, qui luy permet une iſſue libre; ce qui fait que ſon mouvement qu'il continué vers tous les autres endroits du corps, perd beaucoup de ſa rapidité, & que la plus grande partie coule vers l'endroit de cette libre ouverture, ſuivant cette hypothèſe, *que tout corps qui ſe meut, tend à continuer*

son mouvement vers l'endroit où il a plus de liberté de se mouvoir. Or le sang trouvant une opposition invincible à continuër son mouvement vers la partie embarrassée, il coule en abondance vers l'ouverture de la vène, & par ce moyen, la partie malade cesse d'être fatiguée par le grand abord du sang, d'où il arrive souvent que par la Saignée repetée, l'obstruction cesse entierement.

La *Revulsion* que l'on prétend faire par une semblable saignée, réussit beaucoup mieux, comme je l'ay dit au commencement de ce Chapitre, si la vène que l'on ouvre a une communication secrete & intime avec la partie malade; comme par exemple, quand on saigne au pied pour soulager dans quelque indisposition de la matrice, on peut espérer une heureuse revulsion de cette Saignée, parce que

durant qu'elle se fait, le mouvement du sang étant fort rallenti dans les vènes de la jambe, dans celles de la cuisse, & dans l'*iliaque*; le sang qui revient de la matrice redouble son mouvement dans la vène *hypogastrique*, & retourne plus promptement vers le cœur; ce qui dégage cette partie.

Ce que je viens de dire de la *revulsion*, se doit entendre de la *derivation*. Car ces deux mouvemens ne different que du plus au moins; à l'égard de l'*évacuation*, il n'est pas malaisé de comprendre que la matiere qui surcharge une partie, venant à s'échapper, cette partie doit ressentir du soulagement bien-tôt après la décharge du fardeau qui l'incommodoit.

Il ne me reste donc pour finir, qu'à faire voir comment la Saignée du brasque l'on fait aux femmes dans le tems de leurs purgations,

tions, peut arrester cette évacuation ; & comment la Saignée du pied peut leur provoquer ces mêmes purgations, ou du moins les soulager des incommodités qu'elles ressentent de leur suppression.

On peut concevoir qu'il y a dans le sang des femmes, un levain particulier, dont je ne pretends pas icy expliquer le caractère, pour ne me point trop écarter de mon sujet ; que ce levain s'exaltant en certains tems réglés, détermine les parties du sang qu'il a soulevées, à couler vers la matrice, dont les conduits par leur *configuration* particulière, sont apparemment plus propres à leur donner passage que ceux des autres endroits du corps ; que les particules de ce sang continuant à se fermenter, acquierent un mouvement qui les rend capables de ronger & percer les tuniques des vènes de la matri-

ce, qui sont plus deliées que celles des arteres, & qu'en consequence de cette *érosion*, ce sang s'échape; mais trouvant aussi quelques fois des obstacles qui l'empêchent de couler librement dans les vènes de cette partie, ou trop de resistance à ses efforts, de la part de ces mêmes vaisseaux, il est obligé passant par une autre route, ou continuant son chemin, sans faire de rupture, de se mêler de nouveau avec toute la masse du sang, dans laquelle il met le trouble & la confusion, & cause des desordres tres-considerables.

La Saignée faite au bras dans le tems que ce sang est disposé à couler, ou coule actuellement vers la matrice, peut en faire une diversion, qui sera cause qu'il se mêlera de nouveau & fort promptement dans toute la masse; cette *diversion* sera pour lors appelée *retention*,

& ce dérèglement arrivera par la loy commune des *revulsions* que j'ay cy-devant expliquée ; c'est à dire par la disposition qu'a le sang, de couler toujours plutôt vers l'ouverture fortuite d'un vaisseau qui luy permet une sortie aisée, que vers tous les autres endroits du corps, où il trouve plus d'opposition à son mouvement : Mais comme il ne sort par la Saignée qu'une tres-petite portion de ce sang extraordinairement agité, la plus grande partie qui reste dans la masse, cause dans les organes de la respiration & dans le cerveau, des dérèglemens qui donnent lieu aux accidens que nous voyons arriver aux femmes que l'on saigne mal-à-propos dans ce tems-là, & que l'on ne peut appaiser qu'en tâchant de faire promptement une revulsion contraire par la saignée du pied, que l'on est souvent mê-

me obligé de réitérer plusieurs fois pour déterminer le mouvement de ce sang nuisible vers les parties inférieures, sur lesquelles il ne fait pas de si fâcheuses impressions.

Les purgations des femmes, supprimées par d'autres causes que celles dont je viens de parler, sont souvent provoquées par cette Saignée, d'autant que déterminant le sang à se mouvoir impetueusement vers les extrémités inférieures, elle le dispose à forcer d'autant plutôt, dans les petits conduits de la matrice, les obstacles qui s'opposent à son passage, & à faire contre les veines de cette même partie de plus violens efforts, qui donnent enfin lieu à cet écoulement par l'érosion ou la ruption de leurs tuniques.

Que si cette Saignée n'est pas toujours suivie du retour de ces évacuations, elle donne du moins

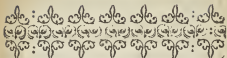
aux malades un soulagement considerable , en vuïdant une parttie de ce mauvais sang , & en diminuant son effervescence.

Je ne doute point , comme j'ay déjà dit , que cette derniere explication des *revulsions* , ne satisfasse beaucoup plus que celle que j'ay rapportée d'abord , suivant les anciens principes , quoyque jel'aye faite en peu de discours, pour ne pas passer les bornes que je me suis prescrites dans tout ce Traité.

Je me crois pourtant obligé de faire remarquer qu'une consequence considerable suit assez naturellement ce que je viens de dire. C'est qu'il n'est pas à propos de se beaucoup embarrasser de la signification particuliere de toutes ces sortes de Saignées, *diversives*, *revulsives*, *derivatives*, *retentives*, *attractives* ; puisqu'elles ne ten-

dent toutes , qu'à détourner le sang de se porter vers une partie dont les vènes sont embarrassées, en luy donnant une autre issue.





De la Reïteration , & du partage de la Saignée.

CHAPITRE XIII.



UR la *Reïteration* de la Saignée, il est bon de sçavoir trois choses ; premièrement ce que l'on entend par reïterer la Saignée, en second lieu pour quelles raisons on fait cette reïteration, & les moïens de la faire avec succez.

On n'entend autre chose par reïterer la saignée, que tirer plusieurs fois du sang & en divers

tems par une même ouverture.

Cette maniere de saignée se peut faire pour deux raisons , premierement pour menager les forces des malades , & c'est une des principales considerations que le Chirurgien doit avoir en faisant la saignée , comme je l'ay déjà fait remarquer ailleurs ; Or l'utilité de la reiteration de la saignée , par rapport à ce ménagement , peut avoir lieu principalement en deux rencontres , ou lorsque les maladies demandent des grandes évacuations , & que les forces des malades ne repondent pas au besoin qu'ils ont de ce secours , auquel tems faisant quatre ou cinq petites saignées , au lieu d'une ou deux fort grandes , il se fait une moindre perte d'esprits ; ou bien elle convient lorsque l'on est obligé , pour faire diversion , de saigner des personnes qui ont déjà

fait de grandes pertes de sang, parce qu'il est certain qu'une évacuation qui peut même passer pour médiocre, faite tout d'un coup, affoiblit beaucoup plus, qu'une bien plus grande faite à plusieurs fois, & par des intervalles raisonnables.

La *reïteration* de la Saignée peut encore avoir lieu lorsque l'on est sûr d'avoir bien ouvert un vaisseau, & que néanmoins quelque chose que l'on puisse faire, le sang ne sort qu'avec peine; ce qui arrive par la lenteur de la circulation, causée ou par le froid, ou parce que le malade n'a pas pris de nourriture depuis long-tems, ou parce que sa maladie le réduit dans une semblable disposition.

Si c'est le froid qui empêche le sang de sortir, il faut faire mettre le malade dans un lit bien chaud, le bien couvrir, envelopper la par-

tie où la Saignée se doit faire, de linges bien secs chauffés sur du feu clair, & quelque tems après réitérer la Saignée : si le deffaut de nourriture est cause de la foiblesse qui empêche la sortie du sang, il en faut faire prendre au malade, & après un tems raisonnable donné pour la premiere digestion, on peut le saigner de nouveau.

Si la maladie étant cause que les esprits se retirent au centre du corps, ne permet pas au sang de sortir librement par l'ouverture de la vène; comme il arrive quelquefois dans les douleurs *Nephritiques*, le *colera-morbus*, & dans la pluspart des affections des visceres, il est à propos de rétablir premierement les forces ralenties, concentrées ou dissipées, & de réitérer la Saignée, quand les *cardiaques*, ou d'autres remedes prescrits par les Medecins, au-

ront fait cesser cét empêchement.

On évite par-là de faire plusieurs ponctions inutiles, comme il arrive à certains Chirurgiens qui s'obstinent à vouloir tirer du sang aux malades en toutes sortes d'états, sans user de prudence & de reflexion.

Il arrive encore quelquefois que le sang étant sorti à l'ordinaire, après l'ouverture de la vène, durant un espace de tems raisonnable, il s'arrête tout court, ce qui étonne le malade, les assistans & le Chirurgien même. La cause de cette interruption subite, vient d'une coagulation du sang qui se trouve dans le vaisseau, qui se presentant à l'ouverture de la vène, la bouche exactement; pour faire que ce corps caillé & fibreux se produise à l'ouverture extérieure de la peau, il faut y couler le pouce en pressant de bas en haut,

selon le progrès de la vène , & par ce moien l'extremité de ce corps, qu'on peut nommer étranger, se fait appercevoir , & peut estre pincé par un instrument, & tiré hors du vaisseau ; après-quoy le sang sort avec la même liberté.

C'est cet accident qui a donné lieu à plusieurs Chirurgiens de croire qu'ils avoient tiré des vers en faisant des saignées , & comme les choses dont la cause est inconnue , plaisent d'ordinaire , il s'en est trouvé qui pour rendre cet accident plus merveilleux , ont bien voulu dire qu'il les avoient veu remuer. Je ne dis pas pour cela absolument qu'il ne se puisse engendrer des vers dans les vènes, comme dans beaucoup d'autres endroits du corps, parceque ces faits sont attestés par de bons observateurs qui n'estoient pas capables de se laisser surprendre , ny assez

peu sinceres pour imposer à la verité dans leurs remarques. J'estime seulement que ces exemples sont tres rares, & que l'on qualifie souvent du nom de vers, ces sortes de corps fibreux formés du sang qui se caille dans les vènes par la disposition qu'il a à former des *polipes*.

Pour réussir dans cette reiteration de la saignée, il faut que l'ouverture ait d'abord esté faite autant grande que la grosseur & la profondeur du vaisseau l'ont pû permettre, & enduire cette ouverture, après avoir tiré du sang une premiere fois, de quelque chose de gras ou huileux, pour empêcher la reünion, car s'estant precautionné de la sorte, il suffit pour reiterer la saignée de mettre la ligature, & après quelques frictions, d'écarter doucement les lèvres de la playe d'un bout à l'au-

tre , par le moïen d'un corps net & delié , comme par exemple de la teste d'une épingle , ou du bout d'un petit stilet , introduits dans la premiere division.

Les personnes delicates & craintives souffrent volontiers ces sortes de reiterations , pour s'épargner la douleur de plusieurs piquûres , mais elles ne sont gueres approuvées des Medecins , qui craignent avec raison que le sang ne sorte pas aussi bien la seconde & la troisiéme fois, que la premiere , d'autant qu'une aussi petite playe dans les corps qui ont la peau bien temperée , se reünit en si peu de tems que quelqu'effort que l'on fasse pour la rouvrir entierement , elle est toûjours beaucoup plus petite qu'elle n'a esté d'abord , à moins qu'elle ne soit fort superficielle. Cette consideration doit obliger les Chirurgiens de s'em-

pêcher , autant qu'ils peuvent , de pratiquer ces fortes de réiterations, pour ne point faire tres-souvent des saignées de peu d'effet , ou même plus nuisibles qu'utiles.

Le partage de la Saignée que je me suis encore proposé d'expliquer dans ce Chapitre , consiste à tirer du sang en même tems, de deux parties opposées à celle qui est malade , pour faire promptement une grande revulsion.

Cette maniere de saignée est maintenant peu usitée , quoyqu'il soit vray-semblable qu'elle pourroit estre utile en bien des rencontres , comme dans une forte apoplexie , pour reprimer un grand flux de sang , ou lorsqu'une partie se trouve subitement opprimée de l'abondance des humeurs , par quelque cause que ce soit , car suivant la loy du mouvement du sang que nous avons admise pour

expliquer la *revulsion*, il est certain que le sang ayant lieu de s'échapper aisément par deux endroits opposés à la partie malade, cette partie n'en peut gueres recevoir de nouveau, capable de l'empêcher de faire effort pour se délivrer de celuy qui l'embarasse, ou de luy causer un nouvel embarras.

Galien s'est heureusement servi de ce partage dans son tems. Je l'ay veu pratiquer à Rome, & dans plusieurs autres Villes d'Italie, je m'en suis servi moy-même avec succès en trois ou quatre occasions, & d'honnestes gens m'ont dit que cette pratique est encore en usage dans quelques Villes de l'Allemagne.



*Ce qu'il faut observer avant que
de faire la Saignée.*

CHAPITRE XIV.



Yant insensiblement expliqué dans les precedens Chapitres, à l'égard de la saignée, les trois

premiers points qu'*Arnaud de Villeneuve* recommande à ceux qui travaillent sur le corps de l'homme, d'observer dans toutes leurs operations, qui sont d'examiner quelle Operation l'on doit faire, pourquoy on la fait, si elle est necessaire & possible; il me reste à donner quelques instructions aux

Eleves en Chirurgie, sur le quatrième point, qui consiste aux moïens de se bien conduire dans l'operation de la Saignée, qui est, comme j'ay dit ailleurs, une des plus importantes de la Chirurgie, quoyqu'elle soit la plus commune & la plus frequente.

Or comme toutes les circonstances que l'on doit observer pour bien faire cette delicate operation, ainsi que toutes les autres, se peuvent tres-bien rapporter à trois choses, sur lesquelles les bons Auteurs ont toujourns réglé leurs enseignemens, qui sont de sçavoir ce qu'il faut faire devant, durant & après l'operation; je suivray ce même ordre exactement pour ne rien changer de ce qui a esté étably par ceux qui ont écrit avant moy des matieres Chirurgicales.

Ce qu'il faut faire avant la fai-

gnée, regarde celle d'élection ou de nécessité. Il n'est pas besoin de rien ajouter à ce que nous avons déjà dit du tems propre à faire les Saignées *préservatives*, si ce n'est que *Fernel* nous avertit dans sa *Therapeutique*, qu'il est plus à propos de les faire après le lever du Soleil, que dans un autre tems; prétendant que le Soleil levé donnant au sang plus de mouvement, le rend plus subtil & plus propre à couler par l'ouverture que l'on fait à la véne.

Il veut encore que celui que l'on saigne ait esté du moins une heure sans dormir, afin de ne pas causer un trop grand trouble dans les humeurs qui sont déjà quelque peu agitées dans le tems du reveil. Mais sans m'arrêter plus long-tems à parler de choses qui dependent plus de la speculation, que de la pratique, je viens aux

précautions que l'on sçait par expérience , que le Chirurgien doit prendre necessairement pour bien réussir en pratiquant la Saignée.

La premiere & la principale est d'éviter, autant qu'il peut, d'affoiblir le malade : or cette foiblesse luy peut arriver dans le tems même de l'operation, ou quelque tems après. Ceux à qui l'on est obligé de faire de grandes évacuations, quand bien même ils les supporteroient facilement dans le tems qu'on les fait , ne peuvent gueres manquer de s'appercevoir dans la suite de la diminution de leurs forces, lors qu'ils ont à faire des actions qui demanderoient la presence de beaucoup de sang & d'esprits pour estre faites avec facilité.

Mais il est sur tout fâcheux que la foiblesse arrive dans le tems de l'operation, à certaines gens qui ne

supportent pas bien la saignée , ou parce qu'ils craignent la douleur de la piqueure, ou parce qu'ils s'épouventent à la vue du sang , ou par une certaine disposition particulière dont l'explication regarde plutôt la Médecine que la Chirurgie ; car la simple foiblesse ou la syncope survenant dans le tems de la Saignée , empêche souvent le Chirurgien de tirer autant de sang , qu'il faudroit pour produire l'effet que l'on attend de cette évacuation.

Le Chirurgien par quelques précautions peut éviter cette disgrâce dans le tems de la saignée ; il faut pour cela qu'il demande d'abord au malade s'il a coûtumé de se trouver foible quand on le saigne , s'il y a long-tems qu'il n'a pris de nourriture , & s'il ne se sent point pressé des devoirs du ventre. Car si le malade tombe

en foiblesse pour l'ordinaire, lors qu'on luy tire du sang, le Chirurgien doit presumer que le même accident pourra luy arriver, s'il ne prend quelques mesures pour l'empêcher; comme de le saigner tout étendu sur son lit, luy faire tenir de l'eau froide en la bouche, l'empêcher de regarder son sang, l'entretenir luy-même, ou faire que d'autres l'entretiennent de quelque recit agreable, qui le détourne de penser à l'operation presente, luy faire flairer du fort vinaigre, ou quelque essence de bonne odeur & de parties subtiles, comme de l'eau de vie, de fleurs d'oranges, de la Reine d'Hongrie, ou luy donner quelque peu de vin, ou quelques gouttes d'eau clairette ou autres semblables.

Il est encore à propos de ne pas saigner un homme incontinent

après qu'il s'est rempli d'alimens, car on sçait par experience que la Saignée faite dant cet état, cause une foiblesse qui est aussi-tôt suivie du vomissement ; parceque l'émotion que la saignée cause à tout le sang du corps, se faisant sentir dans les nerfs, arteres, & vènes de l'estomach, comme dans tous les autres vaisseaux, excite un mouvement deregulé dans ses fibres charnuës, & le vomissement en consequence, par un redoublement *d'exaltation* aux levains qui sont deslors en état d'agir pour la digestion. Il est donc mieux, comme nous l'avons déjà dit ailleurs, d'attendre que la digestion soit faite, pour faire la saignée.

Le même tumulte excité par la saignée dans le sang & dans les esprits, causant une espee de convulsion dans les fibres de la

membrane charnuë de l'intestin, donne lieu à une defaillance suivie d'une *dejection* precipitée des excremens, à ceux qui en ont le ventre beaucoup chargé; & c'est pour cela que je repete icy qu'il est à propos que celuy que l'on saigne, les ait depuis peu rendus, pour éviter cette foiblesse, qui ne permettroit pas peut-estre au Chirurgien de faire une saignée suffisante à un sujet fort *plethorique*.

Après ces premières précautions prises, le Chirurgien doit penser à bien placer le malade, & à prendre luy-même une situation qui luy soit commode pour bien réussir dans son operation. Or il est certain que l'on ne peut saigner un homme qu'en trois situations différentes, suivant ses forces & les endroits du corps d'où l'on pretend tirer du sang.

Ceux

Ceux qui sont sujets à se trouver foibles dans la Saignée, doivent estre couchez quand on les saigne, comme nous venons de le dire ; mais il faut encore saigner dans cette même situation, ceux qui sont affoiblis & abatus par la grandeur ou par la longueur de leurs maladies. Ce qui pourtant ne se doit entendre que des saignées des bras & des pieds, puisqu'il seroit impossible de tirer du sang en certains lieux, dans une pareille situation, comme par exemple au cou & à la teste, d'autant qu'il faut pour bien faire ces saignées, que le malade soit un peu élevé.

Un homme fort & robuste que la saignée n'étonne point, & qui a coûtume de souffrir sans peine une assez grande évacuation de sang, peut estre saigné à son seant, ou dans son lit, ou sur une

chaise commode, de quelqu'endroit qu'on ait dessein de luy tirer du sang. Il y a même certaines saignées qui se feroient souvent avec plus de succès, si celui à qui on les doit faire, pouvoit estre debout, comme sont celles des *vènes poplitées* & des *varices* des jambes, parce que cette situation fait que le sang remonte plus lentement dans les vaisseaux de ces parties, & qu'ils se gonflent aussi plus facilement.

Le Chirurgien pareillement ne peut operer pour la Saignée, qu'en trois situations, debout, assis & à genoux : Debout pour l'ordinaire aux saignées de la teste, du cou & des bras ; assis aux saignées du pied, ou bien mettant un genoux en terre, & tenant l'autre fléchy lors qu'il ne trouve pas de siege qui luy soit commode.

Il luy arrive quelquefois d'estre obligé de s'agenouïller sur le lit pour saigner certains malades tellement accablez de leurs maladies, qu'il est impossible de les remuer. Il ne peut aussi en bien des rencontres se dispenser de faire cette operation en des situations qui luy sont incommodes, pour s'accommoder aux besoins des malades & des lieux où ils sont placez, principalement quand son devoir l'engage à secourir des miserables. Il doit pourtant autant qu'il luy est possible se placer commodement, parce que les fautes qu'il pourroit faire en operant de cette maniere, seroient toujours & avec raison plutôt attribuées à sa temerité ou à son ignorance, qu'à sa mauvaise situation.

La lumiere bien prise ou bien placée , seconde merveilleuse-

ment le Chirurgien dans toutes les operations , mais il luy est encore plus important de se la rendre favorable lorsqu'il pratique la Saignée , que dans une aucune autre occasion, parce que le succez de cette delicate operation dépend autant & plus de la lumiere bien ménagée & bien conduite, qu'aucune autre des plus fameuses operations de la Chirurgie.

Or la lumiere dont on peut se servir, est de deux sortes, naturelle & artificielle. Quand on saigne des gens forts & robustes seulement par précaution, il ne faut que les bien exposer à la lumiere naturelle, c'est-à-dire à un grand jour qui tombe sans aucun obstacle sur la partie où la saignée doit estre faite : Mais quand un malade est tellement abatu de sa maladie, que l'on ne

peut le saigner que dans son lit, & quelquefois même dans la situation où il se trouve, il faut pour lors se servir d'une autre lumière que l'on nomme *artificielle*, c'est-à-dire de chandelle ou de bougie, qui peuvent l'une & l'autre fort bien servir.

Il faut neantmoins demeurer d'accord que la bougie donne plus de lumière, & même plus nette, plus vive & plus égale que la chandelle ; mais parce qu'une chandelle bien faite, posée à certaine distance, peut donner à l'Operateur autant qu'il luy faut de lumière pour bien faire l'operation, la plupart des Chirurgiens se servent plutôt de la chandelle que de la bougie, parce que ceux qui les éclairent, peuvent sans s'en appercevoir, laisser couler de la cire sur le bras de celuy que l'on saigne, & luy causant de la

douleur à l'endroit où cette cire fonduë fait son impression, l'obliger à se remuer & interrompre l'Operateur, au lieu que le suif fondu tombant en quelque-endroit du corps que ce soit, ne cause qu'un sentiment de chaleur fort doux & fort supportable.

De plus, il est quelquefois nécessaire avant la saignée, de préparer la partie par le rasement du poil, quand elle se doit faire en des lieux qui en sont chargez, comme sur les mains, aux pieds & aux temples, principalement sur certains hommes qui sont fort velus.

L'eau chaude, comme je l'ay fait cy-devant observer, est encore une preparation nécessaire pour les Saignées des mains & des pieds, & l'on sçait par experience qu'il n'y a que ce seul

moyen qui puisse faire suffisamment enfler les vènes de ces extrémités , pour permettre au Chirurgien d'en faire l'ouverture. Le vaisseau dont on se sert pour cet effet, doit estre assez grand & assez profond pour pouvoir baigner la partie jusqu'au dessus du lieu où la saignée se doit faire. Et pour accoûtumer le malade à souffrir l'eau jusqu'au degré de chaleur qu'elle doit avoir pour exciter le gonflement des vènes autant qu'on le peut souhaiter, il faut d'abord la mettre dans le vaisseau simplement tiède, & l'échauffer insensiblement en ajoutant peu à peu d'autre eau très-chaude, jusqu'à ce que celui que l'on veut saigner, se plaigne hautement de son excessive chaleur.

On est encore quelquefois obligé de plonger dans l'eau chaude, les bras de ceux que

l'on pretend saigner à l'ordinaire vers le ply du coude, lorsque leurs vènes sont extrêmement difficiles à trouver : Or le vaisseau le plus commode pour baigner le bras en cette occasion, est un certain chaudron long, étroit & profond, où l'on fait cuire le poisson, & que l'on trouve dans toutes les maisons un peu considerables.

Il faut aussi que le Chirurgien avant de faire la saignée, soit muni des Instrumens dont il a besoin pour cette operation, qui n'est pas de celles qui en demandent un grand nombre. Les premiers & principaux, de la bonne disposition desquels le succès de la saignée dépend plus que de toute autre chose, sont les yeux & les mains du Chirurgien.

L'excellence de la veuë est plus

nécessaire pour bien saigner, que pour aucune autre operation de la Chirurgie, parce qu'il importe extrêmement d'introduire d'abord la lancette au lieu du vaisseau pour le rencontrer juste & le bien ouvrir. Et ceux qui ont une longue pratique de cette operation, sçavent qu'il arrive souvent de manquer des saignées, ou de mal ouvrir les vaisseaux, pour commencer l'incision de la vène un peu plus haut ou plus bas seulement d'une demy ligne.

Les mains de l'Operateur doivent estre fermes , & les extrémités de ses doigts douées d'un sentiment fin & delicat , afin de pouvoir juger juste par le toucher de la grosseur des vènes & de leur profondeur , pour se les conserver en cet estat , il doit éviter de faire des actions violentes & toutes sortes d'excez, de

toucher souvent des choses rudes & inégales, & de se brûler en ces endroits-là, car tout cela émouffe l'attouchement en rendant la peau rude & caluse; & les actions fortes, aussi bien que l'excez des plaisirs du vin & des femmes, causent le tremblement.

Outre ces instrumens naturels, il faut encore que le Chirurgien soit muni de Ligatures, de Lancettes, de vaisseaux pour recevoir & mesurer le sang, d'un bandage bien conditionné, & d'un petit peloton, garny d'épingles fines & delicates que les Dames appellent *Camions*.

Il doit toujours avoir sur luy deux sortes de Ligatures, les unes de drap pour les Saignées que l'on fait sans eau chaude, & d'autres faites d'un tissu de fil, lorsqu'il est obligé de s'en ser-

vir , comme aux Saignées que l'on fait aux mains & aux pieds, parce que la Ligature que l'on ne peut guéres s'empêcher de tremper dans l'eau, ne feroit plus son effet estant mouillée , d'autant qu'elle se relâcheroit extraordinairement ; mais de quelque tiffure qu'elles soient, elles doivent avoir plus ou moins de longueur ou de largeur, suiuant les âges de ceux que l'on saigne : ainsi le Chirurgien doit toujours porter trois Ligatures, une pour les enfans , large d'un petit travers de doigt , & longue d'une demy-aîne : une autre une fois plus large & plus longue , peut luy servir aux adultes pour toutes sortes de saignées. & la troisième faite d'un tissu de fil de pareille longueur & largeur que la precedente , sert aux endroits du corps d'où l'on ne peut tirer

du sang sans se servir d'eau chaude.

Il est encore à remarquer qu'il est bon que l'Operateur ait toujours une double provision de ces trois sortes de Ligatures, pour n'estre pas obligé de se servir des mêmes à ceux qui ont des maladies contagieuses, & à ceux qui n'en sont pas attaquez, afin de ne point communiquer aux derniers ce qu'ils n'ont pas, & qu'ils peuvent contracter par l'attouchement d'une étoffe pénétrée des corpuscules malins qui exalent des corps qui sont atteints de ces maladies, comme sont la *Galle*, *Gratelle*, & autres infections de la peau, la *petite Verole*, *Rougeole*, les *Carbuncles*, les *Fièvres malignes* & *pourprées* : car personne, je pense, ne peut disconvenir après les expériences que l'on a de ces sortes de com-

munications, que toutes ces maladies ne puissent passer facilement d'un sujet à un autre par un simple attouchement, & que les étofes de laine ne soient encore plus disposées que d'autres à embarasser & retenir ces sortes de petits corps infectez, propres à s'insinuer par les trous insensibles de la peau, dans les vaisseaux de la surface du corps, puis dans les plus considérables, enfin dans toute la masse des humeurs.

Pour ce qui est des Lancettes, quoyqu'il ne soit pas difficile à ceux qui ont l'usage de ces instrumens, de faire avec les mêmes toutes sortes de saignées, à tous les vaisseaux, en tous les sujets & en tous les endroits du corps où l'on peut estre obligé de tirer du sang, il est vray pourtant que l'on peut operer plus commode-

ment avec des Lancettes différentes en grandeur, en forme & figure, suivant la diversité des vaisseaux, des sujets & des parties. Par exemple le bon sens fait juger que l'on doit mieux ouvrir un vaisseau profond avec un fer long & étroit, qu'en se servant d'un autre qui seroit large & fort court, pour n'estre pas obligé de faire des ouvertures demesurées, en faisant après la ponction, une élévation proportionnée à la profondeur du vaisseau, & afin que la longueur du fer puisse suffire à la profondeur du lieu où la pointe doit estre portée pour ouvrir la vène.

L'on juge au contraire, que les vaisseaux superficiels & roulans, doivent s'ouvrir plus aisément avec des Lancettes dont le fer est large & la pointe par conséquent plus ferme & plus stable,

telles que sont celles qui ont de ces fers que l'on nomme à *grain d'orge*, que ces mêmes pointes capables de se soutenir & de résister, doivent convenir aux saignées des pieds ou de la teste, où la peau est plus proche des os, & ainsi plus vacillante & plus sèche, n'étant ny humectée par la graisse, ny soutenue par la chair. Il faudroit pour ces mêmes raisons se servir de Lancettes plus délicates aux saignées des enfans, qu'à celles des adultes : on les nomme ordinairement à *feuilles de mirte*. Mais l'usage & l'habitude prévalent sur toutes ces considérations : Ce qui fait qu'en cela, comme en tout autre exercice, on imite ceux de qui l'on a pris des instructions : on copie leurs manieres, & l'on se sert d'instrumens tout semblables aux leurs, &

quand on a continué longtems de s'en servir, l'habitude contractée & souvent mesme la prévention, empêchent que l'on ne travaille avec d'autres aussi librement.

Quoyqu'il soit vray generalement parlant, que toutes sortes de vaisseaux, à moins qu'ils ne soient d'une grandeur extraordinaire, sont propres à recevoir le sang après l'ouverture de la véne, il y a neantmoins quelques remarques à faire au sujet des maladies, des lieux où l'on se trouve, & des endroits du corps où l'on fait des saignées.

Les Chirurgiens qui saignent beaucoup, peuvent sans crainte se rapporter à leurs yeux, de la quantité du sang qu'ils doivent tirer, dans quelque vaisseau qu'il tombe, sur tout quand ceux sur lesquels ils operent sont forts & robustes,

robustes , & quand les saignées sont *électives* , ou qu'elles se font pour des incommodités legeres , car deux ou trois onces de sang , tirées de plus ou de moins , ne peuvent causer aucun préjudice dans ces occasions : mais quand on les fait pour de grandes maladies , sur des sujets fort foibles & fort abatus , il faut autant qu'on le peut se servir de petits vaisseaux , qui sont établis dans la Medecine pour mesurer le sang : on les nomme *Palettes* , & elles en contiennent trois à quatre onces.

Cependant il est avantageux au Chirurgien , d'avoir souvent examiné l'effet que peuvent faire trois ou quatre palettes , de liqueur bien mesurées dans les plats , assiettes creuses , porcelaines , & autres vaisseaux qui sont d'usage dans toutes les maisons.

afin qu'au deffaut de ces petits vaisseaux, il puisse juger plus juste de la quantité du sang qu'il tire. Outre qu'il y a des endroits au corps où le sang ne peut pas estre receu dans des palettes, comme aux mains & aux pieds, d'où l'on est assez souvent obligé de le laisser couler dans l'eau chaude, si ce n'est lors qu'il sort avec beaucoup de force & de rapidité. Pour lors la quantité du sang se mesure au tems que dure l'écoulement, à la maniere dont il sort du vaisseau, à la teinture de l'eau & des linges que l'on y trempe. Un peu d'experience instruit mieux de toutes ces choses, que toutes les regles que l'on pourroit donner en beaucoup de discours.

Après tout cela, le Chirurgien doit encore observer, que quand il ne peut pas avoir de palettes

dans les grandes maladies, où il est besoin que les Medecins jugent de la qualité du sang, d'avoir soin de le tirer dans des vaisseaux d'une largeur mediocre, & d'une profondeur raisonnable, parce-que l'on en juge mieux, lors qu'il est tiré dans des vaisseaux de cette sorte, que dans ceux qui sont larges & peu profonds, dans lesquels il paroît toujours plus rouge & plus vermeil, pour des raisons que nous aurons peut-estre occasion d'alleguer avant de finir ce Traité.

Il faut enfin avant la saignée que l'Operateur ait disposé un Bandage, propre pour arrêter le sang. Il ne consiste qu'à une petite compresse, de la grandeur d'un bon pouce en quarré, & à une bande de toille forte & flexible. Le tissu de fil n'est pas commode, parce qu'il ne fait pas éga-

lement son effet dans toute sa largeur, estant plus serré en ses côtes qu'en son milieu.

La bande doit avoir plus ou moins de longueur & de largeur, selon l'âge & l'embonpoint de ceux que l'on saigne, & suivant les parties d'où l'on prétend tirer du sang. Pour les saignées des bras & des mains, une bande qui à une aune ou cinq quarts de longueur, & un poûce de largeur, peut servir aux adultes qui ont l'embonpoint mediocre. Pour les enfans il la faut un peu moins large, & moins longue d'un tiers. Pour les saignées des pieds, la bande doit avoir une aune & demy de longueur, & un peu plus de largeur que celle dont on se sert au bras. Pour celles de la teste, il faut qu'elles soient larges d'un poûce & demy, & longues de trois aunes, excepté celles

dont on se sert après les saignées de la vène du coing de l'œil, & de la vène du nez, qui doivent estre fort étroittes.

On peut enfin les rendre plus longues ou plus courtes, plus larges ou plus étroites, selon le besoin dans certains cas extraordinaires qu'on ne peut pas bien exprimer; & c'est pour lors au Chirurgien à s'aider de son genic, pour faire un bandage tel qu'il le juge à propos, pour empêcher avec sûreté l'écoulement du sang.



*Ce qu'il faut faire dans le tems
de la Saignée.*

CHAPITRE XV.



L faut éviter en faisant la saignée de tomber dans deux excès également dangereux; dans l'excez de la hardiesse, & dans celuy de la timidité : Car il est certain que beaucoup de Chirurgiens manquent souvent à bien ouvrir les vènes pour trop craindre, en faisant une ouverture raisonnable, de toucher les parties entre lesquelles elles leurs parroissent embarrassées ; & que d'autres man-

quent aussi fort souvent pour vouloir toujours tirer du sang à quelque prix que ce soit, sans rien craindre & sans garder de mesures.

Pour tenir un juste milieu entre les deux extremittez : Il est bon d'examiner dans le detail, certaines circonstances ; qui toutes legeres qu'elles paroissent, ne laissent pas de contribuër beaucoup au succez de la saignée, dans le temps qu'on la fait. On les peut toutes reduire à quatre considerations : A celle de bien placer la ligature, à la maniere de tenir l'instrument, au lieu où se doit faire l'ouverture & à l'Art d'ouvrir le vaisseau.

J'ay déjà dit ailleurs, qu'il faut toujours mettre la ligature au dessus du lieu où la saignée se doit faire, si ce n'est au cou & à la teste, qu'elle doit être audessous.

Car cette ligature empêchant le retour du sang vers le cœur, depuis l'extrémité du corps jusqu'à l'endroit où la compression se fait, elle oblige les vènes où le sang est arrêté de se grossir trois fois plus qu'elles ne sont, lorsque le sang à son mouvement libre.

Pour rendre la ligature plus efficace lorsque les vènes sont profondes, cachées & difficiles à trouver : Les Chirurgiens ont éprouvé plusieurs moyens, ou de faire deux ligatures opposées ; l'une à l'autre, ou de la tourner trois fois autour de la partie, au lieu de deux tours que l'on fait d'ordinaire, ou de coudre au milieu de la ligature deux ou trois petites pièces de drap pour la rendre plus capable de faire une compression exacte sur l'endroit des principales vènes. Ils donnent le nom de *Ponton* à cette sorte de ligature,

&c

& ceux qui s'en sont servis les premiers, se sont crus les Auteurs d'une tres - belle invention ; mais ils n'ont pas pris garde que tout de mesme que la ligature que l'on fait partir d'une côté du cou vers l'aisselle , opposée , afin de ne pas nuire à la respiration , lorsque l'on veut ouvrir la Jugulaire ne fait aucun effet , quoyque bien imaginée , comme je l'ay fait remarquer dans le precedent Chapitre ; cette ligature ainsi doublée dans un endroit particulier par des pieces ajoûtées , est pareillement inutile , parce qu'empêchant plus exactement la continuation du mouvement du sang à l'endroit où la doublure est posée ; elle le determine aussi à couler avec plus de rapidité , par les vaisseaux qui souffrent la moindre compression. Il faut donc que la ligature serre également toute la circonference

de la partie où on l'applique, soit au bras, au pied, au cou, ou en quelqu'autre endroit du corps que ce soit.

La ligature faite par trois circuits me paroît inutile, parce que l'on peut serrer les vènes par deux simples tours assez fortement pour empêcher le retour de tout le sang qui est au dessous ; outre qu'elle est incommode en ce qu'après l'ouverture, il faut pour la rendre plus lâche, supprimer le troisième tour, sans quoy le second qui resteroit trop serré, ne permettroit pas aux artères de fournir dans les vènes tout le sang que l'on doit tirer par l'ouverture.

Enfin deux ligatures opposées sont tout à fait à rejeter, parce qu'elles sont plus propres à empêcher l'enflure des vènes qu'à la favoriser, attendu qu'enfermant dans un petit espace une quantité

de sang assez mediocre , les vènes ne peuvent plus se gonfler dès que la seconde ligature fait son effet , empêchant absolument le passage du peu de sang que l'artère pourroit fournir pour augmenter le gonflement des vaisseaux vers l'endroit de la premiere ligature.

Ainsi la meilleure maniere de lier une partie d'où l'on veut tirer du sang , est de faire deux simples tours également posez l'un sur l'autre, que l'on puisse serrer ou lacher autant qu'on le veut , en serrant ou lachant tant soit peu les extremittez qui se joignent près du nœud qui les arreste.

Il faut poser la ligature à un intervalle raisonnable du lieu où l'on pretend ouvrir le vaisseau ; c'est à dire à deux grands travers de doigts , parce que la ligature pressant exactement la vène au

lieu où elle est posée, elle l'étend encore au dessous jusqu'à une certaine distance, & si l'on faisoit l'ouverture dans cet étroit, le sang ne sortiroit qu'avec peine.

Il s'ensuit de toutes ces règles que la ligature est bien placée à deux doigts au dessus de la jointure du coude, pour toutes les saignées de l'avant-bras: Deux doigts au dessus de celle du poignet, pour les saignées des mains, & pour celles des pieds à pareille distance au dessus des éminences que l'on nomme les *chevilles* du pied. Pour l'ouverture des *poplitées*, ou des *varices* des jambes, deux doigts au dessus de la rotule du genouil, & pour toutes les saignées de la teste & des jugulaires, à la partie du cou la plus intérieure.

Comme l'on ne se sert en France que de la lancette pour ouvrir

toutes sortes de vaisseaux & pour toutes sortes de saignées ; je ne parleray pas de la maniere de se servir de quelques autres instrumens qui sont en usage chez d'autres Nations, comme de la flamme chez les Allemans, & de quelques autres moins utiles encore chez les Indiens Orientaux, ou chez les Sauvages de l'Amerique, comme de pierres rendus tranchantes, ou des os éguisez.

La lancette est un petit instrument de Chirurgie, en forme de lance, dont il est le diminutif, fait d'un acier applaty, exquis & bien préparé, fort aigu en sa pointe, & tranchant de ses deux côtez, destiné pour ouvrir les vènes & tirer du sang, ou pour inciser la peau en quelqu'endroit que ce soit & donner issue aux matieres étrangères qui sont enfermées au dessous.

Cet instrument est si connu, mesme de ceux qui ne sont ny Medecins ny Chirurgiens, qu'il est inutile d'en faire une plus longue description. Je ne repeteray pas aussi que l'on en peut avoir de differente grandeur, forme & figure : Mais il est bon de ne pas negliger de dire que ce petit instrument a trois parties qui sont la pointe, son milieu & son talon; & que par rapport à ces trois choses, on le peut tenir diversement lorsque l'on s'en sert.

Le Chirurgien qui se dispose à se servir de la lancette pour ouvrir une vène, doit tellement l'ouvrir que la chasle comparée avec le fer represente un angle droit, si ce n'est lorsqu'il ouvre les vènes de la langue ou celle du nez, que le fer doit estre alongé & affermy au bout de la chasle en ligne droite, comme je l'ay

déjà fait observer.

Quelques-uns en operant tiennent le fer fort loin , & d'autre fort près de la pointe ; j'estime que pour le bien conduire, il est mieux de le prendre par le milieu , d'autant que le tenant fort loin de la pointe , on n'a pas assez de forces pour le bien diriger, lorsque la peau se rencontre sèche, dure & vacillante , & que le tenant fort proche , on peut souvent n'avoir pas dequoy fournir à une ponction fort profonde en certains sujets qui ont beaucoup de graisse & dont les vaisseaux sont fort cachez.

Les doigts les mieux disposez pour tenir la lancette en saignant , sont le pouce & l'indicateur. Je sçay néanmoins qu'entre ceux qui ont écrit de la Saignée , quelques-uns ont voulu que l'on la tienne avec le pouce & les deux doigts

suivans , comme l'on tient une plume pour écrire ; d'autres avec le pouce & le doigt du milieu , & d'autres avec les deux premiers comme je viens de le dire. Mais c'est à present une methode generalmente suivie de la tenir, comme j'ay dit d'abord , avec le pouce & le doigt indice ; les trois derniers doigts doivent servir d'appuy à la main , pour la rendre plus ferme & plus stable , estant posez un peu au dessous & à côté du lieu où l'on veut faire l'ouverture : Et ceux-là sont blamables qui pour paroître plus elegans & hardis Operateurs donnent d'abord dans le lieu où ils croient trouver le vaisseau , sans s'affermir sur les trois autres doigts , car quelque seureté de main que l'on puisse avoir , on doit toujours dans cette operation , comme dans toutes les autres , prendre toutes les

precautions possibles pour réussir avec plus de certitude.

Le lieu où l'on doit faire l'ouverture, est celuy où le vaisseau paroît mieux, & se fait mieux sentir, où il y a moins de danger de toucher aucun tendon, membrane & artere & d'où l'on peut esperer une plus grande évacuation.

Comme l'ouverture du vaisseau consiste à trois choses, à la *punction*, à l'*incision* & à l'*élévation*, l'Art de bien faire cette ouverture consiste à prendre ses mesures pour faire avec methode presque dans un instant ces trois actions différentes. C'est ce que je vais faire voir dans le reste de ce Chapitre, par une courte deduction de tout ce que le Chirurgien doit observer en faisant une saignée du bras lors qu'elle est difficile, laissant aux Lecteurs, pour éviter les redites, à faire eux-mêmes l'appli-

cation de ces observations dans toutes les autres Saignées.

L'Opérateur étant muni des choses qui luy sont nécessaires pour l'opération , telles que je les ay cy devant marquées, étant accompagné autant que faire se peut de deux personnes, de la fermeté desquelles il soit seur, pour ne se pas épouvanter de la vue du sang, dont l'une luy servira pour tenir la lumière & la palette, l'autre pour l'aider en cas que le malade tombe en foiblesse, ou qu'il ait luy mesme besoin de quelque chose d'extraordinaire: Et le malade étant dans une bonne situation, il doit commencer par garnir le lit de linges étendus en plusieurs doubles pour recevoir le premier jet du sang, qui est pour l'ordinaire fort impetueux ; puis ayant levé la manche du malade jusqu'au dessus du lieu où il pre-

tend faire la ligature , l'ayant bien arresté , il doit la couvrir d'une serviette pour empêcher que le sang ne la salisse aussi bien que le reste du linge , principalement si c'est une personne considerable.

Il est vray que cette propreté ne contribuë en rien au succez de l'operation, mais elle donne d'abord une bonne impression de l'operateur, qui paroît par là circonspect & diligent à prendre ses precautions jusques sur les moindres choses.

Les anciens Auteurs enjoignent expressement de faire quitter aux malades leurs bagues , bracelets , & autres ornemens enrichis de pierres precieuses , qu'ils pretendoient avoir la vertu d'empêcher la sortie du sang : On est maintenant revenu de cette erreur, comme de beaucoup d'autres. On pourroit néanmoins bien faire

quelquefois d'ôter aux malades ces fortes de Bijoux avant de les saigner lorsqu'ils serrent les extrémités, car pour lors ils pourroient ralentir le mouvement du sang & l'empescher de se porter en suffisante quantité vers l'ouverture.

Il doit ensuite toucher la partie intérieure de l'avant-bras, en tous les endroits où les vènes ont coûtume de se produire, pour s'assurer du lieu où passe l'Artere. Ce qu'il connoitra par le batement, qui ne se fait plus sentir lorsque la ligature est mise. Après cela il posera le milieu de la ligature sur l'endroit où le muscle *Biceps*, qui est l'un de ceux qui font plier l'avant-bras, commence d'élever son ventre, c'est justement comme je viens de le dire, deux grands travers de doigts au dessus du ploy du coude, faisant faire à cette ligature deux circuits autour du

bras, & arrêtez par un simple nœud coulant à la partie extérieure du bras, il doit observer de serrer beaucoup moins le premier que le deuxième, & de laisser la peau dans sa situation ordinaire sans l'élever ny l'abaisser, afin que cette peau dérangée venant à se remettre dans son premier état lors qu'il aura lâché la ligature qui la contraignoit, ne fasse point d'obstacle à l'ouverture de la veine & n'empêche point le sang de s'élancer directement.

Il faut ensuite donner au bras lié quelque instant de repos pour laisser gonfler les veines, & cependant le Chirurgien doit ouvrir sa lancette, la mettre à sa bouche, après quoy reprenant le bras, il doit faire quelques frictions de bas en haut, le long du progrès des veines pour faire monter le sang vers le lieu où il prétend faire l'in-

cision. En même tems il faut toucher les vaisseaux plusieurs fois & choisir pour l'ouverture celuy qui donne une meilleure *réponse*; Or par la *réponse* d'une vène lors qu'on la touche, j'entends une résistance molle qui cede à une mediocre compression du doigt, & qui le repousse à son tour lorsqu'il presse moins.

Cette *réponse* peut estre trompeuse, principalement au milieu du ploy du bras, lors qu'un grand nombre de cicatrices ont tellement serré la peau dans cet endroit qu'il s'y fait une petite fosse dans laquelle on croit souvent toucher une vène assez superficielle, mais qui ne s'y rencontre pas pour l'ordinaire, ou qui est du moins beaucoup plus profonde qu'elle ne paroît.

Quand après avoir tâté & touché long-tems le bras de tous

côté, on ne trouve point de veine que l'on puisse se promettre d'ouvrir avec feureté, l'on doit tenter d'autres moyens pour les faire paroître, qui sont de faire des frictions à tout l'avant-bras, avec des linges autant chauds qu'on les puisse appliquer sans brusler la parrie, réiterer les frictions, & les continuer durant un tems considerable. L'on peut encore après avoir osté la ligature, plonger le bras dans l'eau chaude, le lier ensuite de nouveau & recommencer les frictions : Enfin tous ces moyens estant éprouvez, si l'opérateur ne sent au toucher aucun vaisseau qu'il puisse raisonnablement esperer de bien ouvrir, il vaut mieux qu'il differe la saignée que de commettre l'operation au hazard, comme font hardiment des Chirurgiens temeraires qui ne craignent pas de piquer aux en-

drois où il paroît des cicatrices des anciennes saignées, dans l'esperance d'y rencontrer par hazard les mesmes vènes que l'on y a trouvées dans ces tems-là, sans considerer que la situation des vaisseaux change selon les âges, selon l'embonpoint du corps, & que le grand nombre des saignées faites à un mesme vaisseau, l'usent enfin, & l'abolissent de telle sorte, qu'il ne se fait plus voir ny sentir au toucher dans les endroits où il estoit autrefois fort apparent & fort sensible.

Que si au contraire comme il arrive le plus souvent, on vient à sentir après toutes les tentatives le gōflement & la *réponse* de quelque vène, quoyque fort profonde, c'est pour lors que le Chirurgien après s'être bien assuré du lieu où elle est, par plusieurs atouchemens doit s'appliquer à la bien ouvrir.

Ayant

Ayant pour cela frotté l'endroit de la peau où il faut faire la ponction avec un peu d'huile pour la rendre plus souple & pour faciliter l'entrée de l'instrument, principalement à certaines gens qui l'ont sèche, rude & farineuse : Il est à propos de faire avec son ongle en ce même endroit qui répond à la vène une impression assez forte, afin que le vestige soit sensible & puisse luy servir de guide ; puis empoignant fortement le bras du malade de la main opposée à celle dont il pretend se servir pour operer, il doit prendre la lancette qu'il tient à sa bouche par le milieu du fer comme je l'ay déjà dit, & tenant son instrument ferme avec le pouce & le doigt indice, les trois derniers doigts appuyez sur le bras pour l'affermissement de la main, il ne luy reste alors qu'à prendre garde d'introdui-

re avec justesse la pointe de son instrument au plus bas lieu de l'impression que son ongle a faite sur la peau , presque perpendiculairement jusqu'à la vène , ensuite ayant coupé transversalement autant qu'il le juge nécessaire , (car les ouvertures transverses sont les plus seures pour ne point manquer les vaisseaux) il faut qu'il relève tout d'un coup la pointe de sa lancette , en la retirant pourtant un peu si elle est plongée trop profondément , afin (par cette *élévation* subite) de donner à l'ouverture toute l'étendue qu'elle doit avoir en coupant ainsi du dedans en dehors une plus grande portion de la vène & des tegumens qui la couvrent.

Surquoy il est à remarquer qu'il vaut toujours mieux que les ouvertures soient plus grandes que trop petites , pour permettre au

sang une libre sortie, principalement lorsque l'on ouvre des vaisseaux profonds; car quand l'ouverture est petite & profonde, elle est bien-tost bouchée par l'opposition de la chair ou de la graisse qui sont au dessus du vaisseau, & le sang ne sort qu'avec peine.

Quand après l'incision faite, l'impetuosité du sang commence à se rallentir, il faut un peu lâcher la ligature afin que les artères comprimées puissent fournir aux veines autant qu'il faut de nouveau sang pour suffire à l'évacuation que l'on veut faire, suivant les regles que j'ay données dans les premiers Chapitres de ce Traité.

Il faut en même tems mettre dans la main du malade quelque chose qu'il puisse tourner aisément, comme un Lancettier ou autre chose de figure ronde, & luy faire tourner ce qu'on luy met en

main sans serrer trop fort , mais tournant seulement du bout des doigts , afin de hâter le mouvement du sang vers l'ouverture de la vène , par l'expression que les muscles de l'avant-bras font aux vaisseaux qui sont couchez sur leur corps à la partie interieure, & principalement de ceux qui s'appellent le *sublime* & le *profond* qui servent à la flexion des doigts ; & lors que la saignée se fera à la gorge, on aura soin de faire remuër doucement au malade la machoire d'enbas, pour faciliter la sortie du sang ; & quand ce sera au pied qu'on luy fera cette operation, on luy dira aussi de remuër le gros orteil pour la même intention.

Durant que le sang coule , le Chirurgien doit soutenir le bras du malade d'une de ses mains vers le poignet ; ce qui fait deux bons effets , premierement de soulager

celuy à qui on rend cette office , dont le bras s'appesantit beaucoup dans ce tems - là , à cause que la ligature empêche le sang & les esprits de sortir librement à cette partie. En second lieu , le Chirurgien tenant ainsi le bras appuyé , peut aisement le plier ou l'étendre un peu plus , selon qu'il le juge à propos pour donner au sang une issue plus facile, pendant que de son autre main , il peut élever , baisser & tirer la peau d'un costé ou de l'autre , lors qu'estant derangée , elle fait que l'ouverture interieure de la véne ne repond pas juste à l'ouverture exterieure.

Une suffisante quantité de sang s'estant écoulée ; le Chirurgien pour finir l'operation n'a qu'à délier la ligature, dégorgé le vaisseau, c'est à dire en pressant legerement aux environs de l'ouverture , empêcher qu'il ne s'arreste du sang

sous la peau ; ou faire sortir par ce moyen celuy qui pourroit s'y être arresté , & fermer exactement la playe en la serrant des deux costez avec le doigt indice & celuy du milieu , après avoir fait rentrer la graisse si elle sort , en la repoussant d'une main avec la compresse & pinçant de l'autre exactement les lèvres de la playe avec le pouce & l'indicateur.

L'Operateur doit cependant commander à ceux qui l'aident, d'emporter le sang tiré fort doucement , de le mettre sur un lieu stable , & d'en oster l'écume , en passant sur sa surface une plume ou quelque autre corps qui puisse l'éloigner sans mouvoir le sang. Il y en a qui mettent le petit doigt dans le trou de leur oreille , & le passent ensuite sur l'écume du sang au moyen dequoy elle se dissipe sans aucune violence, mais je crain-

drois que cette ordure jaurâtre de de l'oreille qui reste au bout du doigt, & qui est cause de cette prompte dissipation estant fort amère, ne causât au sang même quelque changement en sa surface qui empêcheroit peut-être le Medecin d'en bien juger.

Il faut enfin appliquer la compresse sur l'incision & la bande par dessus, dont les tours circulaires conduits alternativement au dessus & au dessous du coude, se croisent & appuient ferme sur l'ouverture; pour rendre ce bandage plus seur, il est bon d'attacher la compresse aux croisures de la bande avec une épingle deliée dont la pointe soit tellement placée qu'elle ne puisse piquer le malade.

L'application de la compresse n'est pas exempte de difficulté, quelques-uns veulent qu'elle soit mouillée dans l'eau froide, & d'au-

tres qu'elle soit apliquée seiche sur la petite playe de la saignée : on peut dire en general que cette petite ceremonie ne peut faire ny grand bien ny grand mal ; le linge bien net & bien sec, & l'eau froide separés ou assésimblés n'ont rien qui puisse empêcher l'union ; il est pourtant mieux le plus souvent de la mettre seiche , parce qu'estant mouillée elle s'endurcit en se seichant par la chaleur de la partie qu'elle touche , ce qui est cause qu'elle pourroit la meurtrir & causer de la douleur au malade ; elle peut neanmoins estant trempée dans l'eau avoir quelque usage, lors qu'il s'est épanché un peu de sang sous la peau qui cause une petite tumeur, qu'on appelle *Trombus*, aux environs de la playe ; le bon effet qu'elle produit pour lors n'arrive pas, comme plusieurs pretendent, de ce qu'elle sert de remede *repercussif*.

enflé, c'est à dire propre à renvoyer le sang épanché, au lieu d'où il est sorti ; car la froideur de l'eau est par elle-même plus propre à cailler le sang & l'arrêter à la partie : Mais il arrive par accident, que venant à s'endurcir quand elle se sèche, comme j'ay déjà dit, elle fait une compression sur cette petite enflure, qui écarte le sang, & luy donne lieu de se resoudre plus aisément, estant compris dans un plus grand espace. Et cette résolution paroît ensuite par la teinture de la peau, qui paroît variée par le passage que le sang s'est ouvert au travers de ses trous insensibles.

Il y a des gens qui raffinent, & forment encore une difficulté au sujet du bandage circulaire, disant qu'il ne faut qu'un seul tour au dessus du coude, & tous les

autres au dessous, afin de ne pas faire une espee de ligature au dessus de l'incision, capable d'empêcher le retour du sang, & qui l'obligeroit par consequent de s'échapper par l'ouverture de la saignée.

Pour moy, j'estime que le bandage est plus seur, lorsque l'on fait autant de tours au dessus, qu'au dessous de la jointure, d'autant que le bandage ne devant estre que mediocrement serré, il ne peut empêcher le retour du sang, & que le seul circuit que l'on feroit au dessus ne pouvant pas resister aussi fortement que deux ou trois que l'on feroit au dessous, la bande pourroit se rompre en cet endroit, & ainsi donner lieu à tout le bandage de glisser, & au sang de s'écouler en consequence, pour peu qu'il y eût de disposition.



*Ce qu'il faut prescrire au Ma-
lade , après la Saignée.*

CHAPITRE XVI.



E que le Chi-
rurgien doit fai-
re après la Sai-
gnée préfera-
blement à tou-
tes choses, c'est

de faire revenir le plutôt qu'il peut
le Malade de sa foiblesse , en cas
qu'il y soit tombé , comme il ar-
rive à plusieurs dans le tems du
bandage ; pour cela il le doit fai-
re porter promptement sur un lit,
en cas qu'il ait été saigné debout ,
luy jeter de l'eau froide au visage

& luy en faire boire, luy faire sentir l'air froid en ouvrant les fenestres, & les rideaux du lit, en cas que la maladie, & la saison le permettent. Luy faire flairer des choses de bõne odeur ; comme du fort vinaigre, de l'eau de vie, de l'eau de la Reine d'Hongrie, de l'esprit de vin, l'appeller par son nom plusieurs fois, & avec des cris redoublez, lacher tout ce qui peut le contraindre en quelqu'endroit du corps que ce soit ; & luy frapper rudement les paumes des mains. Estant par tous ces moyens bien remis de son évanoüissement, l'Operateur doit avoir soin de donner à la partie où l'operation a été faite, une situation convenable. Cette situation doit être différente, selon les différentes parties d'où l'on a tiré le sang. Si la Saignée, par exemple, a été faite à la teste, le Malade doit demeurer

au lit dans une grande tranquillité, la teste mollement appuyée, & plutôt basse que fort élevée. Après la Saignée du bras, il doit tout de même se tenir en repos, soit qu'il reste au lit, ou dans un fauteuil de commodité, son bras étant bien soutenu & plié en angle *mouffe*. Si c'est aux extremittez inferieures, il faut necessairement qu'il garde le lit durant vingt-quatre heures, de crainte qu'il ne se fasse *fluxion* & *suppuration* à l'endroit de la Saignée.

Il arrive souvent à ceux que l'on saigne de ressentir de l'alteration, quand la Saignée est faite, ce qui les oblige de demander au Chirurgien s'il n'y a point de danger qu'ils boivent. Le Chirurgien peut leur répondre qu'ils peuvent boire sans crainte, puisque les Medecins l'ordonnent pour l'ordinaire, ou comme remede lors

qu'il y a de la foiblesse, ou comme avis purement salutaire, afin de rappeler au centre du corps, le sang & les esprits que l'ouverture de la vène avoit déterminés à se mouvoir vers les extremittez, comme vers le lieu où il leur étoit plus facile de continuer leur mouvement.

Je sçay qu'il y a encore des gens qui conseillent la même chose pour une autre raison, croyant qu'un verre d'eau reçu dans l'estomac bien-tôt après la Saignée, rafraichit beaucoup plus que six dans un autre tems, parce que les vènes de cette partie étant vuides de sang, attirent selon eux promptement & avidement cette liqueur, qui se distribuant en fort peu de tems dans toutes les entrailles, les rafraichit extraordinairement. Mais ceux qui ont cette pensée sont maintenant en

petit nombre , d'autant que ces prétenduës *attractions* ne sont plus receuës pour expliquer les effets de la nature.

On demande en second lieu si l'on peut dormir après la Saignée ; l'on s'étoit autrefois fait là dessus un grand scrupule qui étoit passé en coûtume , sans que l'on en pût donner aucune raison solide. Car ceux qui prétendent raisonner plus juste sur cette difficulté , disoient qu'il n'étoit pas bon de dormir après la saignée pour deux raisons , premierement parce que la nature est toujours outrée quand elle est obligée de faire successivement & sans interruption deux mouvemens contraires ; que la saignée attire le sang du dedans au dehors , & le sommeil du dehors au dedans. En second lieu parce que cette *concentration* du sang qui se fait dans

le tems du sommeil empêche le principal effet de la Saignée, par le moyen de laquelle on pretend faire une *évacuation*.

D'autres sans s'embarquer dans ces raisonnemens aussi faux qu'ils parroissent solides à ceux qui manquent de discernement, peuvent passer pour être plus judicieux, quand ils disent que ceux qui ont esté saignés ne doivent pas dormir de crainte que leur bras ne se delie dans les mouvemens dereglez auxquels beaucoup de gens s'abandonnent durant le sommeil.

Pour moy s'il m'étoit permis de m'expliquer là-dessus, je dirois qu'il est vray-semblable que le sommeil est autant & plus salutaire après la Saignée que dans aucun autre tems, parce que rien n'est plus propre à rafraichir tout le corps; ce qui est une des

principales fins de la Saignée, & que rien aussi par conséquent n'est plus capable de donner au sang un calme parfait après le trouble que l'évacuation pourroit y avoir causé ; joint à cela que tous les Médecins ordonnent ce remède contre les insomnies, & que ceux à qui il arrive de dormir après la Saignée, par la seule pente qu'ils ont dans ce tems-là vers le sommeil, plus grande encore que dans un autre tems, ne s'en trouvent pas incommodés. A l'égard du flux de sang que l'on craint pour ceux qui dorment avec inquiétude, on les peut mettre en sécurité par un double bandage bien fait & bien ferme, ou pour mieux faire encore, on peut engager quelque personne à rester auprès d'eux pour les retenir dans leurs agitations.

Il est bon de s'abstenir de pren-

dre de la nourriture après la saignée, jusqu'à ce que le sang & les esprits aient repris leur assiette naturelle; car les ferments qui servent à la digestion, agissent mieux quand ils sont dans leur état naturel, que lorsqu'ils sont émûs. L'intervalle ordinaire est d'une heure, si ce n'est que le malade estant foible pour n'avoir rien pris depuis long-tems, on pourroit pour lors luy faire prendre quelque chose propre à rétablir ses forces, incontinent après l'operation, comme un peu de vin, ou de quelqu'autre essence. La nourriture que l'on donne après la saignée, doit estre legere & de facile digestion; de sorte qu'un bouillon de viande mediocrement nourrissant, est ce que l'on peut prendre de meilleur.

Enfin, quoyque j'aye déjà dit quelque chose dans le precedent

Chapitre sur la maniere de bien placer le sang tiré, je crois estre obligé d'ajoûter en finissant celuy-cy, que les palettes doivent estre posées, selon qu'elles ont esté tirées, dans un lieu qui soit exempt de fumée, d'un grand vent, de poussiere, & qui ne reçoive point les rayons du Soleil, parce que toutes ces choses changent la disposition des particules de la surface du sang, & ne permettent pas au Medecin d'en bien juger.

Il faut encore que les vaisseaux qui reçoivent le sang, soient d'argent, d'étain, de verre, ou de fayance, parcequ'il s'y conserve beaucoup mieux, & n'y reçoit aucune alteration, comme il arriveroit dans ceux de cuivre ou d'airain. Il faut de plus que ces mêmes vaisseaux soient bien lavez & essuyez; car quand il est receu dans un vaisseau encore

imbû d'humidité, il paroît toujours plus rouge & plus vermeil, pour des raisons que nous dirons dans la suite.



*Ce que l'on doit remarquer dans
le sang tiré.*

CHAPITRE XVII.



Uoy que le jugement du sang regarde particulièrement les Medecins, il est cependant necessaire que les Chirurgiens aient quelques notions generales des consequences que l'on peut tirer de sa bonte ou mauvaise quali-

té, par la confideration de fa couleur & de fa confistence, de fon odeur & de fa faveur, afin qu'ils ne foient pas reduits à demeurer fans réponfe, lorsque les malades toujours inquiets de leur état, les interrogent fur cet article, qui est dans la plûpart le fondement de leur crainte ou de leur esperance.

Comme le sang est composé de diverses particules pour reparer les différentes parties qui composent le corps, il est aisé de concevoir que quelque forte que soit la liaison qu'elles ont entre elles, pour ne former qu'un seul corps liquide, apparemment uniforme, elles peuvent néanmoins par accident recevoir des arrangemens differens, à l'occasion des mauvais suc's qui peuvent s'insinuer dans les conduits qui les contiennent, & qui peuvent augmenter ou ralentir leur mouvement, leur

causer des fermentations irregulieres, des dissolutions & des coagulations, & ainsi faire degenerer le sang de son état naturel.

Or comme c'est l'arrangement des parties de quelque corps que ce soit, qui par une certaine reflexion de la lumiere dans le fond de nos yeux , nous le fait voir d'une certaine couleur, il s'ensuit que les parties qui composent un corps, ne peuvent changer de situation, sans changer la couleur du corps qu'elles composent ; cela posé, il suffit de sçavoir quelle est la couleur du sang, lorsque l'animal jouit d'une santé parfaite, pour conclure que le sang est mauvais lorsqu'il s'éloigne de cette couleur ; & comme il n'y a qu'un seul & unique arrangement de ses parties, qui luy donne cette couleur qui le fait passer pour un bon sang, il y a aussi

différentes situations de ses particules, qui luy donnent la variété des teintures qui nous le font paroître mauvais.

Le sang passe pour estre bon & pour avoir sa couleur naturelle, quand il est rouge & vermeil ; & c'est principalement dans le p^{ou}mon qu'il acquiert cette couleur, suivant les expériences que *Mr Louver* a faites. Mais de tirer du sang de différens vaisseaux, comme de la v^éne-cave, de l'artere pulmonaire, de la v^éne du p^{ou}mon, & de l'*Aorte*, & de voir que le sang qu'on tire de la v^éne-cave est d'un rouge brun ; que celui qu'on tire de l'artere pulmonaire est d'une couleur toute pareille, quoiqu'il ait passé dans la cavité droite du cœur ; que celui qu'on tire de la v^éne du p^{ou}mon est d'un rouge brillant au possible, & enfin que celui qu'on tire de

l'Aorte, après avoir passé dans la cavité gauche, n'est pas d'une plus belle couleur ; de tout cela, dis-je, c'est avec assez de raison, qu'on attribue au nitre contenu dans l'air qui entre & sort sans cesse du p^{ou}mon, la vertu de disposer les parties du sang d'une maniere à nous le faire paroître de cette couleur rouge & vive.

Ce fait est encore confirmé par une autre experience, qui est qu'après avoir tiré du sang dont la surface est rouge & vermeille, si l'on vient à enlever cette surface, celle qui paroît ensuite est d'un rouge brun ; mais après avoir esté quelque temps exposée à l'air, elle devient d'un rouge aussi brillant que celle qui a esté enlevée. Ce qui n'arrive vray-semblablement que parce qu'il y a dans l'air quelque principe dont l'impression est capable de dis-

poser tellement les parties de la surface du sang, que la lumiere qu'elles nous refléchissent, nous les fait voir de cette couleur.

Quand le sang tiré, lorsqu'il est refroidy, paroît bleüâtre, blanchâtre, jaunâtre ou varié dans sa couleur, il passe pour du mauvais sang; & pour lors les Medecins *Galenistes*, selon la difference des couleurs qui déguisent sa face, déterminent qu'elle est entre les quatre humeurs, dont ils pretendent que la masse du sang est composée, celle qui pêche principalement, soit bile, pituite, melancolie ou sang proprement pris. Les Medecins *Chymistes* au contraire rapportent ces couleurs diverses du mauvais sang, aux differentes exaltations des divers principes, tant actifs que passifs, qu'ils admettent dans la masse sanguinaire, quand il leur arrive

de se dégager des autres : Au lieu que le mélange égal des esprits, des sels, des souffres, de l'eau & de la terre, maintient le sang dans son intégrité, qui nous est manifestée par sa couleur rouge & vive.

Sur ces fondemens il est assez facile de résoudre trois questions que l'on peut faire sur la couleur du sang. Premièrement, pourquoy dans les fièvres malignes, & qui causent ordinairement la mort à ceux qu'elles attaquent, on tire assez souvent du sang d'une très-belle couleur. En second lieu, si le sang rouge & vermeil est toujours du bon sang ; & comment peuvent subsister ceux à qui l'on tire toujours du sang de mauvaise couleur, même dans leur santé la plus parfaite, quand il leur arrive de se faire saigner par précaution.

Je répons à la premiere demande, que les Medecins estiment avec raison, que c'est un mauvais signe, lorsque dans ces fortes de maladies le sang tiré se trouve d'une si belle couleur; d'autant qu'il paroît par là que la plus grande partie du sang déjà corrompuë & destituée d'esprits, ne se meut qu'à peine dans les premieres arteres, & n'a pas assez de mouvement pour parvenir jusqu'aux extrémitez du corps.

A la seconde proposition, je dis que la couleur du sang tiré, ne dépend pas seulement de la disposition de ses particules, telle qu'il la peut avoir de sa nature, ou acquerir par la maladie; mais encore de l'ouverture de la véne, de la maniere dont il sort, & du vaisseau même où il est receu.

Trop ou trop peu d'ouverture à la vène, empêche que l'on ne puisse bien juger du sang. Ce sont deux defauts dans la saignée, qui font que sa couleur est toute autre qu'elle ne seroit, si l'ouverture estoit proportionnée au vaisseau. Car si l'ouverture est petite, le sang sort d'un fil delié & en long-tems, de maniere que ses particules reçoivent beaucoup plus l'impression de l'air, que quand il sort à plein canal & en peu de tems : ce qui fait que beaucoup de parties d'air chargées de nitre, agissant sur une plus petite quantité de sang, luy donnent plus aisément la couleur rouge. Si l'incision est trop grande, le sang au lieu de jaillir, coule autour du bras de celuy que l'on saigne, & forme une nappe assez étendue par le moyen de laquelle il expose à l'air une

grande surface, & cet air agissant sur beaucoup de ses parties, leur donne encore cette même couleur ; outre qu'en ces deux rencontres le sang se refroidit & se caille bien-tôt , & perdant par conséquent bien-tôt son mouvement , ses parties heterogenées n'ont pas le tems de se débarasser les unes des autres , pour se porter jusqu'à sa surface , qui nous paroît toujours rouge par l'impression du nitre de l'air qui la dispose comme elle doit estre pour exciter dans nos yeux cette sensation *visive* que nous appelons *rougeur*.

Le vaisseau qui reçoit le sang contribué encore à sa couleur , car s'il est receu dans un vaisseau fort large & peu profond , il paroît toujours plus rouge que dans un vaisseau profond & étroit , parce que dans un vaisseau large, il of-

fre beaucoup de ses particules à la discretion de l'air, auquel il se refroidit & se caille en fort peu de tems; au lieu que tout le contraire arrive quand il est receu, par exemple, dans des palettes qui sont étroites & profondes, où l'on void qu'il conserve plus long-tems son mouvement & sa chaleur, au moyen dequoy ses parties diverses ont le tems de se débrouiller & de parvenir jusqu'à la surface pour en varier sa couleur.

Il est encore important de ne pas remuer le sang en le portant au lieu où on le veut garder, parce que dans l'agitation l'air faisant encore son impression sur le plus grand nombre de ses particules; il se refroidit bien-tôt, & les esprits se dissipent fort promptement, ce qui fait qu'il paroît plus rouge.

Si le sang est receu dans un vaisseau , qui soit encore imbu de l'eau froide dont on s'est servy pour le laver ; il paroît toujours d'une belle couleur , parce qu'il se refroidit d'abord , & son mouvement cessant aussi-tôt, il ne permet pas à ses parties diverses de parvenir jusqu'au haut du vaisseau.

Il ne s'ensuit donc pas toujours que le sang rouge & vermeil soit du bon sang , bien qu'il en ait la couleur, puisque les défauts qui se sont rencontrez dans l'opération le font paroître beau , quoyqu'il soit effectivement mauvais.

Ce ne seroit pas aussi raisonner juste de conclure toujours que la Saignée a esté mal faite, lors que le sang est rouge & vermeil , veu qu'il doit avoir cette couleur en bien des rencontres , quoyque l'opération ait esté fort bien faite , comme par exemple , lorsque l'on

saigne des gens qui jouissent d'une assez bonne santé, seulement par précaution, ou pour des incommoditez fort legeres, leur sang doit pour l'ordinaire avoir les marques d'un bon sang, n'ayant en eux aucune cause qui l'ait pû faire degenerer de son état naturel.

Les personnes que l'on saigne aussi dans un état de foiblesse, ou pour n'avoir pas pris de nourriture depuis longtems, & que la crainte de la Saignée ou l'horreur du sang, font devenir foibles aussitôt que la vène est ouverte, & dont les forces par consequent ne permettent pas au sang de s'élan- cer avec violence, ces gens-là, dis-je, ont toujours du sang qui est d'une fort belle couleur pour les mêmes raisons que j'ay déjà plusieurs fois alleguées. On void encore dans les maladies les plus malignes, que l'on tire souvent aux

malades de fort beau fang, quoy-que les vaiſſeaux ſoient bien ouverts, pour la raiſon que j'ay dite en répondant à la premiere propoſition.

Le mauvais fang tiré n'eſt pas auſſi toujours une marque certaine que la Saignée a eſté bien faite; car il y a des gens dont tout le fang eſt ſi corrompu & ſi depravé qu'il paroît toujours mauvais, quoyqu'il ſorte mal du vaiſſeau, qu'il ſoit mal receu & que la Saignée ſoit mal faite. C'eſt pour cela que les habiles Medecins qui ne veulent pas juger des choſes trop legèrement, avant que de rien prononcer ſur le fang tiré, ont égard à toutes les circonſtances que j'ay marquées, & s'informent ſoigneuſement de la maniere dont il eſt ſorty, quand ils n'ont pas veu faire l'operation.

A l'égard de la troiſième queſ-

tion qui regarde ceux à qui l'on tire toujours du sang de mauvaise couleur, en quelque état qu'ils se trouvent, dans la difficulté qu'il y a d'expliquer la cause d'un effet si contraire à toutes les maximes nous venons d'établir, on ne se peut tirer d'affaire que par quelque conjecture. Celle qui me paroît la plus vray-semblable, est de dire que le sang de ces gens-là doit être chargé de beaucoup d'acides qui tiennent de la nature du vitriol, & qui donnent à leur sang cette couleur, de la même manière que le vitriol meslé avec le sang, après même qu'il est sorti de ses vaisseaux, luy donne une couleur semblable à celle de sa nature. De-là vient que ces sortes de personnes ne s'en trouvent point incommodés, suivant cette maxime reçue de tous les Philosophes & fondée sur l'expérience, *que l'on*

n'est point blessé des choses avec lesquelles on s'est pour ainsi dire, naturalisé par une longue habitude.

La consistance du sang après son refroidissement, contribué encore à faire connoître sa qualité bonne ou mauvaise. Car s'il conserve sa liquidité, après qu'il est entièrement refroidi, les Medecins estiment que c'est la marque d'une corruption & d'une desunion entiere de tous ses principes; & qu'au contraire s'il se caille d'abord, c'est un effet de sa grossiereté, & la marque d'un deffaut d'esprits, qui ne peuvent luy donner lieu de se bien mouvoir, lorsqu'il est contenu dans les vènes.

La bonne consistance du sang refroidy, depend donc d'une mediocre liaison que ses parties doivent avoir les unes avec les autres, de la même maniere qu'une gelée bien faite, sans former un corps

tout-à-fait solide , s'éloigne de la liquidité.

Il est rare que l'on puisse juger du sang par l'odeur qui en exhale , & sa mauvaise odeur ne devient gueres sensible qu'en deux rencontres ; ou lorsque l'arrangement naturel de ses parties est tout-à-fait détruit , ou lorsque la meilleure partie du sang croupit dans les vénes sans action & sans mouvement , comme on l'a vu quelquefois dans ceux qui étoient atteints de la ladrerie , ou d'une verole fort inveterée. Ce qui est un signe tres-pernicieux , & ceux qui ont le sang infecté jusqu'à un tel degré de corruption , ne doivent pas esperer de vivre long-tems.

Cependant quoyque la mauvaise odeur du sang ne se fasse pas sentir pour l'ordinaire , il ne laisse pas d'y avoir beaucoup de danger de respirer avec l'air les corpuscu-

les malins qui s'échappent du sang que l'on tire aux Malades, puis-que l'on sçait par experience qu'entre les Chirurgiens qui travaillent dans les Hôpitaux, ceux qui font plus de saignées sont plutôt attequez de fièvres malignes, par la contagion de l'air qu'ils respirent, que ceux qui pançent des playes qui rendent une odeur extrêmement mauvaise. Ce que l'on ne peut attribuer qu'à la disposition qu'ont ces corpuscules détachez du sang à penetrer les arteres & les vènes, dans les organes de la respiration & de l'odorat.

On ne s'attache gueres à juger du sang par la saveur : Cependant la saveur douce passe pour être celle qui luy est plus naturelle ; & quand il est acide, amer, salé, ou qu'il a quelqu'autre saveur qui s'eloigne de la douce, il passe pour être du mauvais sang.

Enfin il n'y a que des imposteurs & des fourbes qui puissent se vanter de connoître par la veüe du sang le pucelage dans les Vierges, la grossesse dans les femmes, & le mal venerien dans les deux sexes; car quoyqu'il soit vray qu'il arrive au sang de notables changemens dans tous ces états, nous n'avons pas assez de connoissance de la disposition de ses particules naturelle & contre nature, pour pouvoir descendre dans un semblable detail; & toutes ces choses sont si cachées que la vie de l'homme ne suffiroit pas pour y rien connoître de certain, quand il en feroit son unique étude.

Il faut donc mettre ceux qui ont ces sortes de pretentions, au rang de ces autres fourbes qui veulent connoître toutes sortes de maladies, & juger de leurs événemens, par la veüe des uri-

nes, qui seule ne donne pas plus d'éclaircissement que celle du sang : Et si l'on a vû quelques fois tout un grand peuple sotement credule , & ridiculement prévenu en faveur de ces Charlatans , les suivre en foule & publier par tout quelques prédications & quelques réuflites , dont ils estoient uniquement redevables au hafard , il ne faut pas s'en étonner ; l'extrême emprefement qu'ont tous les hommes, jusqu'aux plus éclairez, pour trouver les moyens de se maintenir en santé , & de prolonger leur vie , leur fait faire à eux-mêmes toutes les avances qui sont nécessaires à ceux qui les veulent tromper sur cet article ; & il leur est impossible de s'en deffendre, sur tout lors que ces miserables ont l'adresse de joindre le merveilleux à leur impudence & à

la temerité de leurs promesses.



*Des accidens qui suivent la
Saignée.*

CHAPITRE XVIII.



Utant que la Saignée donne de reputation aux Chirurgiens, lors qu'ils ont l'avantage de réussir dans la pratique de cette delicate operation, autant leur cause-t-elle de scandale & de déplaisir, lors qu'en certaines rencontres elle est suivie de ces fâcheux accidens qui n'éclatent toujours que trop à leur honte & à leur dommage.

Mais cet éclat , tout chagrinant qu'il est par luy-même, leur est encore plus préjudiciable quand ils n'ont pas assez de fonds & de capacité pour remédier à ces accidens : Car outre que ceux-là ne manquent pas , pour ainsi dire , qui trouvent sur le champ les moyens de reparer leur faute, il est vray encore que leurs Confreres , dont ils sont obligez pour lors d'emprunter le secours , ou qui sont appelez pour cela, contre leur volonté, ne cherchent que trop souvent les moyens de leur nuire, au lieu de les soutenir , pour s'élever eux-mêmes sur leurs debris , par la plus indigne de toutes les lâchetes.

Cela me fait croire que je feray plaisir aux jeunes Chirurgiens de leur enseigner dans ce Chapitre & dans les deux sui-

vans, quels sont les accidens dont la Saignée peut estre suivie, & les moyens de remedier sûrement, même aux plus funestes & aux plus pernicioeux, afin qu'ils soient en état, si quelque malheur leur arrive en saignant, de se passer en bien des rencontres du triste secours de ces politiques interessiez qui sacrifient tout à leur avarice & à leur propre gloire.

Les accidens qui surviennent à la saignée, sont de trois sortes, très-legers, mediocres, ou très-grands. La premiere disgrâce qui arrive souvent au Chirurgien qui saigne beaucoup, est de manquer d'ouvrir la vène, ou de l'ouvrir si mal que le sang ne sort qu'avec beaucoup de peine.

Le Chirurgien peut manquer d'ouvrir la vène pour plusieurs raisons; premierement parcequ'

elle n'a pas une terne assiette sous la peau, & qu'il ne luy est pas aisé de l'assujettir & de l'empêcher de fuir sous la lancette : Ou parcequ'elle est fort profonde, & que l'Operateur apprehende en faisant l'incision aussi profonde qu'il faudroit, de toucher avec la vène, quelque autre partie dont la blessure seroit dangereuse : Ou parceque son attouchement le trompe, luy faisant croire qu'il y a très-certainement une vène à l'endroit qu'il touche, quoyqu'effectivement elle n'y soit pas.

La vène peut estre mal ouverte, parceque l'incision a esté faite un peu trop haut ou trop bas; ou parceque la vène estant roulante, lors que le Chirurgien cesse de la tenir sujette avec son doigt, pour permettre au sang de sortir, son ouverture ne se rencon-

tre plus vis-à-vis de celle de la peau, qui sert alors d'obstacle à la sortie du sang. La vène est encore mal ouverte quand l'incision est trop petite à proportion de sa grosseur, ou qu'elle est trop grande : mais la trop grande ouverture n'est pas un défaut, pour ainsi dire, car la saignée n'en est pas moins bonne.

Si le Chirurgien manque d'ouvrir la vène, parcequ'elle a fuy sous la lancette, il doit faire en sorte de l'assujettir de nouveau, vis-à-vis de l'incision qu'il a faite, & tâcher de la trouver dans cette même ouverture ; ou s'il ne le peut pas, il doit piquer de nouveau, au dessus, au dessous, ou à l'endroit de quelque autre vène, s'il en paroît, sans marquer aucune crainte ny surprise, comme beaucoup de Chirurgiens qui se trouvent déconcertez dès qu'ils

manquent une saignée, & qui étonnent plus les malades & les assistans par leur propre trouble, que par la faute qu'ils ont faite, qui n'est souvent, comme j'ay dit, que fort legere. S'il a manqué de trouver la véne, pour n'avoir pas fait une incision assez profonde, il peut porter de nouveau sa lancette dans la même incision, jusqu'à ce qu'il la rencontre, ou tâcher de l'ouvrir dans un autre endroit avec plus de succès.

Si son attouchement l'a trompé, il doit toucher en d'autres endroits, & tâcher de juger plus juste du lieu où est la véne, en redoublant son attention durant un plus long-tems : Et si des longs attouchemens & des longues recherches ne luy donnent point de certitude de bien ouvrir aucun vaisseau, il vaut mieux

différer la saignée, du matin au soir, ou du soir au lendemain; car dans cet intervalle la disposition des vènes peut changer, & ceux qui saignent beaucoup, savent par experience, que l'on est quelques fois obligé d'abandonner des saignées, que l'on fait quelque tems après, avec assez de facilité.

Si le sang d'une vène mal ouverte, sort si mal que l'on ne puisse pas espérer de soulager le malade par une telle saignée, il faut le saigner de l'autre bras; ou différer l'operation, si la maladie demande qu'elle soit faite au même bras, principalement si la vène est profonde; car ces sortes de vènes ne peuvent plus se gonfler dès qu'elles ont commencé de se vider, même d'une très-petite quantité de sang. Si l'incision est trop petite, il faut fai-

re la même chose. Si elle est trop grande, & que l'on fasse la saignée pour une legere indisposition, on laisse couler le sang autour du bras; mais si la maladie est grande, & qu'elle demande que le Medecin juge du sang par sa veritable couleur, il faut diminuër l'ouverture, en la serrant un peu, afin que le sang puisse s'élancer; car quand il sort de cette maniere, on en juge mieux, pour les raisons que j'ay rapportées dans le precedent Chapitre.

D'autres accidens qui suivent la Saignée, & qui peuvent encore passer pour legers, sont un petit amas de sang sous la peau, qui forme une petite tumeur qu'on nomme *trombus*, & qui ensuite peut estre cause d'une suppuration legere, precedée d'une petite inflammation avec un peu

de douleur. Une lancette mal polie & mal tranchante peut encore estre cause que la petite incision de la saignée ne se reprend pas facilement , à raison de la violence que la peau a soufferte dans le temps de la division. Les efforts que le malade a pû faire inconsidérément bien-tôt après la saignée , peuvent encore empêcher l'union, en donnant lieu à quelque peu de sang de se glisser sous la peau , & entre les lèvres de l'incision ; ce qui fait qu'il se forme une galle sur la playe, qui incommode le malade pendant quelques jours.

On remedie facilement à tous ces accidens legers, usant d'abord de quelques remedes adoucissans & suppurans , & ensuite de *desiccatifs*, en se servant par exemple , autour de la playe , d'une onction faite chaudement avec

l'huile rofat & le vinaigre, mettant sur l'ouverture un peu de l'onguent *basilicum*, le cerat de Galien par dessus, & un linge en plusieurs doubles, trempé dans l'*oxicrat* tiède. Après l'inflammation apaisée & la suppuration faite, il suffit de mettre sur la playe une petite emplâtre de ceruse brûlée, de *diapalme*, de *minio*, ou de quelque autre semblable, pour dessécher la playe & fermer la cicatrice.

Quelques fois le bras paroît meurtry après la saignée, quand on a trop ferré le bandage, ou aux personnes délicates & difficiles à saigner, quand on a par un long attouchement fait des impressions un peu fortes à l'endroit de l'ouverture, ou quand il s'est épanché un peu de sang sous la peau ; mais cet accident ne cause point de douleur, & il

ne faut au plus que bassiner les endroits meurtris d'un peu d'eau de vie, pour faire reprendre à la peau sa couleur naturelle.

La piqueure de la membrane commune des muscles, est un accident de la saignée, qui a souvent d'assez fâcheuses suites, & assez chagrinantes pour le Chirurgien. Il est à remarquer que cette membrane prétendue est un véritable tendon large, formé de l'extension des tendons & de l'allongement des muscles qui servent à étendre le coude, lequel enveloppe tout l'avant-bras, comme le muscle large, que l'on nomme *fascia lata*, entoure presque toute la cuisse & la jambe; que ce tendon est fort sensible; & qu'ainsi il ne faut pas s'étonner si la piqueure est suivie d'assez grands accidens, comme de fièvre, d'une fort grande inflam-

mation qui s'étend en peu de tems à toute la partie interieure de l'avant-bras ; d'une tumeur dure à l'endroit de la piqueure, qui se termine par un abcez considerable, quelquefois même par plusieurs, depuis la partie supérieure du bras jusqu'à l'extrémité de la main, principalement quand cet accident arrive en des lieux où l'air est corrompu, comme dans les Hôpitaux des grandes Villes ou des Armées, ou à des sujets dont le sang est impur & fort échauffé par la fatigue qu'ils ont soufferte, & par leur mauvais regime ; comme je l'ay vû arriver en l'année 1684. dans l'Hôpital Royal du Siege de Luxembourg, à quantité de Soldats qui avoient esté mal saignez par les Chirurgiens de leur Compagnie.

Quelquefois, à la verité, tous

ces accidens n'arrivent pas, & la fuite de cette piqueure se borne à faire sentir au malade une douleur assez considerable, depuis l'incision jusqu'au pouce, qui l'incommode principalement lorsqu'il veut renverser le poignet, d'autant que cette enveloppe contribue à ce mouvement; & cette douleur ne se dissipe qu'après un long tems.

On s'apperçoit d'abord de cet accident par la grande douleur que le malade ressent dans le tems de la piqueure, laquelle s'étend jusques vers le pouce, où ce tendon se termine. On ne peut se précautionner trop tôt contre les suites dont j'ay parlé, par des deffensifs, comme par l'onction d'huile rosat & de vinaigre, de la même huile battuë avec le blanc d'œuf, le bol d'Armenie, & le cerat de Galien; par deux

saignées faites promptement de l'autre bras. Et quand la douleur, l'inflammation & la tumeur augmentent, il faut se servir du cataplasme anodin, fait avec le lait, la mie de pain, le safran, l'onguent *populeum*, & l'huile rosat; & tâcher de déterminer la supuration à se faire par l'ouverture de la saignée, en appliquant sur l'incision quelque médicament capable de la procurer, comme sont l'emplâtre divine, le *diachilon* avec les gommes, ou le cataplasme fait avec l'ozeille, l'oignon de lys, & l'onguent *basilicum*; & mettre sur tout le bras & l'avant-bras des linges trempés dans l'oxierat tiède. Si l'abcès se produit ailleurs qu'à l'ouverture, il faudra l'ouvrir quand le pus sera formé, & continuer le traitement comme celui d'un autre abcès à l'ordinaire.

Si tous ces accidens n'arrivent pas après cette piqueure, & que le malade se plaigne seulement de la douleur qu'il ressent depuis l'endroit de la saignée jusqu'au poignet, sans inflammation & sans menace de suppuration, il faut pour appaiser cette douleur, se servir de l'onction d'huile rosat mêlée avec l'eau de vie, faite deux & trois fois le jour, bien chaudement. On peut user ensuite de celle de vers avec l'esprit de vin, ou l'Eau de la Reine d'Hongrie, & frotter même tout l'avant-bras avec l'onguent d'*Althea*, ou de *martiatum*, fondus.

La plus grande peine qu'ait le Chirurgien dans ce traitement, lors que les accidens sont considérables, est de se rendre maître de l'esprit du malade & des assistans, pour empêcher l'éclat qui luy est toujours désavanta-

geux. Il y pourra réussir par le soin qu'il aura de bien pancer le blessé, de le visiter plusieurs fois par jour, & luy faire voir par sa contenance ferme & résoluë, que rien ne l'étonne, qu'il est seur d'un bon succez & de maîtriser facilement tous ces accidens par le moyen des remèdes.





*De l'Eresipele qui survient après
la Saignée ; de la piqueure
du Tendon , & de celle du
Nerf.*

CHAPITRE XIX.



Rois grands accidens & difficiles à surmonter, suivent quelques fois , ou accompagnent la saignée. Le premier est un Eresipele obstiné & malin : Le second est de piquer avec la véne un nerf ou un tendon ; & le troisième est d'ouvrir l'artere , au lieu de la véne, ou de les ouvrir l'un & l'autre en même tems. Je
trai-

traitteray dans ce Chapitre des moyens de remedier à l'Eresipele, à la piqueure du nerf & à celle du tendon, & dans le suivant, je m'expliqueray sur l'ouuerture de l'artere, où je donneray la maniere de prevenir les accidens dont elle est suivie, & de s'opposer même à leur progresz quand ils sont dans leur plus grande vigueur.

C'est souvent avec beaucoup d'injustice que l'on attribüe à l'ignorance du Chirurgien, par quelque faute commise en faisant l'incision de la vène, la cause de l'Eresipele qui survient après la saignée; car quoyque la piqueure de la membrane musculeuse, celle du nerf ou du tendon puissent quelquefois donner lieu au séjour du sang bouillant & bilieux qui fournit la matiere de cette maladie, dans les endroits où on la voit paroître, il est néanmoins conf-

tamment vray , que l'Erefipele succede quelquefois à l'ouverture de certaines vènes si grosses & si apparentes , que le Chirurgien le moins expert ne pourroit en les ouvrant toucher aucune partie, dont la blessure pût donner lieu d'apprehender le moindre accident.

On ne peut donc alors attribuer raisonnablement la cause d'un accident si fâcheux , qu'à la mauvaise disposition du sang du malade , que l'ouverture de la vène a déterminé à se porter par le moyen des arteres , vers la partie où elle s'est faite suivant la loy du mouvement circulaire , avec tant d'abondance & de rapidité qu'il n'a pû ensuite retourner par les vènes avec la même facilité ; & ce qui confirme une conjecture si vray-semblable, c'est qu'en même tems que ce sang bouillant

& impetueux cause une inflammation extraordinaire, & une tres-grande tension au bras saigné, la même inflammation arrive au p^{ou}mon, qui cause au malade la difficulté de respirer, le crachement de sang & tous les accidens de la *peripneumonie*, & dont il meurt quoyqu'on puisse faire, après l'entiere resolution de l'Eresipele, comme je l'ay veu arriver plus d'une fois; joint à cela que l'inflammation est souvent moins grande au lieu de la saignée qu'à d'autres endroits qui en sont fort éloignez.

L'Eresipele paroît assez par la grande enflure du bras qui s'étend depuis l'épaule jusqu'à la main, avec une fusée qui se continuë depuis l'aisselle jusqu'au coude; toute la peau est rouge & fort enflammée, & la rougeur est tantost plus grande dans un en-

droit & tantost dans un autre. La fièvre continuë s'allûme, le malade ressent une douleur *tensive* & brulante qui ne luy donne point de repos, la difficulté de la respiration se declare, les crachats deviennent rougeâtres, & la ferveur du sang se fait connoître par la grande chaleur qui se repand dans toute l'habitude du corps.

Pour remedier à tous ces accidens, il faut d'abord avoir recours à la saignée de la partie contraire, & la réiterer jusqu'à cinq, six, sept & huit fois en fort peu de tems, pour faire promptement une grande *diversion*. Il faut en même tems, pour moderer l'ardeur du sang, se servir de remedes intérieurs & extérieurs.

A l'égard des remedes intérieurs, le Chirurgien doit prendre l'avis du Medecin, quand il est

dans un lieu où il peut espérer d'avoir cet avantage ; mais s'il ne peut pas se promettre d'estre assisté d'un tel secours , il doit rappeler toutes ses connoissances pour tirer son malade du danger qui le presse , & mettre à couvert sa propre reputation.

Il commencera pour cet effet à faire observer au malade un regime exact qui tende à humecter, rafraichir & purifier toute la masse sanguinaire, le reduisant à ne rien prendre que des bouillons faits avec le veau, la volaille & les feuilles de chicorée, de laitue, de pourpier, cerfeuil, bourache & buglose, & un peu de gelée qui ne soit pas trop nourrissante.

Il luy conseillera de boire beaucoup de tisanne faite avec les racines de scorsonnaire, guimauve, nenuphar, chienden & reglisse ; & tous les soirs il luy fera

prendre deux prises *d'aposome* fait avec la même tisanne , dans laquelle on fera bouillir les quatre semences froides , après quoy l'on y dissoudra une once de sirop de guimauves & autant de *diacodium*.

S'il arrive que l'Eresipele s'étende beaucoup , & gaigne jusqu'à la poitrine , il ne sera pas mal de luy faire prendre au matin dans son premier bouillon , ou dans quelques eaux cordiales , comme sont celles de scabieuse , de *scordium* , de chardon benit , de scorsonnaire ou *d'alleluia* ; la poudre de viperes , pour purifier son sang , rectifier sa depravation , calmer l'irregularité de ses mouvemens , & fortifier les parties interieures , contre les impressions de cette bile farouche , repandue dans toute la masse des humeurs. Il fomentera le bras attaqué de l'Eresipele avec

la decoction tiede de l'eau simple, dans laquelle on aura fait bouillir la racine *d'althea*, les feuilles de mauves, guimauves, violiers, parietaire, fenecoon, bête, mercuriale; ajoutant après l'ebullition, un peu de vinaigre rosat, & renouvellera cette fomentation trois & quatre fois dans la journée; il trempera des linges en plusieurs doubles dans cette même decoction, qu'il appliquera chaudement sur la partie malade, ou bien il l'endura d'un liniment composé avec les suc de *solanum*, de plantain & de *sempervivum*, les mucilages des semences de *psilium*, de lin & de fenugrec, tirez dans l'eau de roses, l'huile de pavot, le camphre, le saffran & le cerat de Galien: S'il n'ayme mieux appliquer sur cette même partie le cataplâme anodin de lait & de mie de pain blanc, cuits ensemble, en

consistance de bouillie fort claire, y ajoutant ensuite les jaunes d'œufs, le saffran, l'huile rosat : Et si la douleur est extrême, l'extrait liquide d'opium.

Quand la douleur & l'inflammation sont un peu modérées, il est bon de se servir d'un cataplasme un peu plus *resolutif*, fait avec les farines d'orobes, de lupins, & de graine de lin, cuits dans l'oximel, ajoutant ensuite les fleurs de roses de camomille & de melilot & les huiles d'anet & de milpertuis.

Si l'Eresipele cause des ulceres en quelques endroits du bras, il usera pour les bassiner d'une lotion faite avec l'*aristoloche*, la pervenche, la petite centauree, la gentiane, l'absinthe & le *sanicle*, & il appliquera dessus, après la lotion faite, l'onguent *nutritum*, le *pompholix*, le *dessicatif* rouge, l'on-

guent de Ceruse, le cerat fantalin ou d'autres semblables dessiccatifs.

Si la grandeur du mal fait craindre l'extinction de la chaleur naturelle & la mortification, il se servira des remedes que je proposeray incontinent contre la gangrene en parlant de la piqueure du nerf & du tendon.

De tous les accidens de la Saignée, il n'y en a point dont les suites soient si dangereuses que sont celles de la piqueure du nerf & du tendon ; car quoyque les deux parties soient différentes, leurs blessures sont à peu près suivies des mêmes symptomes, & la maniere de les traiter est toute semblable.

Il est assez rare que le Chirurgien pique en saignant, le principal conduit du nerf, qui se trouve au bras au dessous de l'artere qui

accompagne la *basilique* ; car étant placé de cette manière , il faudroit que l'on fit pour l'atteindre une ponction extrêmement profonde. *Ambroise Paré* , assûte neanmoins que ce nerf fût piqué en sa présence au Roy Charles IX. & que ce grand Prince fût long-tems incommodé de cette piqueure , après même que l'on eût avec peine appaisé la fougue des premiers accidens , par les remèdes , dont on se servit à l'heure même , & que l'on continua dans la suite.

Il arrive bien plus souvent qu'en voulant ouvrir la *mediané* qui est quelquefois fort enfoncée , on touche le tendon du muscle que l'on nomme *Biceps* , qui sert avec un autre que l'on appelle *Brachial* interneur , à faire plier l'avant-bras , attendu que cette vène est pour l'ordinaire immédiatement au dessus ou à côté de ce tendon ,

En un mot, soit que l'on touche le nerf ou le tendon, on le connoît d'abord par l'extrême douleur que le blessé ressent dans l'instant de la piqueure, par la tumeur enorme qui arrive au bras accompagnée de pulsation tres-grande, d'inflammation excessive, & de la fièvre continue, & si on ne remédie promptement à tous ces symptomes, la convulsion survient au blessé, & il ne tarde gueres à tomber dans le delire, aussi bien que la partie blessée, en gangrene & en mortification, qui emportent le malade en fort peu de tems.

La Saignée frequemment reïtérée est d'un grand secours, pour prevenir d'abord, & moderer tous ces facheux accidens. Le regime du malade doit être semblable à celui que j'ay proposé pour l'*Erysipele*, la tisanne & les bouil-

lons rafraichissans , les clisteres laxatifs , les *Aposemes* , conviennent aussi dans cette occasion ; Mais la principale application du Chirurgien doit estre à traiter la partie blessée. La premiere veuë qu'il doit avoir pour bien reussir est d'appaiser la douleur , d'empêcher le grand depest dont cette blessure est toujours suivie. Il faut pour cela se servir de defensifs , sur les endroits éloignez de la playe , au dessus & au dessous , faits avec l'huile rosat , les blancs d'œufs , le bol d'armenie , les sucres de *solanum* & du *semper-vivum* & le vinaigre ou l'oxicrat fait avec les eaux de plantin , de morelle , de roses , de jusquiame , de cigüe & le fort vinaigre en plus grande quantité que dans l'oxicrat ordinaire , dont on se sert simplement pour rafraichir. Les Auteurs proposent d'insi-

nuer dans la playe chaudement des huiles de parties subtiles , capables de desfleicher & absorber l'humidité qui sort du nerf , laquelle acquiert bien-tost une qualité maligne , acre & piquante. *Guy de Chauliac* appelle cette humidité ainsi degenerée de son état naturel *sanie nitreuse & erugineuse* , contre laquelle il propose l'usage de l'huile de *sabine* , preferablement à celuy de toutes les autres huiles. A son défaut l'on peut se servir de l'huile de *therebentine* mêlée d'eau de vie , ou de l'huile d'*hipericon* , de lis , de Renard , de *castoreum* , d'éuphorbe & de l'huile d'œufs , si la douleur est excessive ; & si l'on manquoit de ces huiles composées , on pourroit employer l'huile commune dans laquelle on auroit fait bouillir de la ruë & de l'anet. Il faut frotter tout le bras

long-tems & chaudement avec les huiles de roses, de camomille & de lis mêlées ensemble, avec du fort vinaigre, puis l'entourer & le couvrir de cataplâmes semblables à ceux que nous avons cy-devant proposés contre l'Eresipele, ou d'une emplâtre de *diacalciteos* ou *d'oxicroceum* dissous dans l'huile rosat & le vinaigre, ou de fomentations *emollientes* & quelque peu *resolatives*, aiguisées d'un peu de sel armoniac.

Quoyque tous ces remedes ayent été judicieusement prescrits par ceux qui ont écrit des playes des nerfs, & qu'ils puissent beaucoup contribuer à leur guerison, il arrive néanmoins fort souvent qu'ils ne produisent pas l'effet que l'on en attend, parce qu'ils ne sont pas assez puissans pour détruire efficacement la cause des facheux accidens qui succedent

à ces sortes de playes. Or la cause de tous ces accidens est le suc nerveux qui s'échape par l'extrémité du nerf ou du tendon piqué, & qui étant hors de s^{on} lieu naturel, se fermente, irrite les parties qu'il touche, & oblige par cette irritation le muscle à se gonfler & à se contracter ; ce qui cause un grand trouble dans les esprits qui abordent sans cesse à ce muscle, & cette agitation se communiquant bien-tôt aux muscles voisins qui reçoivent leur suc & leurs esprits des mêmes nerfs, les oblige de même à se gonfler, donne lieu à une grande tension qui empêche le retour du sang par les vènes qui sont pressées par ce gonflement, & le sang qui s'arreste de plus en plus autour de ces muscles tendus, cause en peu de tems l'enflure & l'inflammation qui arrivent à tout le bras, &

qui s'augmentent à un tel point que la fièvre continue survenant, accompagnée de convulsion & de delire, la gangrene suit & la mortification entiere de tout le bras, si l'on n'a de bonne heure recours à la Chirurgie pour empêcher le progrès de cette *Iliade* d'accidens.

Le moyen que la Chirurgie fournit est de dilater la playe pour donner une issue libre à la mauvaise *sanie* qui séjourne sur le nerf ou sur le tendon, & pour donner lieu au Chirurgien de porter aisement ses remedes jusqu'au fond de la playe, c'est le sentiment de tous les habiles Praticiens. *Guy de Chauillac* est formel sur cet article, quand après avoir enseigné que la principale intention que l'on doit avoir en traitant la piqueure du nerf, est d'extraire la *sanie erugineuse* du fonds de la

playe, il dit, de l'autorité d'*Henric*, que le plus seur moïen pour cela est de couper les tegumens avec un rasoit. *Ambroise Paré* conseille la même chose, & tous ceux qui ont veu de ces sortes de blessures sçavent par experience qu'il ne faut pas attendre bien tard à faire des grandes incisions, pour découvrir le fonds du mal, & empêcher le sejour des matieres, d'autant que ces ouvertures trop long tems différées n'ont pas le succez qu'elles auroient, si on les faisoit dans le commencement.

Après une suffisante dilatation faite au dessus, au dessous & jusqu'au fonds de la playe avec le bistoury, ou les ciseaux courbez, plutôt plus grande que trop petite, il faut couler dans l'ouverture le beaume d'*Arceus* fondu & assez chaud, ou l'onguent digestif fait avec la therebentine, lavée dans

l'eau de vie , la poudre de mirthe , l'huile d'œuf & la gomme élemi : remplir la playe de plumaceaux en quantité suffisante sans rien forcer , continuer sur toute la partie tumescée les mêmes onctions & les mêmes cataplasmes , emplâtres ou fomentations , jusqu'à ce que les accidens étant cessés & la supuration faite , il faut incarner , dessécher & cicatrifer cette playe à l'ordinaire.

Mais la chose ne reussit pas toujours avec tant de bonheur , quand le Chirurgien ou par ignorance , ou de crainte de faire éclater sa faute à son desavantage , & d'étonner le malade & les assistans , tarde trop à faire de luy même cette declaration ou à se fortifier pour la bien faire du conseil de ceux qui peuvent voir plus claire que luy , dans une affaire où il se peut abuser pour y

prendre trop d'intérêt.

Surquoy il est à remarquer que dans cette rencontre où le blessé court un tres-grand danger , le Chirurgien ne doit plus garder de mesures sur ce qui le regarde en son particulier , & qu'il doit au contraire en bonne conscience sacrifier sa propre reputation au bien de celuy qu'il traite , pour reparer autant qu'il peut la faute qu'il a commise. Outre qu'il luy est plus avantageux de choisir luy même les Consultans , que d'attendre le choix du malade , ou de ceux qui entrent dans ses intérêts , qui ne manqueront pas d'en demander lorsqu'il ne sera plus tems peut-être.

C'est un grand malheur pour un Chirurgien qui a mal réussi dans la saignée , de tomber entre les mains de certains consultans mal intentionnés ou peu habiles,

car il s'en trouve de ces deux sortes , & c'est sagement fait à luy, comme nous avons dit, de demander d'abord quelques-uns de ceux dont il croit les avis salutaires, desintereffez & sinceres, pour ne pas s'exposer à la censure , & à la politique de ceux que j'ay designés qui ne courent de malade en malade que pour s'approprier souvent les pratiques de leurs Confreres.

Si donc après la dilatation de la playe que l'on aura faite trop tard, les accidens subsistent, la tension, la fièvre & la convulsion continuent, & si l'on s'apperçoit de la suffocation de la chaleur naturelle par les vescies, par le changement de la couleur rouge de la peau qui étoit fort enflammée en une couleur fusque & brune qui tende à lividité, par le flétrissement & la pesanteur de la

partie, & par une certaine odeur fade & pourrissante qui saisit d'abord l'odorat, dès que l'on approche du malade, c'est alors qu'il n'y a point de tems à perdre & qu'il faut continuer à se servir de la Chirurgie pour appaiser la convulsion, diminuer la tension, rappeler la chaleur naturelle & empêcher l'entiere mortification de la partie blessée.

Pour appaiser la convulsion, les Auteurs proposent de couper totalement & transversalement le nerf ou le tendon, fondez sur une raison assez plausible, qui est que le nerf ou le tendon coupez entierement, ne sont plus contrainsts dans leurs contractions, & que c'est cette contrainte qui cause & entretient la convulsion. Pour moy j'avouë qu'il est facheux d'en venir à cette extremité qui prive la partie de son ac-

tion , mais quand les maladies sont venues à certains termes , il n'y a plus de menagement à avoir , & il faut tout faire pour sauver la vie au malade. Ce remede n'est pourtant pas si certain qu'il ne manque quelquefois , lorsque la convulsion ayant continué long-tems , les esprits sont dereglez jusques dans leur principe ; & l'on a vu des blesez auxquels les convulsions ont continué non seulement après les tendons totalement coupez , mais même après l'emportement du bras , & qui ont subsisté jusqu'à ce que la convulsion des organes de la respiration les ait emportez.

Pour diminuer la tension excessive , il faut faire sur toute l'étendue de l'enflure , principalement aux endroits où il y a des vescies , où l'épiderme se separe & où la couleur de la peau

change , un grand nombre de scarifications qui penetrent jusqu'au vif ; ce que l'Operateur connoitra par les cris du blessé, & par le sang qui sortira des ouvertures : Il est à propos de commencer les incisions dans la partie la plus basse & de les continuer jusqu'au haut de l'enflure, en telle sorte que les angles inferieurs des incisions superieures se trouvent engages entre les angles superieurs des inferieures, afin de ne point causer de contrainte à la peau. On peut dans la suite augmenter le nombre des scarifications selon le progres du mal, & rendre même celles que l'on a faites d'abord plus longues & plus profondes, quand la gangrene ne s'arrête pas , afin de pouvoir porter les remedes jusqu'au fonds de la pourriture.

C'est par le moïen de ces remedes qui doivent être fort chauds &

fort penetrans que l'on peut rappeler la chaleur naturelle presque éteinte en relluscitant les esprits, & en donnant du mouvement au sang ; l'on peut se servir pour cela d'une fomentation faite avec la theriaque dissoute dans l'esprit de vin animé de sel armoniac, ou de l'eau jaune, faite avec l'eau de chaux & le sublimé corrosif. Quelques-uns n'approuvent pas ce remede qui peut, à ce qu'ils pretendent, causer un transport au cerveau, par la disposition que le mercure a toujours de se porter vers les parties superieures pour causer la salivation. J'avouë que l'on a des exemples de ce mauvais effet ; mais ils sont rares. Et cela n'empêche pas que la plupart des Chirurgiens ne se servent avec succès de ce remede pour arrêter le progres de la pourriture & pour maitriser les ulceres rongeurs

geans qui résistent aux remèdes ordinaires.

La fomentation faite avec le fort vinaigre chargé de sel commun, mêlé avec l'eau de vie, le miel rosar & l'onguent *Egyptiac*, est encore un bon remède pour fomentier chaudement la partie *scarifiée* ; & après l'avoir lavée long-tems avec cette liqueur, ou les précédentes, ou quelque autre de même vertu, que chacun peut composer selon son idée, il faut tremper un grand nombre de plumaceaux dans cette même liqueur, & en garnir les ouvertures, après les avoir enduits d'un onguent propre à procurer par une suppuration convenable, la séparation des chairs gangrenées & corrompues.

Cet onguent peut estre composé de therebentine lavée en eau de vie, des poudres de myr-

the & d'aloës, des onguens *Egyptiac* & *basilicum*, avec les huiles d'absinthe & d'*hypericon*. Les incisions estant bien remplies de ces remedes, ou d'autres semblables, il est bon d'envelopper toute la partie d'un cataplasme composé pour empêcher la pourriture, resoudre, dessécher & appaiser la douleur, tel que pourroit estre celuy que l'on composeroit de farines de fèves, d'orge, d'orobes & de lupins cuites dans l'oximel avec le sel commun, le miel rosat, le suc d'absinthe & de marube, les poudres d'aloës, de mirthe, de mastic, & sur la fin l'eau de vie pour le rendre d'une consistance plus molle.

Il y a des Praticiens qui blâment sans raison l'usage des cataplasmes en ces occasions, parce qu'ils prétendent qu'en chargeant trop la partie, & bouchant les

pores, ils empêchent la transpiration des vapeurs putrides, & pour cela ils aiment mieux se servir pour envelopper la partie gangrenée, de compresses trempées dans les fomentations susdites, mêlées avec le vin aromatique; & pour conserver à ces linges trempez, la chaleur qu'ils ont quand on les applique, ils font mettre aux environs de la partie malade, des bouteilles remplies d'eau fort chaude, ou des briques, ou des tuilles échauffées, que l'on entoure de linges en plusieurs doubles, de crainte qu'elles n'agissent trop puissamment sur les parties où la chaleur & le sentiment languissent, & qui pourroient, comme il arrive assez souvent, souffrir des brûlures fort considérables, sans que le malade ressentit une violente douleur qui l'obligeât de s'en plaindre.

Il faut encore remarquer qu'il est nécessaire de renouveler tous ces remèdes deux & trois fois le jour, afin qu'ils agissent plus puissamment ; enfin l'attention que l'on doit avoir à bien traiter la partie gangrenée, par des remèdes topiques, ne doit pas empêcher, pour préserver les parties nobles de l'impression des vapeurs pourries que les vènes leur peuvent reporter, que l'on ne fasse prendre aux bleffez des potions cordiales, pareilles à celles que j'ay proposées dans le traitement de l'*Eresipelle*, & que l'on applique sur la region du cœur, quelque *Epitème* tel que pourroit estre celui qui seroit composé des eaux de chardon benit, de buglose, de bouroche, de roses, d'eau Theriacale, du suc de citron & de *solanum*, du vinaigre rosat, des poudres des trois san-

taux, de *diamargaritum frigidum*, des confectïons d'*Alkermes* & d'Hyacinthe, & des trochisques de camphre.

Que si l'on ne peut par tous ces moyens arrêter le progrez de la mortification, & qu'il parroisse par des petits frissons, des nausées, des soulevemens d'estomac, que le cœur commence d'estre blessé des mauvaises vapeurs qui s'élevent de la pourriture, il faut venir au plutôt à l'extrême remede, qui est d'emporter en même tems la maladie & la partie où elle a son siege; & ne pas imiter ces malheureux Chirurgiens qui tâchent, en differant cette operation jusqu'à l'extrémité, de faire en sorte que la terre couvre au p'ûtôt leur faute, afin de s'exemter de voir un homme qui par le defaut de son bras, la leur reprocheroit continüelle-

ment. Mais il arrive rarement que l'on soit obligé d'en venir à cette extrémité, quand on se précautionne à l'instant de la blessure, & que l'on continue de faire en bon ordre tous les remèdes que j'ay proposés.





*De l'Anevrisme qui suit la
Saignée, & des moyens
d'y remédier.*

CHAPITRE XX.



Uoyque l'*anevrisme* qui survient après la Saignée, ne soit pas un accident dont les suites soient si fâcheuses que celles de la piqueure du nerf ou du tendon, il a néanmoins plus d'éclat, & cause au Chirurgien dans la suite du tems, plus de scandale, & dans l'instant même plus de trouble & plus d'étonnement.

Ayant fait reflexion là-dessus,

il m'a paru qu'il y a d'anciennes raisons qui ont donné lieu à la prévention qui s'est répandue parmy le peuple, de la grandeur de cet accident, & qu'il y a eu d'autres raisons depuis & qui durent encore, qui entretiennent cette même opinion; après avoir donné quelque éclaircissement à ces reflexions, il sera aisé de comprendre pourquoy le Chirurgien se trouble souvent luy-même, & se trouve déconcerté lors qu'il a le malheur d'ouvrir l'artere en saignant, laquelle ouverture est le plus souvent suivie d'*aneurisme*.

La perte du sang, de quelque maniere qu'elle soit arrivée, a toujours causé beaucoup de surprise & de crainte à toutes sortes de personnes, par l'experience que l'on a toujours eue de la foiblesse où elle reduit en peu de tems ceux qui la souffrent, &

de la mort même qu'elle leur cause lors qu'elle continuë, & qu'elle est démesurée : Ce qui a donné lieu à cette maxime qui n'est pas ignorée des plus simples, *que la vie est dans le sang.* Or comme l'ouverture d'une artère, à moins qu'elle ne soit très-petite, est toujours suivie d'un flux de sang fort impetueux, que l'on ne peut arrêter, comme je l'ay dit ailleurs, en certains endroits du corps où la compression & la ligature n'ont point de lieu, & qui est toujours difficile à reprimer dans les lieux mêmes où l'on peut mettre ces deux moyens en usage, il ne faut pas s'étonner si l'ouverture d'un tel vaisseau donne de la crainte généralement à toutes sortes de personnes, & si les moins éclaircz prévenus de la grandeur de cet accident, disent, dès le moindre petit mal

qui leur arrive au bras après une saignée, qu'il faut que l'on leur ait piqué l'artere, & qu'ils en seront estropiez.

Une autre raison qui n'a pas de moindres fondemens, a autrefois beaucoup contribué à établir cette creance parmy le peuple, c'est la cruelle operation dont les Chirurgiens se servoient pour guerir l'*anevrisme*, le plus souvent sans autre succez que de causer la mort au blessé, ou du moins la perte ou l'impuissance de la partie où l'on faisoit cette operation, qui consistoit à passer au travers du bras, jusqu'auprès de l'os, du côté des vaisseaux, une forte éguille garnie d'un cordonnet ferme, pour engager generalement toutes les grandes vénes, arteres & même les muscles, afin de se rendre plus certainement maître du sang, en faisant l'ou-

verture de l'*aneurisme* ; mais il arrivoit le plus souvent de cette exacte interception, que la partie tomboit en gangrene , le blessé en convulsion , & qu'après avoir souffert de grandes douleurs , la mort finissoit ses peines.

C'est une chose étonnante que cette funeste operation ait esté pratiquée depuis trente années par les Chirurgiens de la premiere volée, & qu'elle le soit encore dans les Provinces par les anciens Operateurs, qui suivent aveuglément , & souvent même avec obstination, ce qu'ils ont vû faire à leurs Maîtres ; cela est, dis-je, surprenant, veu que l'on trouve dans le Livre de *Guy de Chauliac*, qui est entre les mains de tous les Chirurgiens , depuis plus de trois cens ans, une maniere d'operation pour l'*aneurisme* , toute semblable à celle dont tous les

Chirurgiens de Paris se servent depuis qu'ils ont ouvert les yeux, pour traiter cette tumeur, sans mettre les blesséz dans un danger presque certain de perdre la vie. Voicy comme cet Auteur parle dans le quatriéme Chapitre de la deuxiéme Doct. de son second Traité, où mettant l'*anevrisme* au rang des *apostémes* des bras, il dit, „ Qu'elle se guérit en „ deux manieres, ou par une em- „ plâtre styptique , aidée de la „ compression faite par un bandage semblable à celuy dont „ on se sert pour la rupture ; ou „ bien en découvrant l'artere, la „ liant haut & bas , & coupant „ ce qui est entre les deux ligatures.

Ambroise Paré, qui n'est pas un Ecrivain moins celebre parmy les Chirurgiens, en fait une description encore plus exacte , à la fin

du septième Livre des Tumeurs.
Voicy ses mots. „ Partant je con-
„ seille au jeune Chirurgien qu'il
„ se garde d'ouvrir les *aneurismes*,
„ si elles ne sont fort petites, &
„ en parties non dangereuses, cou-
„ pant le cuir au dessus, le sepa-
„ rant de l'artere, puis on passe-
„ ra une éguille à seton, enfilée
„ d'un fort fil par dessus l'artere,
„ aux deux côtez de la playe,
„ laissant tomber le fil de soy-
„ même ; & ce faisant nature
„ engendre chair qui fera cause
„ de boucher l'artere.

Que si on a lieu de s'étonner
que tant de Chirurgiens, d'ail-
leurs fort habiles, ayent tardé si
long-tems à suivre de si bons
guides, faute d'application dans
la lecture de ces deux Auteurs,
l'on a encore plus de sujet de
blâmer ceux qui ayant connu
depuis les moyens de traiter les

aneurismes, avec beaucoup de facilité, n'ont pas laissé d'en faire un grand mystere, & d'exagerer aux bleffez la consequence & le danger de leur blessure, quoyque la réussite d'un tel traitement soit sûre & certaine, quand on s'y prend de bonne heure, & que l'on y procede avec methode, suivant les régles que je vais tâcher de donner incontinent.

La conduite inexcusable dont les restaurateurs de cette operation se sont servy pour se rendre celebres, & pour faire éclater d'avantage leur nom, a bien humilié dans leurs tems les Chirurgiens à qui il estoit arrivé d'ouvrir des arteres en saignant, & humilie encore à present leurs successeurs, puisqu'au lieu de se servir du bonheur de leurs experiences dans le traitement de cette tumeur, pour soulager leurs

Confreres malheureux , en rendant cette operation commune & aisée , en faisant leurs efforts pour détromper les blesez de la prévention qu'ils ont sur la grandeur de leur mal, en leur faisant esperer une guerison prompte & facile , & en leur donnant sur le champ un prompt secours , sans bravade & sans forfanterie ; on en a vû quelques-uns souffler le feu de la discorde , animer les blesez à la poursuite des Operateurs infortunéz , & faire publier jusques dans les Gazettes étrangères , qu'ils estoient seuls capables de réussir dans de semblables cures , quoyqu'il n'y ait point de Chirurgien , pour peu qu'il soit éclairé de bons principes , & pour peu qu'il ait d'usage dans son Art , qui ne puisse , ayant vû faire cette operation , la faire ensuite avec tout le succez possible.

La prévention qu'un procédé si peu charitable a introduite dans tous les esprits, est cause que les Magistrats, sur les plaintes qui leur sont faites, traitent les Chirurgiens qui tombent dans ce malheur, avec beaucoup de severité; ce qui fait que ces infortunez envisageant dans l'instant de ce même malheur, le desastre dont ils sont menacez, se déconcertent, & ne sont plus en état de prendre d'abord de justes mesures pour reparer leur faute: ce qui seroit souvent facile à faire, & par consequent avantageux & pour le malade & pour le malheureux Operateur.

On m'objectera sans doute, que le Chirurgien qui ouvre une artere en saignant, fait une faute considerable, & qu'il en doit par consequent souffrir le dommage, préferablement au blessé. Je ré-

pons à cela, qu'il est vray que le Chirurgien fait une faute , mais qu'il faut considerer qu'il n'est pas toujours en son pouvoir de l'éviter , principalement quand il est obligé , pour de grandes & longues maladies, de saigner plusieurs fois un malade , d'un même bras, à qui l'on ne peut tirer du sang à ce bras là même que de la vène qui accompagne l'artere, & qui est naturellement petite , profonde & cachée : Car tous ceux qui ont l'usage de la Saignée , sçavent que quand on saigne plusieurs fois une même vène , les tegumens s'élevent au dessus, la vène même se flétrit, & que l'on est obligé , pour la bien ouvrir , de plonger la lancette beaucoup plus profondément, dans les dernieres saignées, que dans les premieres ; ce qui ne se peut faire sans risquer quel-

que chose à l'égard de l'artere qui en est fort proche, & de l'éloignement de laquelle on ne peut pour lors juger avec certitude. Et ce qui confirme ce que j'avance, c'est que parmy les Chirurgiens qui ont eu plus de reputation pour la Saignée, il n'y en a eu aucun jusqu'icy à qui il ne soit arrivé d'ouvrir des arteres, quoyqu'il y en ait eu de plus heureux que d'autres, pour empêcher le grand éclat de ces ouvertures.

On me dira peut-estre encore qu'il vaudroit mieux dans ces occasions, ne point saigner les malades, que de risquer cet accident, mais il est bien difficile à un Chirurgien de s'en dispenser, quand le Medecin le juge à propos, & qu'il fait connoître aux assistans, que la guerison du malade dépend d'une saignée;

car pour lors, si l'un refuse de la faire, il en vient un autre moins scrupuleux qui l'entreprend, & la fait le plus souvent avec succez. Mais sans perdre plus de tems à justifier les malheureux Chirurgiens, en ce qui regarde l'ouverture des arteres, & à reprocher à leurs Confreres leur adroite politique, il est mieux d'enseigner aux jeunes Eleves les moyens de remedier sûrement à ce fâcheux accident, pour leur donner lieu en bien des rencontres de se mettre à couvert de ces sortes d'injustice.

Il faut pour cela sçavoir premierement qu'il resulte pour l'ordinaire de l'ouverture que l'on fait à l'artere en saignant, deux effets differens, qui sont également mauvais, c'est ou de ne pouvoir se rendre tellement maître du sang, par le bandage, par

les remèdes astringeans & *stip-
tiques*, qu'il ne se perde de tems
en tems, sans qu'il se fasse de
tumeur *aneurismale*, & c'est ce
qui étonne encore plus le blessé
& les assistans ; ou bien il arrive
qu'une cicatrice entière & par-
faite se faisant à la peau, sans que
l'ouverture du corps de l'artere
se réunisse, l'épanchement du
sang arteriel qui se fait sous cet-
te même peau, forme une tumeur
que l'on nomme *aneurisme*.

Que quelquefois cette tumeur
est fort petite, & reste long-tems
bornée aux environs de l'ouver-
ture, en sorte même qu'elle ren-
tre & s'évanouit lors qu'on la
presse, au lieu que d'autres fois le
sang ne trouvant pas de bornes
assez fortes pour empêcher, son
progrès dans les cellules des
membranes, la tumeur s'augmen-
te en fort peu de tems.

L'on connoît que l'artere a esté ouverte en saignant, par l'impetuosité du sang qui sort, par sa maniere de sortir qui marque une espece de pulsation reglée, par sa couleur étincelante & vermeille, & parcequ'il fait un petit bruit en sortant, quand l'ouverture est étroite.

Un Chirurgien sage & prudent, à qui le malheur arrive d'ouvrir une artere, doit dans l'instant avoir égard à trois choses; à se rendre maître du sang, à faire ce qu'il peut pour empêcher qu'il ne se fasse une *aneurysme*, & cacher cette disgrâce, s'il se peut, à son malade. Pour arrêter le sang, lorsque l'artere est ouverte, on propose d'abord d'en tirer jusqu'à ce que le malade tombe en syncope; il y a néanmoins une distinction à faire, car il est bien vrai que si l'ouverture est gran-

de, & que le sang sorte librement, une grande saignée qui reduise le malade en defaillance, est un fort bon moyen pour l'arrêter aisément : mais si l'ouverture est étroite, & que la tumeur commence à paroître par l'extravasation du sang sous les tegumens, il faut au plutôt lâcher la ligature, faire un bandage qui fasse une suffisante compression, & saigner même le blessé sur le champ de la partie contraire.

Sur quoy il est bon de remarquer qu'il vaut mieux que le Chirurgien avouë d'abord sa faute, pour avoir lieu de prendre toutes ses précautions, que de la celer dans l'esperance qu'elle ne sera pas connue, comme il arrive quelquefois, principalement aux enfans, dont les arteres se réunissent plus aisément que celles des autres personnes qui ont

atteint un âge plus avancé, les tuniques qui forment ces conduits n'ayant pas encore acquis dans ce premier âge, toute leur solidité.

Un Chirurgien soigneux de son devoir & de sa reputation, doit toujours avoir sur luy un bandage propre pour arrêter le sang d'une artere, en cas que le malheur luy arrive de l'ouvrir, & ce bandage doit estre fait d'une bande trois ou quatre fois plus longue que celle dont on se sert pour une saignée ordinaire, de trois ou quatre compressees de plus en plus larges ; la premiere desquelles doit estre garnie de quelque chose de solide, comme d'une moitié de fève desséchée, d'une piece de monnoye très-petite, si l'on n'aime mieux mettre immédiatement sur l'ouverture un petit tampon de papier

mâché, ou quelque autre corps solide, capable de la boucher exactement. Ce premier bandage doit estre semblable à celuy de la saignée ordinaire, si ce n'est qu'il est à propos qu'il soit un peu plus serré. On doit ensuite appliquer le long du tronc de l'artere, à la partie interieure du bras, une compresse de deux doigts plus large que la premiere, qui commence au milieu de l'avant-bras, & finisse vers l'aisselle. Cette compresse ainsi appliquée avec cette deuxième bande, reprime un peu la pulsation de l'artere, & contribuë par ce moyen à empêcher la sortie du sang.

Le mieux seroit ensuite que le blessé gardât le lit dans un grand calme, durant sept ou huit jours, son bras mollement appuyé, sans lever le bandage durant

rant tout ce tems : Mais si des affaires pressantes l'obligent de sortir, il faut du moins que son bras soit soutenu d'une bonne écharpe, & qu'il ne s'en serve pour aucune action violente. Et si malgré toutes ces précautions, le sang s'échappe après quelques jours, le plus seur est de ne pas differer à faire l'operation que je décriray incontinent.

Il arrive le plus souvent que la playe extérieure des tegumens, se réunit parfaitement, comme je l'ay déjà marqué ; mais que la playe intérieure de l'artere, ne l'estant pas, il se fait une *anevrisme*, qui ne se peut guérir que par les remedes astringens, & par le bandage, ou par l'ouverture de la tumeur. Le bandage & les remedes astringens ne conviennent qu'aux petites *anevrismes*, & qui rentrent au dedans

lors qu'on les presse. Cette maniere de guérison est incommode par sa longueur ; car il faut porter le bandage des trois, quatre, cinq & six mois, & quelquefois d'avantage : Et quand cette blessure arrive à des misérables qui ne vivent que de leur travail, il vaut mieux leur faire d'abord l'opération qui les tire d'affaire en trois semaines, encore plus certainement & sans crainte de recidive. Mais si c'est une personne considerable, qui craigne la douleur des incisions, & qui puisse prendre tout le tems nécessaire, le bandage dont il faut se servir, est tout pareil à celui que je viens de décrire pour arrêter le sang ; avant l'application duquel on peut mettre sur la tumeur un remede astringent fait avec la terre sigillée, le bol d'Armenie, la poudre de Cyprés & le

blanc d'œuf. On peut relever le bandage de quatre en quatre, ou de six en six jours.

Mais si pour n'avoir pas pris dans le commencement les précautions susdites, la tumeur est augmentée, ou qu'un bandage mal appliqué & trop ferme, ait causé l'inflammation au bras, la douleur, la fièvre qui pourroient estre suivis d'accidens encor plus fâcheux, l'operation est alors le seul moyen de guérir l'*aneurisme*.

Cette operation, dont on se fait une grande affaire, seroit peu de chose, & n'auroit aucune suite fâcheuse, si on la faisoit d'abord, puisqu'une simple incision suivie de la compression faite sur l'artere immédiatement, par les tampons de linge & le bandage, suffiroit le plus souvent; mais parcequ'on la regarde comme l'ex-

crême remede, & qu'on l'éloigne ordinairement beaucoup plus que l'on ne devroit, elle devient plus difficile & plus considerable; car outre que les incisions doivent estre plus grandes, à proportion que la tumeur l'est elle-même, c'est que la compression n'a plus de lieu, à cause de l'enflûre du bras, qui s'est augmentée par le bandage; de sorte qu'il faut dans ce tems-là se servir, pour arrêter le sang, ou de la ligature ou des remedes caustiques.

La ligature de l'artere estant bien faite, est sans difficulté le moyen le plus seur pour maîtriser le sang. Les caustiques sont à craindre dans cette partie, parcequ'en se fondant, ils peuvent toucher le nerf qui est fort proche de l'artere, & causer de grandes douleurs, quelquefois même des convulsions: Et si l'on a vû

des Praticiens celebres préférer ces remedes brûlans à tous les autres moyens, & se vanter d'en avoir de particuliers tellement composez qu'ils ne pussent agir que sur l'artere, on sçait aussi qu'il y avoit dans leur procedé peu de sincerité & de bonne foy; mais plutôt un veritable desir de se singulariser & de trouver des duppes. En un mot, la ligature est à present generalement approuvée de tout ce qu'il y a de gens que le bon sens conduit, & qui chetchent la seureté dans leur pratique.

Avant l'operation, il est bon de preparer le blessé par quelques saignées *revulsives*, & par la purgation. Il faut aussi que l'appareil soit exact, & qu'il y ait plus que moins de bandes, de ligatures, de compresses, de poudres astringentes, & de remedes

deffensifs, principalement si l'on vouloit faire l'operation sans lier l'artere ; car si cette ligature rend, comme j'ay déjà dit, l'operation plus seure, elle la rend aussi plus longue & plus douloureuse, par la difficulté qu'il y a quelquefois de bien separer l'artere des autres parties, particulièrement aux anciennes *anevrismes*, où le bras est fort enflé ; & l'on peut fort bien, quand les *anevrismes* sont petites & recentes, se contenter de l'incision simple, des tampons fermes & bien placez sur l'ouverture de l'artere & aux environs, & d'un bandage bien conditionné.

On doit encore avant que d'operer, s'asseurer de trois ou quatre Serviteurs fidelles & intelligens ; car dans cette rencontre leur secours contribué presque autant au succez de l'operation,

que l'industrie de celuy qui travaille. Il faut enfin que l'Operateur soit muni de ses instrumens, qui sont une grande lancette bien afléc, de bons ciseaux courbes, de trois ou quatre aiguilles aussi courbes, enfilées d'un double cordonnet, avec de petites compresses, un bistory droit, & une *Erine*, qui est un instrument dont l'extrémité est en forme de crochet,

La meilleure situation que l'on puisse donner au blessé, pour bien operer, est de le faire asseoir sur une chaise commode, dans une chambre exposée au grand jour, & assez grande pour permettre de tourner tout autour de l'espace qu'il occupe. Il faut ensuite le garnir de linges, pour l'empêcher d'estre gâté du sang. Après cela il faut que l'Operateur place ses Serviteurs de telle sorte

qu'ils soient toujours prests à executer ce qu'il pourta desirer d'eux, sans trouble & sans confusion.

Il doit donner à celuy dont il est le plus seur, la fonction principale, qui est de tenir avec adresse les vaisseaux comprimez, en posant ses deux poudres sur la partie moyenne & exterieure du bras blessé, pour comprimer par le moyen des quatres autres doigts de ses deux mains, la partie moyenne & interieure du même bras où passe le tronc de l'artere, & empêcher par cette compression que le sang se porte jusqu'à l'ouverture qui est au dedans du ploy du coude. Il doit ensuite toucher le poux de cette partie pour estre seur si l'artere ne bat plus, & si elle est suffisamment serrée. Un autre Serviteur doit tenir l'avant-bras & la main du blessé,

un autre placé de l'autre costé doit soutenir tout son corps & se rendre maître de son autre bras, de crainte qu'il s'en serve pour s'opposer à l'Operateur dans le temps des incisions; & un quatrième doit estre de reserve à côté de celuy qui travaille, pour luy donner sur le champ tout ce qu'il luy demandera dans le cours de l'Operation.

Comme le Serviteur qui tient avec ses mains l'artere sujette, fait une action violente qu'il ne peut pas continuër jusqu'à la fin de l'Operation, il y a bien des gens qui preferent une espee de ligature, que l'on nomme le *Tourniquet* qui serre plus exactement l'artere, que la main du plus fort serviteur ne sçauroit faire, qui ne fait point de peine à celuy qui la tient serrée, & qui se peut aussi fort facilement & fort promptement.

ment lâcher ou resserrer, selon que l'Operateur le desire. Ce *Tourniquet* fut inventé en l'année 1674. par M. *Morel*, natif de Bezançon, Chirurgien d'Armée, fort ingenieux.

Cette maniere de ferrer le bras par le moyen d'une compresse qui l'entoure, sur laquelle on applique un lien circulaire, traversé d'une cheville creusée en son milieu, qui peut estant tournée, ferrer la partie autant qu'on le peut desirer, est sans doute d'une grande utilité en certaines rencontres ; mais il est vray aussi qu'elle pourroit estre pernicieuse en d'autres, comme quand il y a une grande enflure à tout le bras, & que la chaleur naturelle commence à souffrir quelque diminution ; car pour lors il seroit à craindre que la violence d'une telle compression fist tomber la

partie en gangrene, au lieu que quand une petite *aneurisme* laisse encore au bras sa naturelle disposition, elle peut estre d'un bon usage.

Toutes choses estant ainsi disposées, l'Operateur doit se mettre en devoir de travailler, & pour cela prendre sa grande lancette, l'ouvrir comme pour faire une saignée, la mettre à sa bouche, puis toucher la tumeur de tous côtez, pour mieux juger de son étendue, ensuite empoigner d'une main le bras blessé, au dessous de la tumeur, & l'ouvrir de l'autre de bas en haut, & d'un bout à l'autre, suivant la longueur du bras. Il ne faut point craindre de faire l'incision plutôt plus grande que trop petite, afin de mieux découvrir l'artere ; de sorte qu'après l'ouverture de la lancette & les grumeaux de sang,

ou d'autres corps étrangers, ôtez & détachez par le moyen du doigt que l'Operateur introduit dans l'ouverture, il faut, s'il y a dans le fond quelques brides qui fassent obstacle, prendre les ciseaux courbes & les couper, & même agrandir l'ouverture de la lancette, en coupant encore les tegumens haut & bas, s'il juge qu'il soit nécessaire. Après quoy la playe estant bien nettoyée des grumeaux de sang, du pus, des portions de chair, & quelquefois même des substances semblables à des os & des cartilages, qui se trouvent dans les *aneurismes*, lors qu'elles sont fort anciennes, le Chirurgien doit faire un peu lâcher les doigts que son Serviteur tient au dessus de l'artere sujette, où le *tourniquet* à celuy qui le tient serré, pour mieux découvrir par la sortie du sang le lieu

où l'artere est ouverte. Ayant découvert par ce moyen l'artere & le lieu de son ouverture, il doit la separer au dessus & au dessous de cet endroit où elle est ouverte, des parties qui l'environnent, en disséquant avec un bistory droit. Quand elle est débarrassée de tous côtez, il doit la suspendre avec son instrument crochu, passé par dessous, puis faire de nouveau lâcher le Serviteur qui retient le sang, pour estre seur précisément du lieu de la petite playe de l'artere. Ayant ensuite fait resserrer pour retenir le sang, il doit donner l'instrument qui tient l'artere suspenduë & dégagée, à un Serviteur, passer ensuite l'aiguille & le cordonnet qui la suit, au dessous de l'artere; & après avoir coupé le retour du cordonnet près de la teste de l'aiguille, pour avoir deux petits

liens, il doit en pousser un au dessus de la petite playe de l'artere, & placer l'autre au dessous, lier ensuite le premier bien ferme sur une petite compresse ; après cela faire lâcher entièrement son Serviteur, ou le *tour-niquet* ; & s'il ne sort point de sang, il peut serrer à l'oisir son autre petit lien au dessous de l'ouverture, comme le premier.

Plusieurs estiment avec assez de raison, que la ligature qui se fait au dessous de la playe de l'artere, n'est pas fort necessaire, parceque le sang vient de la partie superieure. Mais d'autres pensent au contraire qu'il pourroit encore par le moyen des abouchemens des arteres voisines, sortir quelque peu de sang par l'ouverture de l'artere blessée, qui feroit craindre quelque defaut de la part de la ligature supe-

ricure ; & qu'au surplus c'est à cet égard qu'on peut dire que *ce qui abonde ne nuit pas.*

Quelques-uns après ces ligatures faites , coupent transversalement l'artere , dans l'espace interposé ; mais cette pratique est mauvaise , car outre que cette section est inutile. On a vû arriver plus d'une fois , que la portion supérieure de l'artere venant à se retirer , les chairs où elle s'estoit retirée , avoient , pour ainsi dire , exprimé & chassé la ligature , & les blesez mourir ensuite malheureusement par la perte du sang.

Il est donc à propos de se contenter , après les deux ligatures bien assurées , de remplir l'ouverture de plumaceaux trempés dans quelque remède astringent , comme pourroit estre le bol subtil incorporé avec le blanc d'œuf

& la poudre de mastic, de frotter les environs avec l'huile rofat & le vinaigre, par dessus une compresse en trois doubles, trempée dans l'oxicrat, deux compresses en long, & larges de deux travers de doigts, aussi trempées & croisées dans le ply du coude, ensuite le bandage fait de deux doubles circulaires, porté au dessus & au dessous du coude, médiocrement ferré, enfin d'un second bandage fait avec une compresse longue & étroite, posée à la partie interne du bras, & maintenuë par un bandage expulsif, commencé trois doigts au dessus du poignet, & conduit jusques vers l'aisselle. On peut estre deux ou trois jours sans relever le bandage ; encore est-il bon au premier pancement, de ne lever doucement que les premiers plumaceaux, & de laisser

ceux du fond, & de les recouvrir de poudres astringentes, afin de ne pas procurer si-tôt la suppuration qui pourroit lâcher les ligatures. Dans la suite du tems, on pourra couler dans l'ouverture le baume d'*Arcens* fondu, ou un *digestif* aiguisé des poudres de mirrhe & d'aloës, & conduire enfin le traitement de cette playe comme celui des autres à l'ordinaire.

Il faut encore observer une chose qui est de conséquence, c'est de ne pas trop plier le bras au blessé, durant le cours du traitement ; mais de le ramener peu à peu à son extension ordinaire, à mesure que l'ouverture se remplit de chairs : car si l'on n'y prend garde, il se fait une cicatrice profonde & serrée, qui s'endurcit dans la suite, & fait que le bras demeure fléchy pour tou-

jours. Pour aider encore au libre mouvement du bras , après le traitement finy, il est à propos dans tous les pancemens que l'on fait après le quinzième jour , de commencer à obliger le blessé d'étendre & de plier l'avant-bras, & de baisser & renverser le poignet , pour empêcher qu'il ne se fasse un amas de glaires dans la jointure du coude , & une cicatrice trop profonde, comme je l'ay vû arriver il y a déjà du tems, à une fille qui en demeura estropiée, faute de ces précautions : Et le plus grand mal qui en arriva encore, est que prétendant que l'impuissance de son bras procedoit de la blessure de l'artere, elle demanda en Justice une pension au Chirurgien qui l'avoit saignée, qu'elle auroit dû plus justement prétendre de celui que ses parens avoient

choisi pour luy faire l'operation de l'*anevrisme*.

On pourroit tellement avoir negligé l'*anevrisme*, & attendu si tard à faire l'operation, qu'il y auroit quelques circonstances particulieres à observer pour empêcher, après la ligature faite, le progrès de la mortification, comme de moins serrer les bandages, de les renouveler plus souvent, de tremper les compresses dans des liqueurs capables de rappeler la chaleur à la partie blessée, & d'animer les esprits, comme seroit l'esprit de vin dans lequel on auroit dissoud du sel armoniac, le vin aromatique aiguisé d'un peu de Theriaque; & l'on pourroit même, après l'operation, faire quelques scarifications aux eudroits du bras où il paroïtroit une plus grande tension. Mais quand on differe l'operation jusqu'à une telle extrémité, le suc-

cez en est fort douteux.

Voilà toute l'instruction que ma foible capacité m'a permis de donner aux jeunes Chirurgiens, sur le traitement de l'*anevrisme*. J'ose néanmoins me promettre, s'ils veulent lire ce Chapitre avec attention, qu'ils en tireront autant & plus d'éclaircissement, que de tout ce que l'on a écrit jusqu'à présent sur cette matiere, puisque je n'ay rien avancé là-dessus qui ne soit fondé sur la pratique & les reflexions des plus experimentez Chirurgiens de ce tems.

Il ne me reste plus, pour finir ce Traité, qu'à donner trois petits Chapitres sur l'application des Ventouses, sur celle des Sangsuës, & sur l'ouverture & le traitement des Varices, qui sont encore des moyens de tirer du sang, que je vais abreger autant qu'il me sera possible.



DES VENTOUSES

*Et de la maniere de s'en
servir.*

CHAPITRE XXI.



Usage des Ventouses est fort ancien dans la Medecine, puisqu' *Hippocrates* en propose l'application en plusieurs endroits de ses Ouvrages, & que *Galien* nous apprend aussi les bons effets

qu'elles peuvent avoir contre plusieurs maladies : Mais parce que l'on parle toujours mieux de ce que l'on connoît parfaitement, je commenceray par définir la Ventouse, ensuite je m'attacheray à expliquer trois choses dans ce Chapitre, que je croy suffisantes pour instruire un Chirurgien de tout ce qu'il doit sçavoir sur le sujet des Ventouses. Ce sera premierement de marquer ce que l'on entend par l'application de ces instrumens, contre quelles maladies on a lieu de croire que cette application peut estre utile, & ce qu'un Chirurgien qui travaille avec methode, doit observer en les appliquant. Il me suffira pour expliquer ces trois points, d'éclaircir un peu ce qu'a dit *Guy de Chanliac*, sur cette matiere, qu'il n'a pas moins bien traitée que la plûpart de

celles qui sont du ressort de la Chirurgie.

„ La Ventouse, dit cet Auteur,
„ est un instrument en forme de
„ boëte , dont l'entrée est plus
„ étroite que le fond. On en peut
faire de differente grandeur, de
toutes sortes de métaux, de cor-
ne & de verre. Nous nous ser-
vons en France plutôt de ces
dernieres, que des autres, parce
qu'estant transparentes, l'on peut
juger sans les lever, de la quan-
tité du sang dont elles se rem-
plissent, lorsqu'elles sont appli-
quées: Il y a encore une autre
difference de Ventouses, qui est
familier parmy les Medecins &
Chirurgiens ; mais qui a besoin
de quelque explication pour estre
entenduë de ceux qui n'ont pas
l'usage de la Medecine. C'est de
dire qu'il y a des Ventouses sé-
ches, & d'autres qui sont scari-

fiées. Par les premières on prétend, en faisant élever la chair & la peau où l'on applique la Ventouse, faire transpirer insensiblement quelques humeurs de la surface du corps, & les empêcher de se porter sur quelque autre partie. Et par le moyen des dernières on se propose de tirer du sang, & pour cela l'on fait plusieurs petites incisions, ou bien l'on fait mordre des Sangsuës sur l'endroit de la peau où la Ventouse a fait son impression.

Guy de Chauliac, après *Hippocrates*, *Galien* & les plus fameux Médecins qui l'ont précédé, a proposé l'application des Ventouses comme un merveilleux remède contre un grand nombre de maladies ; mais il faut aussi tomber d'accord, malgré tout le respect que l'on doit avoir pour un si grand personnage, qu'il attribue

tribué à ce remede bien des effets dont il ne peut estre la cause, parceque ces pretendus effets sont contraires à la structure du corps humain, contraires au bon sens & à l'experience : Car de croire qu'une Ventouse appliquée sur l'un ou sur l'autre hipocondre, puisse appaiser le flux de sang qui se fait ou par la narine droite, ou par la narine gauche, qu'une autre Ventouse mise sur la teste, puisse relever la luctte allongée, & arrêter le rhûme; qu'une autre mise au dessous des mammelles, selon l'avis d'Hippocrates, puisse arrêter l'écoulement immodéré des menstrués aux femmes; & qu'une autre posée sur le milieu de l'hipogastre, puisse retenir ou remettre la matrice dans son lieu naturel, ou qu'estant placée sur la region où passent les ureteres, elle puisse

attirer la pierre des reins dans la vessie ; ce sont des bagatelles que tout Anatomiste éclairé du seul bon sens , & tous Medecins ou Chirurgiens qui auront un peu d'intelligence dans leur Art, ne croiront jamais, & toutes ces vaines attributions ne meritent pas d'estre refutées.

C'est pour cela que je me contenteray de faire une reflexion generale sur l'usage que l'on fait maintenant des Ventouses en differens endroits de l'Europe , & de rapporter ensuite les maladies pour la guerison desquelles Messieurs les Medecins de Paris les ordonnent pour l'ordinaire , afin de ne point perdre de tems dans un détail inutile.

L'usage des Ventouses est bien plus frequent chez les Italiens & chez les Allemans , qu'il n'est en France, pour des raisons que les

Medecins de ces pays-là pre-tendent avoir de les substituer à la Saignée ; & c'est chez ces peuples que les Ventouses meritoient le titre qu'*Avicenne* leur a donné, d'estre les Vicaires & les Lieutenans de la Saignée. Les Medecins d'Italie croient mieux faire de se servir des Ventouses, pour tirer du sang à leurs malades, que de leur faire ouvrir des vènes considerables, à cause de la chaleur du climat, qui donne lieu à une plus grande transpiration des humeurs, & à une plus grande dissipation d'esprits, que dans les regions temperées ; & ils craindroient de trop affoiblir ceux qu'ils traitent, en leur faisant tirer du sang des grandes vènes.

Les Allemans au contraire pretendent que ceux qui habitent leur climat, ont besoin de beau-

coup de sang & d'esprits pour résister au froid qui y regne, & que quand il est nécessaire d'ôter du sang aux malades, il vaut mieux leur en tirer des petites veines, par les Ventouses, que des plus grandes, afin de ne leur pas causer un épuisement de chaleur & d'esprits ; trop prompt & trop subit.

: Bien que ces raisonnemens semblent d'abord assez plausibles; ils ne répondent pourtant point trop à l'expérience, puisque les Espagnols qui sont dans un pays aussi chaud que l'Italie, se trouvent très-bien de la Saignée, qu'ils pratiquent autant & plus fréquemment qu'en France. Quoiqu'il en soit, Messieurs les Médecins de Paris, fondez sur la raison & sur l'expérience, estiment que l'évacuation qui se fait par les Ventouses, est un petit se-

cours, en comparaison de celle qui se fait par les ouvertures des vènes considerables; ils s'en servent néanmoins après les saignées principales, contre plusieurs maladies de la teste, comme sont l'apoplexie, l'assoupissement, le delire, les douleurs de teste, & les inflammations des yeux longues & rebelles, & dans toutes ces occasions ils les font appliquer le plus souvent avec scarifications. On les applique sèches aux aînes, pour avancer la suppuration de la tumeur venerienne, en échauffant la partie, en assemblant l'humeur qui est pour l'ordinaire épaisse, crüe & indigeste, & par ce moyen l'on pretend exciter les levains qui peuvent causer la fermentation & mettre la matiere en mouvement. Il y a néanmoins des Medecins & des Chirurgiens qui

n'approuvent pas cette pratique, & qui pretendent que l'élevation que la Ventouse cause à la peau & à la chair, donne bien lieu à ce qu'il y a de plus subtil dans la matiere, de passer au travers des pores, mais que le fond & le plus grossier se fixe & s'endurcit d'avantage.

On les applique enfin de la même maniere, principalement aux femmes, au dedans des cuisses & des jambes, contre la suffocation de matrice, les vapeurs & toutes les affections *hysteriques*.

Avant d'expliquer les Ventouses avec scarification, il faut, comme j'ay déjà dit, que les Saignées generales ayent precedé, particulièrement s'il y a grande plénitude, de crainte qu'au lieu de faire *revulsion* du sang & des humeurs, cette sorte de Saignée ne les détermine encore à se por-

ter vers les endroits du corps d'où l'on pretend les éloigner, suivant le principe que nous avons étably dans le Chapitre de la *revulsion*.

Il faut de plus que tout soit préparé de sorte que rien ne manque de toutes les choses qui peuvent estre nécessaires dans le cours de l'operation. Il faut par exemple , que l'on ait du feu clair pour chauffer les linges, des Ventouses de verre bien nettes & bien lavées, garnies d'étroupes sèches & déliées dans leur fond, qui puissent aisément s'enflammer, ou bien avoir un fragment de carte coupé en rond, plus ou moins grand, selon l'entrée de la Ventouse, & attacher sur cette carte deux petits bouts de bougie croisez l'un sur l'autre, dont les bouts relevez forment quatre petites branches droites, que l'on

puisse allumer.

Pour tirer du sang après la Ventouse appliquée, on peut se servir ou de la lancette, ou des Sangsuës, ou d'un instrument particulier fait d'un cercle de fer & de plusieurs petites roües tranchantes renfermées dans des cellules différentes, & qui excèdent un peu hors du cercle. Le côté de cet instrument que l'on applique sur la peau, ressemble assez à une moufle ; l'utilité que l'on en tire, est de faire en même tems tout ce qu'il faut de scarifications pour tirer du sang, au lieu que par la lancette les incisions faites les unes après les autres, chagrinent le malade par la longueur du tems qu'il faut employer pour les faire.

Cet instrument néanmoins, outre qu'il épouvante encore plus le malade & les assistans, que la

lancette, ne convient pas en toutes sortes d'occasions , comme par exemple, dans une forte apoplexie , où il faut faire des incisions grandes & profondes , pour tirer beaucoup de sang , au lieu que le tranchant des rouës ne peut penetrer qu'autant qu'il excède le cercle qui l'environne.

Les Sangsuës conviennent lors que des personnes delicates craignent le fer , & que la maladie n'est pas pressante ; car l'on peut tirer par les piqueures de ces animaux , autant de sang que par tout autre moyen dont on se puisse servir.

Après ces préparations , il faut mettre le malade en situation ; or cette situation est differente , suivant les endroits du corps où l'on veut appliquer les Ventouses. Si on les applique sur les épaules , le malade doit estre assis

ou sur une chaise, si sa maladie luy permet de sortir du lit, & sa teste doit estre appuyée sur des coussins posez sur une table assez élevée; ou bien il doit estre dans son lit à son séant & soutenu par plusieurs personnes, le mieux qu'il sera possible, & selon que sa maladie le pourra permettre. Lors que l'on met les Ventouses aux aînes, le malade peut estre debout ou à demy-couché sur les bords d'un lit ou d'un fauteuil de commodité. Si c'est au dedans des jambes & des cuisses qu'on les veut appliquer, il faut que la personne soit couchée, & que ces parties là soient écartées l'une de l'autre.

Il faut ensuite découvrir la partie où l'on veut faire l'opération, & si l'on veut tirer du sang par le moyen des Ventouses, comme l'on fait d'ordinaire, quand

on les met sur la nuque du col, ou sur les épaules, il faut garnir les environs de linges pliez en plusieurs doubles, pour recevoir l'écoulement du sang. Après quoy il faut faire d'assez longues frictions sur la partie avec des linges autant chauds que le malade les peut souffrir ; & ces frictions se doivent faire de haut en bas, & en rond, pour arrêter le sang dans les petites vènes de la peau, ce qui fait qu'elles se dilatent & qu'elles en fournissent une plus grande quantité, quand les incisions sont faites.

On connoît que les frictions ont fait leur effet, quand la partie est fort rouge, & pour lors il faut enflammer les Ventouses & les appliquer aux endroits marquez, & aussi-tôt la chair s'élève, entre dans la Ventouse, & la tient ferme sur le lieu où on l'a posée.

Pour expliquer la cause de cet effet, il faudroit faire un long étalage de Physique qui seroit mal placé dans un Traité de Chirurgie ; c'est pourquoy je passe à la suite de l'Operation, & je dis qu'après que la ventouse a resté sur la partie un demy quart-d'heure ou environ, bien couverte de linges fort chauds, on la peut lever en pressant la peau avec le pouce près de son cercle inferieur, afin par cette petite violence de donner lieu à l'air qui y est renfermé d'en sortir avec une espeece de petit bruit, & pour lors elle quitte sa prise, & aussi-tôt il faut prendre sa Lancette que l'on tient à sa bouche, comme pour Saigner, & faire dans l'espace du vestige qui reste de la ventouse en forme de cercle, autant de petites incisions & autant profondes qu'on le juge à propos,

pour tirer la quantité du sang prescrite par le Medecin. Ces incisions doivent estre faites de haut en bas, commençant par la partie inferieure du cercle de la ventouse, afin que l'Operateur, en faisant les dernieres incisions, ne soit point incommodé par le sang qui coule des premieres, observer d'engager les angles inferieures des superieurs, dans l'espace qui se trouve entre les inferieures, pour la raison que j'ay dite cy-devant, en parlant de celles qu'il faut faire quand une partie est gangrenée.

Il faut poser de nouveau chaque ventouse sur son même plan, en la tournant un peu pour donner lieu à la chair d'y entrer plus aisement, & quand elles sont bien attachées, il les faut couvrir de linges chauds que l'on renouvelle de tems en tems, & l'orsque

l'on voit qu'elles sont plus qu'à demy pleines , que le sang s'y caille, & qu'elles se refroidissent, on les releve, on vuide le sang dans quelque vaisseau, on les essuye, on lave les incisions avec de l'eau chaude si l'on veut de-rechef exciter l'issuë du sang, & l'on remet encore les ventouses après les avoir échauffées d'une nouvelle flamme, & l'on fait cela tant de fois que les forces du malade le peuvent permettre, pour tirer la quantité de sang ordonnée par le Medecin.

Après avoir levé pour la dernière fois les ventouses , il faut bien nettoyer les petites incisions avec du vin tiède, appliquer dessus quelques linges enduits de beurre frais ou d'onguent rosat; ou bien y mettre l'emplâtre de *Diapalme* dissout, de Ceruse de *Minio*, ou quelque'autre de même

vertu , pardeffus une compresse & un bandage propre à contenir cet appareil : Si les ventouses ont esté appliquées sur les épaules avec scarification, on doit entourer le corps d'un circulaire, & faire passer de côté & d'autre un chef de bande du derriere en devant.

Si l'on a appliqué les ventouses séches , il n'est point besoin de tout cet appareil après l'opération, il suffit de couvrir la partie où elles ont esté posées d'un linge bien doux & bien sec.

Il est bon d'observer, que si pour tirer du sang on se sert des Sangsuës au lieu des incisions faites par la Lancette ou par les rouës tranchantes de l'instrument que j'ay d'écrit, l'on est quelquefois obligé pour arrêter le sang, de se servir sur les ponctions de ces animaux, d'un peu de

poudre astringente & de charpie, d'autant que les playes qu'ils font à la peau estant profondes & triangulaires, elles ne se rejoignent pas si aisément que les scarifications superficielles qui ont esté faites en longueur.

Si le malade se trouvoit foible après l'effet des Ventouses, ce qui arrive rarement, attendu qu'il ne se fait pas une assez grande ny assez subite dissipation des esprits, par les petites vénes d'où on tire du sang, il faudroit en ce cas là se servir des mêmes remèdes que j'ay cy-devant proposez contre la foiblesse qui arrive après la saignée, & luy donner quelque tems après de la nourriture.



DES SANGSVES,
Et de leur usage.

CHAPITRE XXII.



ES Sangsuës ,
comme dit *Guy*
de Chauillac ,
„ sont certains
„ vers noirs qui
„ ressemblent as-
„ sez à la queue d'un rat , qui
„ ont sur le dos quelques lignes
„ jaunâtres, & le ventre distingué
„ d'une certaine couleur fusque

„ qui tend à la rougeur. Il faut,
„ continue-t-il, se servir de ceux
„ que l'on trouve dans les eaux
„ courantes, préféablement à
„ ceux qui vivent dans les eaux
„ croupies, parce qu'ils passent
„ pour estre venimeux.

Les Sangsues qui ont une grosse teste, sont encore à rejeter, suivant le même Auteur; néanmoins ce qu'il y a de certain est que les plus grosses, lors qu'elles sont d'une bonne qualité, font plus d'effet que les petites, parce que leurs aiguillons sont plus larges & plus pénétrants, & qu'il sort par conséquent plus de sang par les ouvertures qu'elles font, lesquelles aussi ne se réunissent pas si facilement.

Pour se bien servir des Sangsues, il ne faut que faire attention à deux choses, suivant le même *Guy de Chauliac*, aux ma-

ladies qu'elles peuvent guerir, & à la maniere de les bien appliquer,

Les maladies contre lesquelles on use de Sangsuës, sont plusieurs qui arrivent, dit *Avicenne*, en des parties où l'on ne peut pas se servir des Ventouses, & pour lors les Sangsuës sont les Lieutenantes des Ventouses, comme les Ventouses le sont de la Saignée en certaines occasions dont nous avons parlé.

Ces parties où l'on ne peut pas s'en servir, selon le même Auteur, sont comme aux lèvres, au nez, & aux extrémités qui sont dénuées de chair, comme sont les doigts & les jointures,

De plus, on se sert des Sangsuës aux environs des ulcères rongeurs : on les applique aussi sur les *Apostèmes* qui ont de la peine à meurir. On s'en sert en-

core contre les dartres difficiles à guerir. On les applique frequemment sur les hemorroïdes, pour vuider le sang impur & grossier qu'elles contiennent : & le sexe curieux de sa beauté, demande assez souvent qu'on les luy applique au tour du visage, quand il s'imagine qu'une trop grande rougeur le rend moins agreable.

Il ne faut pas appliquer les Sangsuës qu'après les évacuations generales, pour la même raison que j'ay alleguée en parlant des Ventouses, dans le Chapitre precedent. Il faut encore, avant que de s'en servir, qu'elles ayent esté hors de l'eau, du matin au soir, ou du soir au lendemain, pour se dégorger de celle dont elles estoient pleines, & par consequent pour les rendre plus âpres & plus avides à suc-

cer le sang.

Après cela, il faut frotter la partie sur laquelle on les veut mettre avec du lait tiede, ou y faire quelques ponctions legeres, dont il sorte du sang, pour les inviter à mordre, & à s'attacher sur les endroits qui en seront enduits ; ensuite dequoy on les applique ou l'une après l'autre, ou pour mieux faire, l'on en renferme plusieurs dans une boëte que l'on pose sur l'endroit où l'on veut qu'elles s'attachent ; l'on releve la boëte quand le malade a senty plusieurs piqueures, & on l'applique plusieurs fois, s'il est besoin, jusqu'à ce qu'il y en ait un nombre suffisant.

Quand elles sont gorgées de sang, elles tombent d'elles-mêmes, ou on leur fait quitter prise en leur mettant du sel menu sur la teste, de la salive ou quel-

que autre chose qui ait de l'a-
creté, de l'amertume ou de l'a-
cidité.

Si elles sont appliquées sur l'u-
ne des extrémités, comme sur
les mains ou sur les pieds, on
peut plonger ces parties dans
l'eau chaude, & laisser couler du
sang autant que le Medecin a
prescrit. Si on les a mises sur les
hemorroïdes, il faut placer le ma-
lade dans une chaise percée pour
recevoir la vapeur de l'eau chau-
de, & laisser de même couler
du sang autant qu'on le juge à
propos. Si c'est à la teste ou sur
quelqu'autre partie que l'on ne
puisse pas baigner, on se contente
de bassiner de tems en tems les
piqueures avec de l'eau chaude,
& d'essuyer le sang avec un linge
à mesure qu'il sort.

Après cela si le sang ne s'arrê-
te pas de luy même, il faut met-

tre sur les piqueures un peu de linge brûlé, ou quelque poudre astringente par dessus, une ou plusieurs compresses, un bandage convenable, & traiter ensuite le malade comme après la saignée.



DES VARICES.

CHAPITRE XXIII.



E croirois laisser ce Traité imparfait, si avant de le finir je ne disois un mot des *Varices*, puisque la saignée de ces sortes de vènes est quelquefois d'un grand secours.

Les *Varices* sont des vènes dilatées par le sang grossier qui y séjourne faute de circulation, elles se remarquent plus ordinairement aux extremittez inferieurs, & plus rarement en d'autres parties, car c'est dans les vènes des jambes & des cuisses que le sang fait un plus grand effort pour monter vers le cœur, & où il peut par consequent s'arrêter plus facilement & dilater les vènes.

La mauvaise qualité du sang destitué d'esprits, & peu disposé à se mouvoir, contribue à la dilatation de ces sortes de vaisseaux dans les sujets que les Medecins nomment *Impurs* & *Cacochymes*.

Ceux qui s'occupent à des exercices penibles, comme à porter des fardeaux, à faire de longues courses, à pousser un Cheval, à danser y sont sujets par accident, les femmes qui ont
porté

porté plusieurs enfans, & qui ont eu des travaux penibles, en sont ordinairement attaquées.

Il est dangereux de guérir les Varices qui sont fort anciennes, lors qu'elles ont causé des ulcères, principalement en des sujets replets, impurs & massifs; car les superfluitez qui s'évacuent par les ulcères *variqueux*, dans ces sortes de sujets, refluent ensuite sur des parties plus considerables, & causent de très-fâcheuses maladies.

On soulage ces personnes là en ouvrant de tems en tems ces sortes de vénes, & en tirant beaucoup de sang. Il n'est pas besoin de ligature pour faire cette saignée, car les Varices se produisent assez d'elles-mêmes, & l'on peut faire tenir debout ceux à qui on les ouvre, afin de les mieux voir. Par le moyen de
Hh

cette saignée les ulcères des jambes sont beaucoup foulagez , & la douleur qui les accompagne ordinairement, s'appaise aussi-tôt.

Le bandage bien conduit depuis le bas jusqu'au haut de la jambe, soulage encore beaucoup ceux qui ont des varices. D'autres se servent pour le même effet, d'une chausse de peau de chien, taillée bien juste sur la jambe, & qui se lasso par le côté.

Pour guérir radicalement les varices, quand on croit le pouvoir faire sans danger, il faut ouvrir les tegumens sur chaque dilatation, découvrir la vaine dilatée, & la bien separer des autres parties, la soulever ensuite, puis passer par dessous une aiguille courbe suivie de son fil, & faire enfin une ligature bien ferme au dessus & au dessous de la

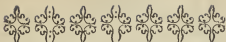
dilatation, que l'on ouvre ensuite d'un bout à l'autre, entre les deux ligatures, pour en tirer le sang. Après quoy l'on traite la playe à l'ordinaire.

Quand il y a plusieurs varices aux jambes, ce traitement est fort long & fort douloureux; & peu de gens le souffriroient avec autant de constance que le souffrit *Marius*, au rapport de *Plutarque*, à une de ses jambes, & qui manqua néanmoins de fermeté, quand il falut venir à l'autre, disant que le bien que l'on pouvoit attendre de ce traitement, ne valoit pas la peine qu'il falloit endurer pour l'obtenir.

La fin de ce Chapitre finira ce Traité de la Saignée, duquel je souhaite que les jeunes Chirurgiens puissent tirer quelque avantage; car c'est le seul motif qui m'a porté à le faire paroître.

J'aurois pû l'augmenter de beaucoup ; mais outre que ie me suis proposé d'estre succint, c'est que ie sçay par ma propre experience que les Volumes un peu gros sont ceux qui fatiguent & ébranlent le plus la constance des Lecteurs les plus tranquiles.

FIN.



TABLE

DES CHAPITRES

de ce Livre.

I *Déc du Sang, & de la Circula-
tion. Chapitre I. page 1.*

*Ce que l'on doit entendre par la
Saignée. Chap. II. p. 21.*

*De l'excellence de la Saignée,
Chap. III. p. 27.*

*Pourquoy la Saignée est plus usitée
à Paris qu'ailleurs. Chap. IV.
p. 37.*

*Que la Saignée doit estre faite
avec beaucoup de discretion.
Chap. V. p. 44.*

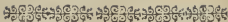
*Dans la Saignée on doit avoir
égard au Temperament, à la
maniere de vivre, au Sexe, à
la Saison, au Climat & à la*

TABLE.

- coutume. Chap. VI. p. 51.*
Remarques sur la Saignée des femmes grosses, & de celles qui ne le sont pas. Chapitre VII. p. 68.
De l'abus de la Saignée trop fréquente ; de celle du premier jour de May, & si la première sauve la vie. Chap. VIII. p. 83.
Autres égards qu'il faut encore avoir pour faire un bon usage de la Saignée. Chap. IX. p. 92.
Des vènes que l'on ouvre ordinairement pour faire la Saignée. Chap. X. p. 99.
Des différentes manieres d'ouvrir les vènes. Chap. XI. p. 114.
Ce que l'on doit entendre par ces mots Evacuation, Revulsion, Attraction, Derivation & Retention, qui se font par la Saignée. Chap. XII. p. 131.
De la réitération & du partage de la Saignée. Chap. XIII. p. 151.
Ce qu'il faut observer avant que

TABLE.

<i>de faire la Saignée.</i> Chap. XIV	p. 161.
<i>Ce qu'il faut faire dans le tems de la Saignée.</i> Chap. XV.	p. 190.
<i>Ce qu'il faut prescrire au malade, après la Saignée.</i> Chap. XVI.	p. 219.
<i>Ce que l'on doit remarquer dans le sang tiré.</i> Chap. XVII.	p. 228.
<i>Des accidens qui suivent la Saignée.</i> Chap. XVIII.	p. 248.
<i>De l'Eresipele qui survient après la Saignée; de la piquere du Tendon, & de celle du Ners.</i> Chap. XIX.	p. 264.
<i>De l'Anevrisme qui suit la Saignée, & des moyens d'y remédier.</i> Chap. XX.	p. 295.
<i>Des Ventouses, & de la maniere de s'en servir.</i> Chap. XXI.	p. 333.
<i>Des Sangsuës, & de leur usage.</i> Chap. XXII.	p. 353.
<i>Des Varices.</i> Chap. XXIII.	p. 359.



Extrait du Privilege du Roy.

PAR grace & Privilege du Roy, donné à Versailles le 13. jour de Février 1686.

Signé LÉ PETIT: Il est permis à LAURENT D'Houry, Marchand Libraire, de faire imprimer un Livre intitulé *L'Art de Saigner, accommodé aux principes de la Circulation du Sang, par un Maître Chirurgien de Paris*, en tels volumes, marge & caractère, & autant de fois que bon luy semblera, pendant le temps de six années consecutives: Et deffenses sont faites à tous autres de l'imprimer, sans le consentement de l'Exposant ou de ses ayans cause, à peine de quinze cens livres d'amende, confiscation des Exemplaires contrefaits, & de tous dépens, dommages & interests, ainsi qu'il est plus au long porté par ledit Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, le 16. Février 1686. Signé ANGOT.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois,
le 8. Juillet 1686.

